This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

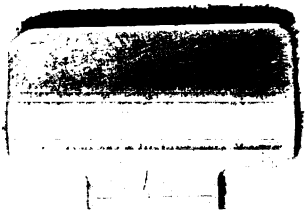
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Acheté à Mulhouse 2 F.
[illegible] 7bre 18[illegible]
[illegible] Brunel

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE PARIS
A STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9.

Librairie de L. HACHETTE et Cie à Paris

Imp. Lemercier r. des Noyers 31 Paris

Fichotet Champin del. Onthwaite Sc

GUIDES-ITINÉRAIRES

DE PARIS
A STRASBOURG

AVEC LES EMBRANCHEMENTS
DE REIMS, DE GRAY, DE THIONVILLE ET DE FORBACH

PAR M. MOLÉRI

Ouvrage illustré de 80 vignettes par Chapuy, Renard, Théroud et Coppin

et accompagné de 1 carte

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1855

Droit de traduction réservé

Brock

DC16
D4

TABLEAU DES STATIONS

DE PARIS A STRASBOURG, A REIMS, A SAINT-DIZIER, A THIONVILLE ET A FORBACH

indiquant :

LA DISTANCE DU POINT DE DÉPART, CELLE DU POINT D'ARRIVÉE, LES BUFFETS, LES VOITURES PUBLIQUES, LA POPULATION.

I.

DE PARIS A STRASBOURG.

1re station.

Noisy-le-Sec. — Distance de Paris : 9 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 492 kilomètres. — Distance de Forbach : 453 kilomètres. — Population : 2321 habitants.

2e station.

Bondy. — Distance de Paris : 11 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 490 kilomètres. — Distance de Forbach : 451 kilomètres.—Voitures pour Livry, Sevran, Villepinte, Tremblay, Vaujours, Villeparisis, Mitry. — Population : 2600 habitants.

3e station.

Villemomble-Gagny. — Distance de Paris : 14 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 487 kilomètres. — Distance de Forbach : 448 kilomètres. — Voitures pour Rosny, Neuilly-sur-Marne, Montfermeil, Coubron, Clichy.

4e station.

Chelles. — Distance de Paris : 19 kilomètres.— Distance de Strasbourg : 482 kilomètres.— Distance de Forbach : 443 kilomètres. —Voitures pour Torcy, Gournay-sur-Marne, Claye, Lepin, Villevaude.

5e station.

Lagny. — Distance de Paris : 28 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 473 kilomètres. — Distance de Forbach : 434 kilomètres Voitures pour Anet, Fresnes, Ferrières, Provins, Villeneuve-Lecomte, Lumigny, Touquin, Vaudoy, Jouy-le-Châtel, Chenoise, Rozoy, Chaumes,

M263960

Fontenay, Lahoussaye, Farmoutiers, Mortcerf, Tournan, Favières, Jossigny. — Population : 2716 habitants.

6e *station.*

Esbly. — Distance de Paris : 37 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 464 kilomètres. — Distance de Forbach : 425 kilomètres. — Voitures pour Crécy, Coulommiers et Beton-Bazoch. — Population : 1044 habitants.

7e *station.*

Meaux. — Distance de Paris : 45 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 456 kilomètres. — Distance de Forbach : 417 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Dammartin, Coulommiers, Juilly, Nauteuil-le Haudouin, Acy, Betz, Crépy, Crouy-sur-Ourcq, Mareuil-sur-Ourcq, la Ferté-Milon, Villers-Cotterets, Lizy-sur-Ourcq.— Population : 9900 habitants.

8e *station.*

Trilport. — Distance de Paris : 51 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 450 kilomètres. — Distance de Forbach : 411 kilomètres. — Population : 994 habitants.

9e *station.*

Changis. — Distance de Paris : 58 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 443 kilomètres. — Distance de Forbach : 404 kilomètres. — Population : 994 habitants.

10e *station.*

La Ferté-sous-Jouarre. — Distance de Paris : 66 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 435 kilomètres. — Distance de Forbach : 396 kilomètres.— Voitures pour Jouarre, Montmirail, La Ferté-Gaucher, Sézanne. — Population : 4189 habitants.

11e *station.*

Nanteuil. — Distance de Paris : 74 kilomètres.— Distance de Strasbourg : 427 kilomètres. — Distance de Forbach : 388 kilomètres. — Population : 292 habitants.

12e *station.*

Nogent-l'Artaud. — Distance de Paris : 84 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 417 kilomètres.—Distance de Forbach : 378 kilomètres. — Voitures pour Charly. — Population : 1200 habitants.

13e *station.*

Château-Thierry. — Distance de Paris : 95 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 406 kilomètres. — Distance de Forbach . 367 kilomètres

— Buffet. — Voitures pour Soissons, Neuilly-Saint-Front, Condé.— Population : 5629 habitants.

14e *station.*

Mézy. — Distance de Paris : 104 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 397 kilomètres. — Distance de Forbach : 358 kilomètres. — Population : 360 habitants.

15e *station.*

Varennes. — Distance de Paris : 106 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 395 kilomètres. — Distance de Forbach : 356 kilomètres. —Voitures pour Fismes, Fère-en-Tardenois.—Population : 174 habitants.

16e *station.*

Dormans. — Distance de Paris : 117 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 384 kilomètres. — Distance de Forbach : 345 kilomètres. — Population : 2249 habitants.

17e *station.*

Port-à-Binson. — Distance de Paris : 126 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 375 kilomètres. — Distance de Forbach : 336 kilomètres. — Population : 500 habitants.

18e *station.*

Damery. — Distance de Paris : 135 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 366 kilomètres. — Distance de Forbach : 327 kilomètres. — Population : 1872 habitants.

19e *station.*

Épernay. — Distance de Paris : 142 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 359 kilomètres. — Distance de Forbach : 320 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Reims, Mézières, Ay. — Population : 7546 habitants.

20e *station.*

Oiry. — Distance de Paris : 148 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 353 kilomètres. — Distance de Forbach : 314 kilomètres. — Voitures pour Avize, Lemesnil, Vertus. — Population : 262 habitants.

21e *station.*

Jalons-les-Vignes.—Distance de Paris : 159 kilomètres.—Distance de Strasbourg : 342 kilomètres.— Distance de Forbach : 303 kilomètres. — Population : 600 habitants.

22e *station.*

Châlons-sur-Marne. — Distance de Paris : 172 kilomètres. — Dis-

tance de Strasbourg : 329 kilomètres. — Distance de Forbach : 290 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Sainte-Ménehould, Clermont, Reims, Troyes. — Population : 15 854 habitants.

23e *station.*

Vitry-la-Ville. — Distance de Paris : 188 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 313 kilomètres. — Distance de Forbach : 274 kilomètres.— Population : 192 habitants.

24e *station.*

Loisy. — Distance de Paris : 199 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 302 kilomètres.— Distance de Forbach : 263 kilomètres. — Population : 744 habitants.

25e *station.*

Vitry-le-François. — Distance de Paris : 205 kilomètres.—Distance de Strasbourg : 296 kilomètres.—Distance de Forbach : 257 kilomètres. — Voitures pour Saint-Dizier, Vassy, Joinville, Vignory, Chaumont, Vesaignes, Langres. — Population : 8523 habitants.

26e *station.*

Blesme. — Distance de Paris : 217 kilomètres. —Distance de Strasbourg : 284 kilomètres. — Distance de Forbach : 245 kilomètres. — Population : 217 habitants.

27e *station.*

Pargny-sur-Saulx. — Distance de Paris : 225 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 276 kilomètres. — Distance de Forbach : 237 kilomètres. — Population : 401 habitants.

28e *station.*

Sermaise. — Distance de Paris : 231 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 270 kilomètres. — Distance de Forbach : 231 kilomètres. Population : 2802 habitants.

29e *station.*

Révigny. — Distance de Paris : 238 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 263 kilomètres. — Distance de Forbach : 224 kilomètres.— Population : 1640 habitants.

30e *station.*

Bar-le-Duc. — Distance de Paris : 254 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 247 kilomètres.— Distance de Forbach : 208 kilomètres.— Buffet. — Voitures pour Étain, Damvilliers, Montmédy, Dun, Stenay, Longuyon, Longwy, Ligny, Verdun. — Population : 14816 habitants.

31e *station.*

Nançois-le-Petit. — Distance de Paris : 265 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 236 kilomètres. — Distance de Forbach : 197 kilomètres. — Voitures pour Ligny. — Population : 517 habitants.

32e *station.*

Loxéville. — Distance de Paris : 276 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 225 kilomètres. — Distance de Forbach : 186 kilomètres. — Population : 257 habitants.

33e *station.*

Lérouville. — Distance de Paris : 289 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 212 kilomètres. — Distance de Forbach : 173 kilomètres. — Voitures pour Saint-Mihiel. — Population : 496 habitants.

34e *station.*

Commercy. — Distance de Paris : 294 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 207 kilomètres. — Distance de Forbach : 168 kilomètres. — Voitures pour Void, Vaucouleurs, Neufchâteau, Vrécourt, Lamarche, Bourbonne-les-Bains. — Population : 4012 habitants.

35e *station.*

Sorcy. — Distance de Paris : 302 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 199 kilomètres. — Distance de Forbach : 160 kilomètres. — Population : 1800 habitants.

36e *station.*

Pagny-sur-Meuse. — Distance de Paris : 308 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 193 kilomètres. — Distance de Forbach : 154 kilomètres. — Population : 805 habitants.

37e *station.*

Foug. — Distance de Paris : 313 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 188 kilomètres. — Distance de Forbach : 149 kilomètres. — Population : 1500 habitants.

38e *station.*

Toul. — Distance de Paris : 319 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 182 kilomètres. — Distance de Forbach : 143 kilomètres. — Population : 8506 habitants.

39e *station.*

Fontenoy-sur-Moselle. — Distance de Paris : 328 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 173 kilomètres. — Distance de Forbach : 134 kilomètres. — Population : 260 habitants.

40e station.

Liverdun. — Distance de Paris : 337 kilomètres. — Distance de Strasbourg: 164 kilomètres.— Distance de Forbach : 125 kilomètres.— Population : 971 habitants.

41e station.

Frouard. — Distance de Paris : 344 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 157 kilomètres. — Distance de Forbach : 118 kilomètres. — Population : 900 habitants.

42e station.

Nancy. — Distance de Paris : 352 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 149 kilomètres. — Distance de Forbach : 110 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Flavigny, Neuviller, Bayon, Charmes, Igney, Épinal, Remiremont, Plombières, Fougerolles, Luxeuil, Saulx, Vesoul, Rioz, Besançon, Ceintrey, Diarville, Mirecourt, Remoncourt, Lignéville, Lamarche, Bourbonne-les-Bains, Contrexéville, Neufchâteau, Langres, Dijon. — Population : 45 129 habitants.

43e station.

Varangeville, Saint-Nicolas. — Distance de Paris : 365 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 136 kilomètres. — Population : Varangeville, 800 habitants; Saint-Nicolas, 3422 habitants.

44e station.

Rosières-aux-Salines. — Distance de Paris : 370 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 131 kilomètres.—Population : 2359 habitants.

45e station.

Blainville. — Distance de Paris : 376 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 125 kilomètres. — Population : 890 habitants.

46e station.

Lunéville. — Distance de Paris : 385 kilomètres. — Distance de Strasbourg ; 116 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Baccarat, Raon-l'Étape, Saint-Dié, Gerbéviller, Ramberviller. — Population : 15 607 habitants.

47e station.

Marainviller. — Distance de Paris : 393 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 108 kilomètres. — Population : 716 habitants.

48e station.

Emberménil. — Distance de Paris : 401 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 100 kilomètres. — Population : 400 habitants.

49e *station.*

Avricourt. — Distance de Paris : 409 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 92 kilomètres. — Voitures pour Blamont, Cirey, Maizières, Bourdonnay. — Population : 577 habitants.

50e *station.*

Réchicourt. — Distance de Paris : 414 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 87 kilomètres. — Population : 269 habitants.

51e *station.*

Héming. — Distance de Paris : 423 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 78 kilomètres. — Population : 313 habitants.

52e *station.*

Sarrebourg. — Distance de Paris : 431 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 70 kilomètres. — Population : 2531 habitants.

53e *station.*

Lützelbourg. — Distance de Paris : 448 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 53 kilomètres. — Voitures pour Phalsbourg. — Population : 566 habitants.

54e *station.*

Saverne. — Distance de Paris : 418 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 43 kilomètres.—Voitures pour Marmoutiers, Wasselone, Mutzig et Molsheim. — Population : 6407 habitants.

55e *station.*

Steinbourg. — Distance de Paris : 462 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 39 kilomètres. — Voitures pour Neuviller. — Population : 1144 habitants.

56e *station.*

Dettwiller. — Distance de Paris : 466 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 35 kilomètres. — Population : 2085 habitants.

57e *station.*

Hochfelden. — Distance de Paris : 474 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 27 kilomètres. — Voitures pour Bouxviller. — Population : 2524 habitants.

58e *station.*

Mommenheim. — Distance de Paris : 479 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 22 kilomètres. — Population : 1411 habitants.

59e *station.*

Brumath. — Distance de Paris : 484 kilomètres. — Distance de

Strasbourg : 17 kilomètres. — Voitures pour Niederbronn, Bitche. — Population : 4427 habitants.

60e *station.*

Vendenheim. — Distance de Paris : 492 kilomètres. — Distance de Strasbourg : 9 kilomètres. — Population : 1355 habitants.

61e *station.*

Strasbourg. — Distance de Paris : 501 kilomètres. — Buffet. — Bateaux à vapeur de la société de Dusseldorff, desservant le bas et le moyen Rhin. — Chemin de fer badois, de Kehl à Offenbourg, Fribourg, Baden, Carlsruhe, Heidelberg, Mannheim. — Chemins de fer d'Alsace : de Strasbourg à Bâle, par Schelestadt, Colmar, Mulhouse et Saint-Louis. — Population : 75 565 habitants.

II.

D'ÉPERNAY A REIMS (Bifurcation au-dessus d'Épernay).

1re *station.*

Ay. — Distance de Paris : 145 kilomètres. — Distance d'Épernay : 3 kilomètres. — Distance de Reims : 27 kilomètres. — Population : 3302 habitants.

2e *station.*

Avenay. — Distance de Paris : 149 kilomètres. — Distance d'Épernay : 7 kilomètres. — Distance de Reims : 23 kilomètres. — Population : 1222 habitants.

3e *station.*

Rilly-la-Montagne. — Distance de Paris : 161 kilomètres. — Distance d'Épernay : 19 kilomètres. — Distance de Reims : 11 kilomètres. — Population : 1000 habitants.

4e *station.*

Reims. — Distance de Paris : 172 kilomètres. — Distance d'Épernay : 30 kilomètres. — Voitures pour Rethel, Launoy, Poix, Mézières, Charleville, Sedan, Nizy-Lecomte, Neufchâtel, Moncornet, Pont-Faverger et Vouziers. — Population : 45 754 habitants.

III.

DE BLESME A SAINT-DIZIER.

Saint-Dizier. — Distance de Paris : 235 kilomètres. — Distance de

Blesme : 18 kilomètres. — Voitures pour Chaumont, Montierender et Esclavon. — Population : 6511 habitants.

IV.

DE NANCY A FORBACH (Bifurcation à Frouard).

1re *station.*

Marbache. — Distance de Paris : 351 kilomètres. — Distance de Nancy : 15 kilomètres. — Distance de Forbach : 111 kilomètres. — Population : 7000 habitants.

2e *station.*

Dieulouard. — Distance de Paris : 357 kilomètres. — Distance de Nancy : 21 kilomètres. — Distance de Forbach : 105 kilomètres. — Population : 1575 habitants.

3e *station.*

Pont-à-Mousson. — Distance de Paris : 364 kilomètres. — Distance de Nancy : 28 kilomètres. — Distance de Forbach : 98 kilomètres. — Population : 7843 habitants.

4e *station.*

Pagny-sur-Moselle. — Distance de Paris : 373 kilomètres. — Distance de Nancy : 37 kilomètres. — Distance de Forbach : 89 kilomètres. — Population : 1200 habitants.

5e *station.*

Novéant. — Distance de Paris : 379 kilomètres. — Distance de Nancy : 43 kilomètres. — Distance de Forbach : 83 kilomètres. — Voitures pour Gorze, Arnaville, Onville. — Population : 1031 habitants.

6e *station.*

Ars-sur-Moselle. — Distance de Paris : 385 kilomètres. — Distance de Nancy : 49 kilomètres. — Distance de Forbach : 77 kilomètres. — Population : 2784 habitants.

7e *station.*

Metz. — Distance de Paris : 393 kilomètres. — Distance de Nancy : 57 kilomètres. — Distance de Forbach : 69 kilomètres. — Buffet. — Voitures pour Thionville, Sierck, Boulay. — Population : 57 713 habitants.

8e *station.*

Peltre. — Distance de Paris : 399 kilomètres. — Distance de Nancy : 63 kilomètres. — Distance de Forbach : 63 kilomètres. — Population : 391 habitants.

9e station.

Courcelles. — Distance de Paris : 406 kilomètres. — Distance de Nancy : 70 kilomètres. — Distance de Forbach : 56 kilomètres. — Population : 1417 habitants.

10e station.

Remilly. — Distance de Paris : 415 kilomètres. — Distance de Nancy : 79 kilomètres. — Distance de Forbach : 47 kilomètres. — Population : 847 habitants.

11e station.

Herny. — Distance de Paris : 422 kilomètres. — Distance de Nancy : 86 kilomètres. — Distance de Forbach : 40 kilomètres. — Population : 974 habitants.

12e station.

Faulquemont. — Distance de Paris : 432 kilomètres. — Distance de Nancy : 96 kilomètres. — Distance de Forbach : 30 kilomètres. — Population : 1047 habitants.

13e station.

Saint-Avold. — Distance de Paris : 443 kilomètres. — Distance de Nancy : 107 kilomètres. — Distance de Forbach : 19 kilomètres. — Population : 4021 habitants.

14e station.

Hombourg. — Distance de Paris : 449 kilomètres. — Distance de Nancy : 113 kilomètres. — Distance de Forbach : 13 kilomètres. — Population : 2040 habitants.

15e station.

Cocheren. — Distance de Paris : 456 kilomètres. — Distance de Nancy : 120 kilomètres. — Distance de Forbach : 6 kilomètres. — Population : 607 habitants.

16e station.

Forbach. — Distance de Paris : 462 kilomètres. — Distance de Nancy : 126 kilomètres. — Voitures pour Sarreguemine, Bitche, Rorbach, Niederbronn. — Population : 4826 habitants.

V.

DE METZ A THIONVILLE.

1re station.

Devant-les-Ponts. — Distance de Paris : 394 kilomètres. — Distance de Metz : 1 kilomètre. — Distance de Thionville : 25 kilomètres.

2e *station.*

Maizières. — Distance de Paris : 403 kilomètres. — Distance de Metz : 10 kilomètres. — Distance de Thionville : 16 kilomètres. — Population : 850 habitants.

3e *station.*

Hagondange. — Distance de Paris : 408 kilomètres. — Distance de Metz : 15 kilomètres. — Distance de Thionville : 11 kilomètres. — Population : environ 800 habitants.

4e *station.*

Uckange. — Distance de Paris : 413 kilomètres. — Distance de Metz : 20 kilomètres. — Distance de Thionville : 6 kilomètres. — Voitures pour Hayange, Fontoy, Longwy. — Population : 978 habitants.

5e *station.*

Thionville. — Distance de Paris : 419 kilomètres. — Distance de Metz : 26 kilomètres. — Voitures pour Luxembourg, Sterck. — Population : 5645 habitants.

Vue extérieure de l'embarcadère de Strasbourg.

AVANT-PROPOS.

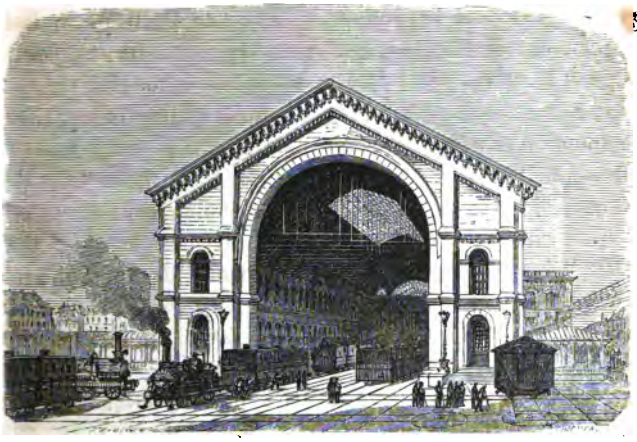
Destiné à traverser des contrées productives et à servir un commerce de transit considérable, le chemin de Strasbourg devait naturellement être un des premiers entrepris; aussi ne fut-il point oublié dans la loi du 11 juin 1842. Dès la même année, un crédit de 11 500 000 francs permit de commencer les travaux entre Hommarting et Strasbourg. Deux ans plus tard, on ouvrit un nouveau crédit de 88 700 000 francs; il s'agissait de mettre à exécution la partie comprise entre Paris et Hommarting, ainsi que les deux embranchements de Reims et de Metz.

Dix années ont été employées à la construction de cette ligne, que les voyageurs parcourent en entier depuis 1852.

Deux nouveaux embranchements ont été depuis peu livrés au public : celui de Metz à Thionville et celui de Blesme à Saint-Dizier, qui doit être poursuivi jusqu'à Gray, dans la Haute-Saône.

C'est à M. Duquesney, architecte, qu'est dû le beau travail de l'embarcadère, dont l'aspect grandiose et la confortable distribution attirent l'attention et méritent de la fixer jusqu'au moment du départ. A peine est-on entré dans la cour spacieuse qui l'environne, que les regards s'arrêtent d'abord sur un immense fronton au sommet duquel est la statue colossale de la ville de Strasbourg; puis, pénétrant sous un vaste demi-cintre, ils entrevoient la couverture de la gare, dont ils peuvent déjà admirer le jet hardi et mesurer avec étonnement les proportions non moins légères que gigantesques. Cette gare a la forme d'un rectangle long; sur chacun des grands côtés s'étend une galerie à deux étages, terminée à chaque extrémité par un pavillon. Les deux pavillons antérieurs sont reliés à la façade par un péristyle avec colonnade extérieure. Bordée de larges trottoirs et sillonnée de dix rangées de rails, la gare n'a pas moins de 166 mètres de longueur sur une largeur de 30 mètres. On y arrive par le magnifique boulevard du Centre, dont le prolongement doit, en traversant Paris, aller couper en deux les quartiers de la rive gauche jusqu'à la barrière d'Enfer.

Bien aérées en été, bien chauffées en hiver, les salles d'attente, à la fois riches et simples dans leurs ornements et commodes dans leur distribution, sont en parfaite harmonie avec le caractère de grandeur et de sévérité qui règne dans toutes les parties de l'édifice.



Vue intérieure de la gare.

I.

DE PARIS A CHALONS-SUR-MARNE.

Le convoi, après avoir passé sous plusieurs ponts dont la solidité n'exclut point l'élégance, traverse la gare des marchandises, entre la Chapelle-Saint-Denis et la Villette, deux ponts de trois arches, le premier sur le canal Saint-Denis, le second sur la route de Paris à Lille, puis un viaduc de sept arches, et se trouve bientôt hors de l'enceinte fortifiée. Il côtoie Pantin, laisse à droite Romainville, assis d'une façon toute pittoresque sur le penchant d'une colline, franchit le canal de l'Ourcq, et s'arrête à *Noisy-le-Sec*, qui n'a de remarquable que son ancienneté. Une charte de l'empereur Lothaire fait mention de ce village sous le nom de *Nucidum*. Parmi les seigneurs de Noisy-le-Sec figurent deux

tistes célébrités : le premier ministre de Philippe le Bel, Enguerrand de Marigny, qui, pour ses exactions, fut pendu au gibet qu'il avait fait dresser lui-même à Montfaucon, et, selon l'expression de Mézeray, « comme maître du logis, eut l'honneur d'être mis au haut bout, au-dessus de tous les autres voleurs; » Jean La Balue, cardinal, intendant des finances, dont Louis XI punit les trahisons par une captivité de onze années dans une cage de fer.

De Noisy on arrive en trois minutes à *Bondy*, qui avait une église dès le commencement du VIIIe siècle, et dont le château fut bâti, au XVIIe, par le père d'un trésorier de France, M. Triboulet, marchand de vin.

A peine sorti de Bondy, on entre dans la forêt du même nom, et, grâce à la rapidité de la locomotive, on songe peu à la mauvaise réputation que méritaient autrefois ces longues et verdoyantes avenues. C'était en effet un terrible bois que ce bois de Bondy; les voleurs en faisaient leur repaire; on y pillait, on y tuait, on y assassinait jusqu'à des rois.

Childéric II voulait établir sur le peuple un impôt excessif; un des seigneurs de sa cour, Bodilon, lui fit avec fermeté quelques remontrances. Furieux de cette contradiction, Childéric ordonne qu'on saisisse le donneur d'avis et qu'on l'attache à un pieu contre terre; dans cette posture, il le fait fouetter jusqu'au sang. Bodilon, pour venger un si cruel outrage, ourdit une conspiration dans le but de placer sur le trône le jeune prince Thierry, et assassina Childéric un jour qu'il chassait dans la forêt de Bondy.

A *Villemonble*, charmant village qui forme, de ce côté, la limite du département de la Seine, on entrevoit un des plus beaux parcs qui soient aux environs de Paris : le Raincy. Le château, qui n'existe plus, fut bâti au XVIIe siècle par un conseiller du roi, Jacques Bordier, à qui il coûta, dit-on, 4 500 000 livres. La distribution actuelle du parc est

due au duc d'Orléans, qui fit, en 1750, l'acquisition de cette vaste propriété.

Ravi de l'heureux mélange d'arbres et d'eaux vives que

Le château du Raincy.

présente ce vaste jardin du genre paysager, Delille y fit ces vers :

. . . . . Là j'aime à voir dans l'onde
Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
Ici, le flot bruni fuit sous leur voûte obscure;
Là, le jour par filets pénètre leur verdure;
Tantôt dans le courant ils trempent leurs rameaux,
Et tantôt leur racine embarrasse les flots.
Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leurs secours;
L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours;
Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.

Gagny est un village assez grand, assez riant, qui touche

Villemonble. Arrivé dans le département de Seine-et-Marne, le train s'arrête à *Chelles*, au pied d'une colline que couronne Montfermeil, pays célèbre par ses délicieuses promenades.

Chelles est sur la rive droite de la Marne, au milieu de riches prairies arrosées de nombreux ruisseaux. L'ancienneté de ce bourg ne saurait être mise en doute; les rois de la première race y avaient un palais. Chilpéric Ier, époux de Frédégonde, y fut assassiné en 584.

Frédégonde avait pour amant Landri, maire du palais. Un matin, avant de partir pour la chasse, Chilpéric, traversant un appartement voisin de celui de la reine, la trouva occupée à se laver les mains; comme elle avait la tête baissée et le corps incliné, il lui donna, en plaisantant, un léger coup de baguette par derrière. « Est-ce vous, Landri? dit la reine sans se retourner; le roi est-il donc déjà parti pour la chasse? » Ce fut un trait de lumière pour Chilpéric, qui s'eloigna la rage dans le cœur. Mais à peine fut-il parti que Frédégonde envoya chercher Landri et lui conta de quelle manière elle s'était trahie. La mort du roi fut aussitôt résolue; Chilpéric, descendant de cheval à son retour de la chasse, au commencement de la nuit, tomba frappé de plusieurs coups de couteau; il expira sur-le-champ. Ce ne fut pour Frédégonde qu'un crime de plus à ajouter à tant d'autres.

Chelles possède encore quelques ruines d'une abbaye célèbre, fondée par Clotilde au commencement du VIe siècle, et rebâtie, au VIIe, par la reine Bathilde, épouse de Clovis II. Cette princesse y mourut religieuse, en 680. L'abbaye eut souvent pour abbesses des femmes du plus haut rang. Parmi les plus remarquables, il faut citer Hégilwich, mère de l'impératrice Judith de Bavière. Louis le Bègue, dit-on dans le *Recueil des historiens de France*, enleva de ce monastère, en 877, une religieuse qui devint sa femme. La maison

royale, située derrière l'abbaye, se vit peu à peu délaissée par les rois; Robert et la reine Constance y séjournèrent les derniers; bientôt elle tomba tout à fait en ruine, et Charles V, lorsqu'il vint à Chelles, n'étant encore que régent de France, fut obligé de coucher dans l'abbaye. Ce monastère, après avoir passé par une foule de vicissitudes, pris et ravagé par les Anglais en 1358, détruit en partie par la foudre au commencement du XVe siècle, pillé de nouveau par les Anglais en 1429, presque entièrement renversé en 1559 par un horrible ouragan, se vit encore dirigé, comme à son origine, par des princesses et même par une fille de roi, Marie-Henriette de Bourbon, fille bâtarde d'Henri IV. En 1719, il eut pour abbesse une fille du régent, Louise-Adélaïde de Chartres, âgée de quatorze ans, laquelle, au dire de sa grand'-mère, Élisabeth-Charlotte, avait de vrais goûts de garçon, aimait les chiens, les chevaux, les cavalcades, maniait toute la journée la poudre, faisait des fusées, et avait une paire de pistolets avec lesquels elle tirait sans cesse.

De Chelles à Lagny, on traverse la Marne sur un pont qui a 70 mètres de développement, et l'on passe devant Pomponne, qui rappelle la gaie chanson où il est question de son curé.

L'église de *Lagny*, dédiée à saint Furcy, était celle d'une ancienne abbaye fondée au VIIe siècle par un gentilhomme écossais de ce nom, qui fut canonisé. Parmi les bienfaiteurs de ce monastère figure le galant comte de Champagne, Thibaut IV, qui soupira de si tendres chansons en l'honneur de la pieuse mère de saint Louis.

Vers le milieu du XVIe siècle, la discorde s'était mise entre les moines et l'abbé, nommé Jacques Brouillard; celui-ci obtint du roi la permission de faire marcher des troupes contre les moines et contre les habitants qui avaient embrassé leur cause. Le peuple de Lagny fit des prodiges de valeur. Les assiégeants étaient commandés par le capitaine

de Lorges; pour lui faire insulte, les assiégés lançaient du haut des murs des sacs pleins d'orge sur lui et sur ses soldats. Le capitaine, furieux, pressa le siége si vivement qu'il parvint à s'emparer de la ville et fit passer au fil de l'épée tous les hommes en état de porter les armes; les femmes devinrent la proie de la brutalité des soldats. De ce fait il résulta que, lorsque Lagny se repeupla, on reprocha souvent aux habitants l'illégitimité de leur naissance; pour y faire allusion, les mauvais plaisants avaient adopté cette phrase : *Combien vaut l'orge?* Le peuple de Lagny, peu endurant de son naturel, ne pouvait entendre une pareille question sans entrer aussitôt dans une violente colère. On se jetait sur l'imprudent questionneur, aux cris de *l'orge! l'orge!* on le traînait à une fontaine située devant l'église; on lui faisait faire plusieurs fois le tour du bassin; puis on le plongeait tout habillé dans l'eau, quelle que fût la température. Il ne fallut rien moins que la Révolution pour faire tomber en désuétude un usage barbare qui avait souvent occasionné de graves accidents, et dont les magistrats avaient en vain, à plusieurs reprises, tenté de réprimer les excès.

La fontaine portait autrefois cette inscription, qu'on a prudemment fait disparaître :

Siste gradum, Nais, nec amicas desere sedes :
Talibus auspiciis quæ metuenda tibi?
Vindice te, spernit civis convitia linguæ :
Si quis enim nugax, unda silere docet.

« Arrête-toi, Naïade, n'abandonne pas ces lieux où tu es aimée; sous de tels auspices, qu'as-tu à craindre? Grâce à toi qui le venges, l'habitant méprise l'injure, et, si quelqu'un veut faire le mauvais plaisant, ton onde lui apprend à se taire. »

Ce qu'on voit de l'église Saint-Furcy donne l'idée d'un monument beaucoup plus vaste; ce n'est, en effet, que le

chœur d'une grande construction, entreprise, dans le cours du XIVe siècle, par le gouverneur Pierre de La Crique, et demeurée inachevée.

Lagny compte parmi ses illustrations le premier président du parlement de Paris, Pierre d'Orgemont, qui fut, en 1373,

Lagny.

élu chancelier de France, par voie de scrutin, en présence de Charles V.

Le chemin de fer, en quittant Lagny, traverse le village de Damard, qui envoie tous les ans à Paris pour un million de fruits.

En face de Damard, et de l'autre côté de la Marne, sur le petit domaine de la Folie, qui appartient à M. Paul Cère et qui dépend de la commune de Montevrain, on aperçoit une fabrique importante : ce sont les fours à chaux et à tuiles de

l'ingénieur civil Vincent, qui a organisé l'un des premiers en France la fabrication des tuyaux de drainage.

Entre les stations de Lagny et d'Esbly, le passage est coupé par le coteau de Chalifert, dans le flanc duquel apparaissent les ouvertures de deux souterrains : l'un reçoit le canal de Chalifert, à droite; l'autre, plus élevé, est celui où le convoi va s'engager. Rien de plus ravissant que cet endroit où la nature semble s'être plu à répandre ses plus gracieux ornements.

A la sortie du souterrain de Chalifert, dont la longueur est seulement de 168 mètres, mais qui a été l'un des ouvrages de la ligne les plus difficiles à exécuter, on entre dans un bassin entouré de charmants paysages; on s'arrête quelques secondes devant l'insignifiant village d'*Esbly*, dont le clocher figure une jupe à volants, et l'on arrive à ***Meaux***, la première station qui présente quelque importance sur la ligne de Strasbourg.

Nommée *Jatinum*, selon Ptolémée, *Fixtuinum*, selon la Table Théodosienne, chef-lieu des *Meldi*, petit peuple gaulois, on voit cette ville, au IVe siècle, prendre le nom de *Meldæ*, d'où est dérivé celui de Meaux. Il serait impossible de décider à qui de saint Denis ou de saint Sanctin est due l'introduction de la religion chrétienne dans ce pays; l'opinion des habitants a tranché la question en faveur de saint Sanctin, qui fut enterré, dit-on, dans l'église qui porte son nom. Vers le milieu du Ve siècle, une abbaye, devenue plus tard très-célèbre, fut fondée par l'évêque Faron, noble Bourguignon, qui, pour entrer dans les ordres, avait quitté la cour et sa femme. Sous les premiers rois francs, Meaux appartint au royaume d'Austrasie. Dans le IXe siècle, cette ville fut deux fois prise et saccagée par les Normands. Elle fit ensuite partie des possessions des comtes de Vermandois, puis des comtes de Champagne. Sous un de ces derniers, Thibaut IV, elle résista aux troupes de Louis le Gros,

qui vint l'assiéger en personne. En 1179, elle obtint du comte Henri une charte communale, et fut réunie à la couronne en 1328. Catherine de Médicis et son fils, le duc d'Alençon, la possédèrent à titre d'apanage.

On compte, jusque vers le milieu du XIIIe siècle, sept conciles à Meaux; Frédéric, empereur d'Allemagne, fut excommunié dans le dernier, qui se réunit en 1240.

Quand éclata la grande insurrection de la Jacquerie, en

Pont de Chalifert.

1358, neuf mille *Jacques* se présentèrent devant Meaux, où était une garnison sous les ordres du comte de Foix, du captal de Buch et du seigneur de Hangest. Jacques Soulas, maire de la ville, avait des intelligences avec Paris, occupé alors par les Anglais; au milieu de la nuit il ouvrit les portes à un corps de troupes parisiennes, qui lui arrivait sous le commandement de Pierre Gilles. Les Jacques, profitant de l'occasion, entrèrent avec les Parisiens. Le lende-

main, grand émoi sur la place du Marché, où se sont réfugiés les gentilshommes, les dames et les soldats de la garnison, assiégés par deux ennemis à la fois. Une horrible mêlée s'ensuit; les Jacques et les Parisiens sont vaincus; on les passe au fil de l'épée ou on les précipite dans la rivière; on pend Jacques Soulas, et, pour couronner une victoire si complète, on pille la cathédrale, on incendie le château, les maisons des chanoines, celles des bourgeois; quinze jours après, le feu continuait encore ses ravages.

Dans le xve siècle, la ville de Meaux fut deux fois prise par les Anglais et reprise par le connétable de Richemont. On a découvert, il y a une dizaine d'années, plusieurs bombardes en fer forgé, laissées par les Anglais dans une île de la Marne, à cette époque où Charles VII reconquérait ville à ville son royaume qu'il avait *si gaiement perdu*.

La Réforme trouva dès son début à Meaux de nombreux partisans; elle y fut aussi combattue à outrance. Pendant cinquante ans, ce fut une succession continuelle de violences, de pillages, d'exécutions couronnées par la plus horrible de toutes, celle de la Saint-Barthélemy. Quelques gens du peuple, dit Duplessis, l'auteur de l'*Histoire de l'Église de Meaux*, allèrent au château, où plusieurs huguenots avaient été renfermés; ils les appelèrent par leurs noms et surnoms, comme pour les faire conduire devant le lieutenant général; et, à mesure qu'ils sortaient pour traverser la cour, on les assommait à coups de leviers et on leur passait l'épée au travers du corps.... On en tua ainsi ce jour-là jusqu'à soixante-dix, dont les corps furent jetés au fond d'une tranchée que l'on avait faite exprès dans la cour même du château....

Depuis ces fatales journées, on ne trouve dans l'histoire de Meaux qu'un seul fait saillant : l'épiscopat de Bossuet.

Des nombreux établissements que cette ville comptait avant la Révolution, il ne reste aujourd'hui que la cathédrale

et deux églises pour les faubourgs. La cathédrale seule mérite qu'on s'en occupe.

C'est une des plus curieuses églises gothiques; commencée vers le XIIe siècle, terminée dans les premières années du XVIe, elle a 100 mètres de longueur, depuis le grand portail

La cathédrale de Meaux.

jusqu'à la chapelle de Notre-Dame du Chevet, 42 mètres de largeur entre les deux portes du midi et du nord, et 46 mètres de hauteur. La tour a 65 mètres d'élévation; au sommet, une plate-forme entourée d'une balustrade permet à la vue, lorsque le temps est beau, de distinguer Montmartre

et le mont Valérien. Quatorze faisceaux de colonnes supportent les voûtes du chœur ; celles de la nef sont soutenues par dix-huit faisceaux. Le sanctuaire est un des plus beaux qui existent. Depuis 1822, on voit figurer dans cette église une statue du sculpteur Rutxiel, représentant Bossuet assis et revêtu des habits pontificaux.

Les yeux sont péniblement frappés de l'état de dégradation dans lequel la cathédrale se présente à l'extérieur : des travaux de restauration ont été commencés; espérons qu'ils seront continués plus activement et conduits à bonne fin.

Le palais épiscopal touche la cathédrale. Il fut reconstruit et embelli, dans le XVIe siècle, par l'évêque Guillaume Briçonnet. Plus tard, Le Nôtre en dessina les jardins, où l'on a conservé le cabinet de Bossuet, qu'on aperçoit du boulevard Jean-Rose. M. A. Carro, archéologue distingué, en donne la description suivante dans une *Notice sur le château de Meaux et sur le cabinet de Bossuet :*

« Au-dessus d'une des tours du boulevard s'élève un petit bâtiment assez pittoresquement posé sur le terre-plein. Un grand souvenir se rattache à ce bâtiment : Bossuet l'avait fait élever ou disposer pour lui servir de cabinet de travail. Une tradition porte du moins qu'il allait avec un valet de chambre se confiner là pour huit jours, quinze jours même, comme dans une retraite inviolable, lorsque, pour la création d'un chef-d'œuvre, son esprit avait besoin de se débarrasser des mille petites entraves des affaires humaines et de planer sans obstacles dans les sphères élevées où l'entraînait le génie....

« L'extérieur est fort simple; ce n'est qu'en pénétrant dans le bâtiment qu'on retrouve quelque chose du siècle de Louis XIV. Le cabinet est précédé d'une antichambre qui y communique par une large porte à deux battants. Le plafond, d'une belle élévation, affecte la forme d'un dôme tronqué; une boiserie à compartiments couvre les murs; la che-

minée est sans ornements. Point de meubles, qu'une espèce de canapé en bois, qui pourrait bien être de l'époque. A l'extrémité opposée de l'antichambre est ménagé un petit réduit fort étroit où Bossuet couchait, dit la tradition; un escalier et une petite mansarde où couchait le valet de chambre complètent l'habitation.

« La pièce principale est assez vaste pour qu'on puisse s'y représenter Bossuet marchant à grands pas, agité par le feu

Cabinet de Bossuet.

de la composition, ou confiant à sa mémoire et déclamant ses immortelles harangues.

« Au delà du cabinet, vers l'orient, la vieille muraille de la ville est couronnée d'une épaisse allée d'ifs formant une ombreuse et sévère promenade, que l'on visite aussi avec intérêt. La tradition rapporte encore que Bossuet aimait à la parcourir, et qu'il s'y est promené avec le grand Condé, dans une visite que celui-ci fit à l'évêque de Meaux. »

Un collége, un vaste quartier de cavalerie, un hôtel de ville, une jolie petite salle de spectacle élevée sur une place

plantée d'arbres, et de beaux hospices, tels sont les autres édifices remarquables de la ville de Meaux.

Aux anciennes fortifications on a substitué les boulevards, qui forment d'agréables promenades.

La Marne divise Meaux en deux parties, dont l'une est au nord et forme la ville proprement dite ; l'autre, au sud

Vue de Meaux.

est, était jadis un vaste champ de foire ; il s'appelle aujourd'hui le marché.

Bien qu'on rencontre à Meaux quelques rues bâties convenablement, c'est en général une ville assez mal percée son plus grand avantage est d'être située au milieu d'une contrée fertile. Parmi les hommes remarquables qu'elle s'honore d'avoir vus naître, il faut citer Sauvé de Lanou artiste et auteur dramatique, dont la comédie intitulée

Coquette corrigée a longtemps conservé un rang honorable dans le répertoire du Théâtre-Français.

Après Meaux, et sur la rive gauche de la Marne, vient le village de *Trilport*, autrefois Trie-le-Port, qui conserve dans son voisinage les restes du château de Montceaux, où la cour aimait à passer la belle saison dans le XVIe siècle. Ce château était une ancienne seigneurie, possédée par un certain Michel Saligot, cinquante ans avant que Catherine de Médicis en eût été gratifiée par Henri II.

A Trilport, on traverse la Marne sur un pont de 70 mètres; on s'engage ensuite dans le souterrain d'Armentières, qui en a 672; on franchit de nouveau la Marne sur un second pont de 70 mètres, on atteint le tout petit, mais charmant village de *Changis;* puis on pénètre dans une jolie vallée où l'on s'arrête en vue de *la Ferté-sous-Jouarre.*

Cette petite ville, si riante et si commerçante, n'était, au XIIe siècle, qu'un de ces châteaux forts en bois, bâtis alors par les guerroyeurs de grands chemins, qui y mettaient en sûreté leurs prisonniers et les produits de leurs brigandages. Elle s'appelait Ferté-Ancoul, du nom du seigneur qui l'avait bâtie. Au XVIe siècle, elle avait acquis une certaine importance et elle devint un des principaux foyers du calvinisme; quarante-cinq ministres protestants y tinrent un synode en 1564. Pendant les guerres de la Ligue, elle fut souvent prise et reprise, et quelquefois pillée. Enfin elle se soumit au roi en 1590; Henri IV paya cette soumission 400 écus; ainsi était-il obligé de faire pour la plus grande partie des places de son royaume.

On visite, à la Ferté-sous-Jouarre, une petite île, formée par la Marne, qui renferme un pavillon jadis seigneurial, reste d'un château considérable, et une jolie maison appelée le *Château de l'Ile*, ou s'arrêtèrent, en 1791, Louis XVI et Marie-Antoinette, au retour du voyage de Varennes. Près de

la rive droite de la Marne, on trouve encore le château de la Barre, flanqué de tourelles.

La Ferté est agréablement située dans un vallon fertile, bien cultivé, couvert de maisons de plaisance; les rues y sont propres et assez bien bâtiés; les promenades y sont ravissantes. Ce fut dans cette ville que naquit Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, maîtresse de Louis XV.

Le convoi s'éloigne de la Ferté, sur la rive droite de la Marne, en longeant à gauche de charmants coteaux qui font regretter la rapidité de sa course. Au loin se laisse entrevoir l'église de Chamigny, dont le chœur est de construction gothique. Sous ce chœur règne une chapelle voûtée en ogives, dont on admire la structure. Toute la masse est soutenue par quatre piliers faits d'une seule pierre, placés dans le milieu, à 2 mètres environ de distance, et n'ayant que 21 centimètres de diamètre. On descend du milieu de la nef, par douze degrés, à cette chapelle qu'éclairent quatre croisées, et dont l'entrée, décorée d'un portique, est surmontée d'une rampe en fer travaillé.

Mais Chamigny et son église ont déjà disparu; deux fois encore on a traversé la rivière, puis on s'est engagé dans un souterrain de 940 mètres, au bout duquel on rencontre, à gauche, le village de *Nanteuil*, assis au pied d'un coteau. On franchit enfin un septième pont, et l'on s'établit pour quelque temps sur la rive gauche de cette Marne si capricieuse, mais dont les bords sont si séduisants. A droite sont des coteaux en partie plantés de vignes; à gauche, des champs bien cultivés, puis encore des coteaux; partout des sites frais et pittoresques : le convoi a pénétré dans le département de l'Aisne. *Nogent-l'Artaud*, un joli village sur la rive gauche de la Marne, l'arrête un moment; de là il s'élance dans le souterrain de Chézy-l'Abbaye, qui n'a pas plus de 440 mètres, et toujours côtoyant la Marne, entre

des collines et des vallons, il gagne la station de *Château-Thierry*.

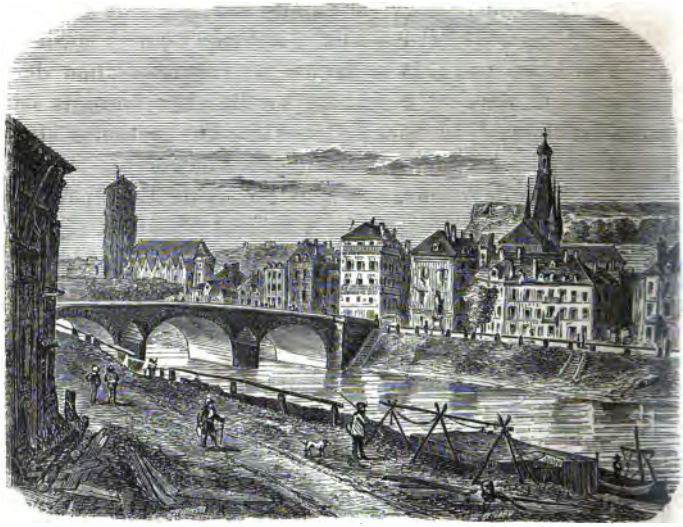
Ce château, dont les ruines majestueuses couronnent la colline au flanc de laquelle est bâtie la ville, fut construit, dit-on, en 720, par Charles Martel; là devait résider le jeune roi Thierry, que ce maire du palais avait fait couronner afin de gouverner en son nom. Une date plus certaine de l'existence du château est l'année 923, pendant laquelle Herbert, comte de Vermandois, y enferma Charles le Simple. Peu à peu une ville se forma par l'agglomération des paysans qui venaient demander à cette vaste enceinte de murs énormes, de tours et de tourelles, une protection efficace contre les brigandages des hommes de guerre.

Les comtes de Vermandois, les comtes de Champagne, Henri II, le duc d'Alençon qui y mourut, Louis XIII, les ducs de Bouillon, habitèrent successivement Château-Thierry.

Cette ville eut à subir de nombreux assauts et fut prise plusieurs fois. En 1421, elle fut livrée par trahison aux Anglais, que les habitants chassèrent en 1425. Charles-Quint s'en empara en 1544. Henri de Guise, en 1571, y reçut le coup de feu qui lui valut le surnom de Balafré. Le duc de Mayenne la prit en 1591 et la livra au pillage des Espagnols. Pendant les guerres de la Fronde, elle fut encore prise et dévastée, en 1652. De nos jours, en 1814, elle a été prise et pillée trois fois; à cette même époque, elle donna son nom à un combat où les Français vainqueurs tuèrent 1200 ennemis, s'emparèrent de trois pièces de canon et firent 1800 prisonniers.

Château-Thierry est situé sur la rive droite de la Marne, qui le sépare du faubourg de Marne, et qui est traversée par un pont en pierre de trois arches. Du côté de la ville, une jolie promenade borde la rivière, au pied d'un beau quartier bâti en amphithéâtre. Sur la promenade, à l'entrée de

la rue de Soissons, est le palais de justice, dont la construction ne remonte pas plus haut que 1843 ; au-dessus, et sur le penchant de la colline, s'élève la tour massive de la vieille église Saint-Crépin. Une autre tour, celle du beffroi, semble être une énigme proposée à la sagacité du voyageur par le malicieux habitant de Château-Thierry : de tous les points



Vue de Château-Thierry.

de la ville et de ses environs, on en aperçoit le sommet ; quant à la base, il est impossible de la découvrir, à moins que par hasard on ne pénètre, par une ruelle peu séduisante, dans une cour passablement obscure, où le fantastique clocher s'élève au-dessus de constructions très-peu monumentales, auxquelles évidemment il n'a pas toujours appartenu.

Le touriste, après avoir jeté, en passant, un rapide coup

d'œil sur la statue de La Fontaine, à l'entrée de la ville, sur la halle au blé et sur la fontaine qui décore la place du Marché, se hâte d'arriver à cette imposante et sombre masse de murailles qui semblent encore menacer les habitants de leur désastreuse protection ; là, entouré de murs en ruine et de tours ébréchées, assis sur quelque débris de créneau, dans cette cour dont le sol, battu jadis par les pieds des chevaux de guerre, laisse maintenant à l'herbe et aux ronces pleine liberté de pousser, il peut à son aise parcourir du regard le plus magnifique des panoramas : au-dessous de lui, la ville qui descend ; plus loin, la Marne serpentant au milieu d'une plaine fertile ; plus loin encore, des coteaux et des vergers délicieux.

Beffroi de Château-Thierry.

Château-Thierry compte au nombre de ses illustrations : Gautier, évêque de Paris, mort en 1240 ; saint Thierry, évêque d'Orléans, et notre inimitable fabuliste Jean de La Fontaine.

Le pays qu'on traverse en s'éloignant de Château-Thierry est semé de vallons et de coteaux, de villages et de maisons de plaisance, de jardins, de vergers, de prairies entre lesquelles circulent de nombreux ruisseaux : tout cela est accidenté, gracieux, propre comme un parc anglais ; ce n'est plus un voyage, c'est une véritable promenade d'agrément.

La locomotive, courant à travers ce charmant paysage, fait une trouée dans le petit village de *Mézy-Moulins*, remarquable par son église du XIIe siècle, passe devant *Va-*

rennes, bourg qu'il ne faut pas confondre avec le Varennes de la Meuse, où furent arrêtés dans leur fuite Louis XVI et Marie-Antoinette, et reprend un moment haleine à *Dormans*, après avoir laissé derrière elle un élégant pont suspendu, en fil de fer.

Dormans est agréablement situé sur la rive gauche de la Marne; il ne possède, en fait de monuments, que son beau

Église de Dormans.

château et sa vieille église, dont le chœur et le clocher ne sont pas sans intérêt pour le visiteur; il est la patrie du cardinal Jean de Dormans, évêque de Beauvais, et de l'architecte Ledoux, qui construisit les grandes barrières de Paris.

La courbe décrite pour atteindre cette petite ville est un des points curieux de la ligne de Strasbourg.

De la station de Dormans jusqu'à celle de *Port-à-Binson* règne une vallée fertile, bien cultivée, qu'enferment des coteaux couverts de vignes. Sur le sommet d'un de ces coteaux se dresse, à gauche, une tour en ruine; elle signale au voyageur le bourg de Châtillon, patrie du pape Urbain II, qui prêcha la première croisade en 1095.

Entre Port-à-Binson et Damery, sur un de ces coteaux plantés de vignes à la base et couronnés de bois au sommet, qui accidentent à chaque instant la physionomie du paysage, s'élève un magnifique château gothique tout neuf :

Ancien château de Boursault.

on croirait voir la demeure féodale d'un haut baron; pour rendre l'illusion complète, il ne manque à ses tourelles et à ses cheminées sculptées que d'être noircies par le temps. Ce château qui a coûté, dit-on, deux millions, porte le nom de Boursault : c'est une marchande de vin de Champagne, Mme Cliquot, qui l'a fait bâtir pour son gendre, M. de Mortemart, à la place de celui dont nous donnons le dessin.

Un peu plus loin, à droite, on s'arrête devant une haute tour carrée qui surmonte une ancienne église; là est la petite ville de *Damery*, bâtie sur une colline au pied de laquelle coule la Marne, et qui communique à la grande

route de Strasbourg par un pont et par une belle levée plantée d'arbres.

C'est à Damery, et non à Fismes, que naquit Adrienne Lecouvreur. M. Sainte-Beuve et plusieurs autres ont eu tort de confondre avec la grande comédienne une autre Lecouvreur (Catherine Rousseau), née à Fismes, qui, après avoir fait partie d'une troupe ambulante dans la Lorraine et dans l'Alsace, vint à Paris se faire enfermer à la Salpêtrière.

Château de Boursault.

Les registres de l'église de Damery contiennent un extrait de baptême qui établit irréfutablement le lieu de naissance d'Adrienne.

Damery eut autrefois une certaine importance et posséda des thermes et un hôtel des monnaies : on y voit encore quelques vestiges de murs et de fossés. En 1829 et 1830, des fouilles faites au centre de la ville ont amené la découverte de vases en terre cuite, contenant plus de 2000

médailles d'argent, dont 1500 environ à l'effigie de Postume. On rencontre dans les environs quelques fossiles curieux.

Ici se déroule un pays d'une physionomie toute nouvelle : plus de prairies, plus de jardins, plus de bosquets ; mais des vignes partout ; on est en pleine Champagne ; on s'arrête devant *Épernay*.

Aquæ perennes, suivant quelques auteurs, et plus tard Aixperne (*Aspernacum*), d'où est dérivé le nom moderne, est d'une ancienneté suffisamment constatée par l'histoire, qui mentionne sa cession à l'Église de Reims, du temps de Clovis ; les archevêques y firent bâtir une forteresse : ce fut là que, dans le IXe siècle, se réfugia Hincmar avec les trésors de l'archevêché et le corps de saint Remi ; le pieux prélat n'y put survivre à la douleur de voir la France livrée aux brutales déprédations des Normands. L'histoire d'Épernay, comme celle de la plupart des places fortes, est une succession de siéges, d'assauts et de pillages. Henri IV s'en empara en 1592, après un siége long et cruel ; le maréchal de Biron y fut tué par un boulet qui lui emporta la tête, au moment où le roi avait la main sur son épaule. La devise de Biron était une mèche allumée, avec cette légende : *Perit, sed in armis :* « Il meurt, mais il meurt sous les armes. »

Épernay occupe une position des plus riantes, au débouché d'une belle vallée, près de la rive gauche de la Marne. Les maisons en briques jouent un grand rôle dans l'architecture de cette ville. La simplicité de leur construction forme un singulier contraste avec la magnificence de quelques édifices de la rue du Commerce, qu'on prendrait pour des temples ou des palais. Ces palais et ces temples ne sont pourtant que des habitations de marchands de vin, et même des entrées de caves ; il est vrai que dans ces caves sont renfermés les trésors du pays. Les rues sont généralement mal

percées, mal pavées, impraticables par les temps de pluie. Les deux grandes places manquent de symétrie; sur l'une d'elles s'élevait autrefois une église gothique nouvellement remplacée par un édifice de style italien, dont le porche est décoré d'un portique d'ordre dorique; il ne reste du précédent édifice qu'un portail de la Renaissance et de beaux vitraux du XVIe siècle, fort mal encadrés. Les anciennes fortifications ont entièrement disparu, à l'exception d'une porte formée de deux tourelles, que l'on voit près de la promenade. Mais le véritable monument d'Épernay, sa curiosité la plus intéressante, ce sont ces caves dont nous parlions tout à l'heure, et où sont rangés par millions de bouteilles les vins les plus renommés de la Champagne, mousseux ou non mousseux. Creusées dans un roc de tuf, vastes, solides, formant une espèce de labyrinthe, elles sont remarquables surtout par la propriété qu'elles ont de conserver et d'améliorer le vin. On ne les visite pas toujours sans danger; quand le vin est nouvellement en bouteilles, quand la vigne fleurit, au mois de juin et au mois d'août, aux époques de la *casse* enfin, il ne serait pas prudent d'y pénétrer sans avoir la figure couverte d'un masque en fil de fer.

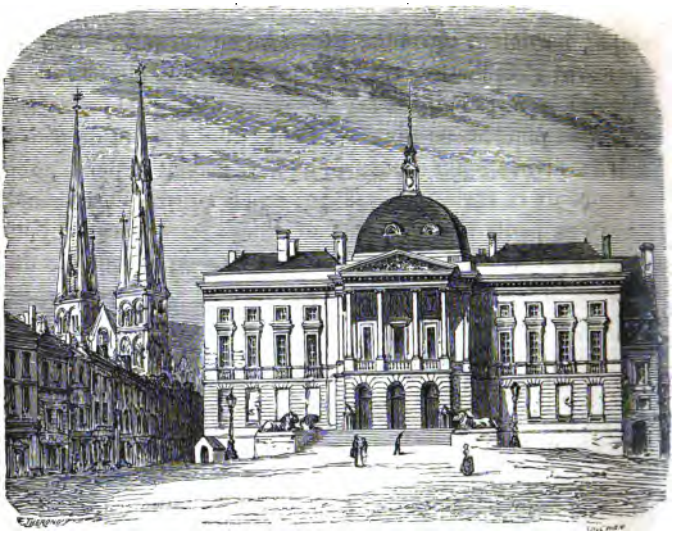
Porte de l'église d'Épernay.

Épernay a vu naître le chroniqueur Flodoard, mort à l'âge de 73 ans, en 966, *clerc chaste*, *bon religieux et meilleur abbé*, ainsi que le porte son épitaphe.

A la sortie d'Épernay, les coteaux qui, depuis quelque

temps, bordaient la route, s'écartent en fuyant à droite et à gauche; c'est l'entrée d'une longue et large plaine : d'un côté, des champs cultivés et, par intervalles, quelques côtes crayeuses plantées de pins; de l'autre, des bois et de belles prairies arrosées par la Marne; on s'aperçoit à peine, en présence de ce ravissant paysage, que le convoi s'arrête devant deux petits villages, *Oiry* et *Jâlons-les-Vignes*, et l'on est presque tenté de regretter la rapidité avec laquelle on arrive à Châlons.

Damery.



Place de l'hôtel de ville de Châlons-sur-Marne.

II.

CHALONS-SUR-MARNE.

Il est impossible de préciser l'époque de la fondation de Châlons-sur-Marne; mais l'ancienneté de cette ville ne saurait être mise en doute. Ammien Marcellin en fait l'éloge en la désignant sous le nom de *Catalaunum*. Dans l'itinéraire d'Antonin, elle est appelée *Durocatalauni*. Le christianisme s'y introduisit de bonne heure, prêché par saint Memmie, qui fonda dans le pays plusieurs établissements religieux. Deux batailles mémorables furent livrées sous les murs de Châlons : dans la première, en 273, Aurélien fit essuyer une sanglante

défaite à Tétricus, que les légions révoltées avaient proclamé empereur dans les Gaules. La seconde, en 451, faillit mettre un terme à la course dévastatrice du terrible roi des Huns, Attila; vaincu déjà l'année précédente par l'éloquence de l'évêque de Châlons, saint Alpin, à qui il avait accordé le salut de sa ville, il le fut cette fois par les armes d'Aétius, général des Romains, de Mérovée, roi des Francs, et de Théodoric, roi des Visigoths. Si Aétius, n'écoutant point les conseils de sa prudence, avait poursuivi jusqu'au bout sa victoire, en pénétrant dans le camp d'Attila, ce fléau de Dieu, comme il s'appelait lui-même, eût été consumé avec ses trésors dans un large bûcher préparé par ses ordres. Le comte de Vermandois, Herbert II, prit et brûla Châlons en 943. Charles VII, accompagné de Jeanne d'Arc, y reçut, en 1429, les députés de Reims. Sous la Ligue, cette ville se fit remarquer, à deux reprises, par sa fidélité à la cause d'Henri IV, en faisant brûler sur la place publique, par la main du bourreau, deux bulles papales : la première, de Grégoire XIV, excommuniait Henri IV; dans la seconde, Clément VIII convoquait les états généraux du royaume pour l'élection d'un autre roi.

Dès le règne de Clovis, les évêques de Châlons étaient de puissants seigneurs, jouissant de priviléges très-étendus; sous leur administration, la ville s'accrut rapidement et devint un grand centre commercial. Sous les rois de la troisième race, elle comptait une population de 60 000 âmes. La réunion définitive du Châlonnais à la France eut lieu en 1335, sous Philippe de Valois. La Champagne, en 1814, souffrit beaucoup de la guerre; elle fut un des points du territoire où nos troupes soutinrent le plus vaillamment le choc des armées envahissantes. L'Empereur fit quelque temps de Châlons le centre de ses opérations et le lieu de réunion de son armée.

Il existait, pendant le moyen âge, à Châlons, quelques cou-

tumes singulières, dont le souvenir a été conservé. Un registre, déposé aux archives de la cathédrale, contient les détails suivants sur la *fête des Fous*, qui avait lieu le jour de Saint-Étienne :

« On dressait, la veille, un théâtre devant le grand portail de la cathédrale; le jour, on y préparait un festin qui était aux frais du chapitre. Lorsque tout était disposé, on allait en procession, environ à deux heures après midi, en la maison de la *maîtrise des fous*, pour y prendre l'*évêque des fous*, monté sur un âne, que l'on conduisait, au son de toutes sortes d'instruments et de cloches, jusqu'au lieu où était érigé le théâtre. Là il descendait de son âne, qui était paré d'une belle housse et autres magnifiques harnachements. Là l'évêque des fous était revêtu d'une chape, mitre en tête, la croix pectorale, les gants et la crosse à la main : ainsi habillé, il montait sur le théâtre, s'asseyait à table avec ses officiers; ils mangeaient et buvaient ensemble ce qu'on leur avait préparé, suivant leur goût. C'étaient ordinairement les chanoines les plus qualifiés qui composaient la maison des fous. On remontait sur le théâtre pour y boire et manger, et, pendant ce second repas, où l'évêque figurait principalement, les chapelains, les chantres et les bas officiers se divisaient en trois bandes. La première restait autour de l'église et aux environs du théâtre, comme pour y servir de sentinelles. La seconde était dans l'église même, y chantait certains mots confus et vides de sens, et faisait des grimaces et des contorsions horribles; et la troisième parcourait le cloître et les rues. Après le repas, ils allaient chanter avec beaucoup de précipitation les vêpres; lorsqu'elles étaient finies, deux chantres et le maître de musique, battant la mesure, chantaient en musique un motet. Après le motet, on faisait une cavalcade devant et autour de l'église, ensuite dans les rues adjacentes, avec des hautbois, flûtes, harpes, flageolets, basses, tambours, fifres et

autres instruments faisant beaucoup de bruit. Après avoir parcouru le cloître et les environs, ils allaient par toute la ville, ayant en tête une troupe d'enfants portant des flambeaux, des encensoirs et des falots. Arrivés au marché, ils jouaient à la paume; après le jeu, la danse et surtout de grandes cavalcades recommençaient. Au retour, une partie du peuple suivait les chanoines, et une autre, réunie devant l'église avec des chaudrons et des marmites de cuivre et de fonte, frappait ces divers ustensiles l'un contre l'autre et faisait un charivari effroyable, en poussant de longs hurlements. Pendant cette symphonie burlesque, on sonnait toutes les cloches, et le clergé s'habillait d'une manière grotesque et bouffonne. »

Une cérémonie plus singulière encore était celle du convoi de Carême-Prenant, dont la description se trouve dans un graduel de 1508. Le jour des Cendres, quatre hommes apportaient sur un brancard, dans le chœur de la cathédrale, un mannequin gigantesque, fait avec de la paille et revêtu d'habits lugubres; ce mannequin était déposé à la même place que le corps des chanoines, lorsqu'on faisait leurs obsèques. Alors le clergé célébrait une messe de *Requiem*. Pendant cet office était placé dans le sanctuaire un seul cierge allumé. Le prêtre célébrant avait l'étole derrière le dos, la chasuble à l'envers, de côté, et repliée en deux; la dalmatique des diacres et des sous-diacres était également retournée. Les chanoines portaient de grandes robes noires traînant sur leurs talons; ils avaient le visage voilé.

Il serait difficile aujourd'hui d'expliquer le véritable sens de ces bizarres cérémonies. Elles ont dû avoir dans l'origine un caractère symbolique; mais ce caractère s'effaça promptement, et, dans la plus grande partie du moyen âge, ces bouffonneries n'eurent pas plus de signification que n'en avaient les mystères de la Basoche. On lit dans la *Description de Reims*, par M. Géruzez : « Dans les XIIIe, XIVe et XVe siècles,

nos pères, simples, dévots et gais, eurent une religion parfois plaisante et enjouée. Autant Pascal, Bossuet, Bourdaloue et Massillon montrent de grandeur, de noblesse et d'élévation dans la manière dont ils exposent les dogmes et la morale du christianisme, autant dans le moyen âge s'efforçait-on de donner quelquefois à la religion une physionomie folâtre et bouffonne. Ne pouvant faire monter leur caractère badin à la hauteur de la religion, nos bons aïeux la faisaient descendre à leur niveau et la forçaient de favoriser leur penchant pour la farce; ils associèrent les plaisirs, la dévotion, les passions. »

La cérémonie du convoi de Carême-Prenant se conserva longtemps en Champagne; quant à la fête des Fous, elle fut supprimée dès 1583.

La cathédrale de Châlons, fondée en 430, ne fut consacrée qu'en 1147, par le pape Eugène III, assisté de dix-huit cardinaux et de saint Bernard. Un incendie la détruisit en grande partie, dans l'année 1238; restaurée en 1520, elle fut de nouveau brûlée en 1668 et reconstruite en 1672. Elle est élevée sur un souterrain que l'on suppose avoir été creusé par les druides. Le portail date de Louis XIII; les deux clochers sont surmontés de flèches très-élevées, aiguës, travaillées à jour, et d'un bel effet. L'intérieur se compose de trois nefs, dont la plus grande est majestueuse, et d'un chœur magnifique; on y remarque un grand nombre de sculptures, précieuses encore malgré de nombreuses mutilations. Le maître autel est surmonté d'un baldaquin que supportent six colonnes de marbre. Il est à regretter que cette cathédrale, dédiée à saint Étienne, n'ait pas sa façade sur une grande place, et que les abords n'en soient pas plus dégagés.

Plus haut, et de l'autre côté de la ville, se dressent deux tours noires, surmontées de hautes et belles flèches; ce sont celles de l'église Notre-Dame. Ce monument est d'ar-

chitecture gothique; sa construction remonte à 1157; il est en partie recouvert en plomb; on remarque, à l'inté-

La cathédrale de Châlons.

rieur, un pavé de mosaïques et de pierres chargées d'inscriptions.

L'église Saint-Alpin est une vieille église écrasée par une lourde tour carrée; on y trouve également des inscriptions et de beaux vitraux représentant l'évêque saint Alpin au mo-

ment où il détermine le roi des Huns à éloigner ses troupes des murs de la ville.

D'une architecture modeste, l'église Saint-Jean est la plus ancienne des églises de Châlons; elle date de l'année 324.

L'église Notre-Dame.

Lorsqu'on entre dans Châlons, on suit la rue de Marne pour arriver à l'hôtel de ville, grand et bel édifice construit en 1785, qui renferme aussi le palais de justice. Il est surmonté d'un dôme, et présente, à sa façade, un péristyle que

supportent quatre colonnes d'ordre ionique; on y arrive par un escalier décoré de deux lions en pierre.

La préfecture est à peu de distance de l'hôtel de ville. C'est une jolie construction dans le goût de Mansart, ayant

Intérieur de Notre-Dame.

une façade remarquable sur un jardin dont les murs ne sont séparés de la belle promenade du Jard que par un ruisseau.

Dans une belle avenue d'ormes, près du Jard, on cherchera peut-être, sur la foi des géographes, ce superbe jar-

din botanique où l'on cultive plus de quinze mille plantes; il pourra même arriver que l'entrée en soit indiquée par quelque naïf ou malin enfant de Châlons; mais l'attente du curieux sera cruellement déçue. On y verra bien, en effet, un nombre considérable de plantes, quinze mille peut-être, ainsi que le porte le programme, car le terrain est vaste; mais hélas! toutes ces plantes sont des plantes potagères de la plus commune espèce : des choux, des carottes, des navets, absolument comme dans un jardin maraîcher des environs de Paris.... Le jardin botanique, victime des dissensions de la société qui l'administrait, a disparu pour faire place à un champ de légumes.

Pont du Jard.

L'École des arts et métiers est un beau bâtiment, construit avec élégance et simplicité. On peut en dire autant du collége, dont l'église réunit à sa façade trois ordres d'architecture.

Le manége, la salle de spectacle, l'Hôtel-Dieu, le dépôt de mendicité, méritent également qu'on les visite.

Le plus bel édifice de Châlons est sans contredit le couvent de Saint-Pierre, qu'on a transformé en caserne. Situé de l'autre côté de la rivière, orné de corniches et de sculptures élégantes, il présente une masse imposante de bâtiments, dans le style moderne, et d'un effet magnifique.

Il faut aller voir aussi, à l'entrée de la route de Vitry, un bel arc de triomphe, d'ordre ionique, et construit en 1770, qu'on appelle la porte Sainte-Croix.

La ville de Châlons est en partie entourée d'anciens murs assez bien conservés; ses boulevards, plantés d'ormes, sont

bien entretenus. Elle se présente au voyageur qui arrive de Paris avec toutes les apparences d'une grande cité. On y entre, après avoir traversé la Marne sur un beau pont en pierre, construit en 1780, par une petite place demi-circulaire, bâtie monumentalement et fermée d'une grille; du milieu de cette place part en ligne droite la longue et belle rue de Marne, jusqu'à la place de l'Hôtel-de-Ville, qui est carrée et bien bâtie. Malheureusement, les autres quartiers ne tiennent pas ce que promet une pareille entrée; les rues sont étroites, les places irrégulières; les maisons, pour la plupart en bois, sont lourdes et basses.

Châlons s'étend entre deux plaines au milieu de belles prairies; quelques collines bornent son horizon. Elle était autrefois traversée par la Marne, qui depuis 1788 la longe seulement. Elle donne encore passage à deux ruisseaux affluents de la Marne : la Maud et la Naud. Entre la Marne et la ville est un canal qui donne de l'activité à la navigation.

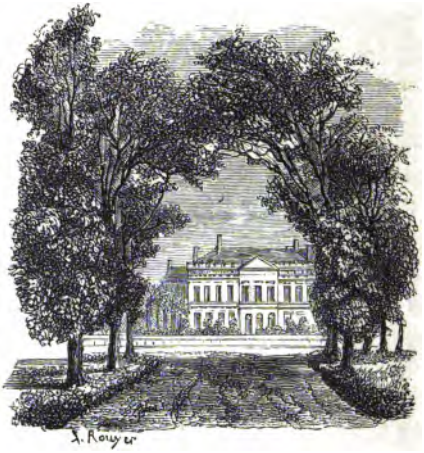
L'habitant de la Marne passe pour avoir de la bonhomie, de la simplicité et surtout de la bravoure. On a dit que, naturellement gai, mais brusque et pétillant comme le vin que son sol natal lui fournit, et dont il abuse quelquefois, il s'emporte et s'apaise avec la même promptitude.

Laborieux et persévérant, le vigneron jouit d'une certaine aisance. S'il n'y a pas de grandes fortunes dans le pays, on n'y est pas non plus affligé par le spectacle de la mendicité.

« Dans le vignoble, la femme est vraiment le compagnon de travail de son mari; elle partage ses fatigues; l'intérieur du ménage, qui est ailleurs la tâche du sexe le plus faible, n'est ici que son amusement; le reste lui est commun avec le nôtre : aussi l'habitude du plein air et une vie laborieuse donnent aux femmes une force qu'on ne remarque pas ailleurs; elles sont moins délicates, et ont, par la même raison, moins d'agréments; elles sont généralement très-hâlées. Mais, bonnes femmes et bonnes mères, de nombreuses qua-

lités remplacent pour elles, dans l'intérieur de la famille, ce qui leur manque sous le rapport de la beauté[1]. »

Le département de la Marne offre quelques curiosités naturelles. A Courtagnoux, il existe un banc long de plus de 30 000 mètres et large de plus de 20 000, composé de coquilles et de fossiles marins. On rencontre, dans les bancs de craie et de sable, du bois pétrifié qu'on a cru reconnaître



La préfecture de Châlons.

pour du châtaignier. Près de Châlons, on a trouvé les ossements d'un animal antédiluvien de la grosseur d'un éléphant.

Parmi les établissements particuliers de la ville de Châlons, il en est un qu'on ne saurait se dispenser de visiter; c'est celui de M. Jacquesson, dont les caves offrent ce qu'il y a de plus beau dans ce genre.

Ce qu'il faut placer au premier rang entre les curiosités du département de la Marne, c'est un village nommé

1. L'*Observateur de la Marne*.

Courtisols, situé à 12 kilomètres de Châlons, sur la route de Sainte-Menehould, et peuplé de plus de 2000 habitants. Ce village n'était, vers la fin du XVIIe siècle, qu'un misérable hameau; il compte aujourd'hui 10 000 mètres d'étendue, de l'une à l'autre de ses extrémités. Composé de deux rues parallèles, dont les maisons sont séparées par des plantations, il se divise en trois paroisses : Saint-Julien, Sainte-Mammie et Saint-Martin. « On prétend, dit M. de Jessaint, que c'est une ancienne colonie d'Helvétiens qui est venue s'établir dans ce canton, et que le jargon qui leur est particulier provient héréditairement de leurs ancêtres. Au reste, on ne peut pousser le génie agricole plus loin que ces industrieux cultivateurs. Ils ont eu l'art de perfectionner les engrais, et ils sont venus à bout de fertiliser un des sols les plus ingrats de la contrée. Ils ne se sont pas contentés d'être habiles colons; à cette première source de prospérité ils ont réuni celle du commerce. Personne n'a peut-être étendu plus qu'eux cet esprit mercantile et spéculateur. On les trouve, on les rencontre partout, même à des distances éloignées. Partout ils s'adonnent à un commerce d'échange, qu'ils exercent avec intelligence et profit[1]. » Malte-Brun est, quant à l'origine des habitants de Courtisols, d'une autre opinion que celle dont parle M. de Jessaint : selon ce savant géographe, leur langage est simplement un patois français, et le nom de leur village signifie *habitations isolées;* au lieu d'être helvétienne, leur origine pourrait être celtique. Il est en effet tout naturel de penser que les Courtisiens sont d'anciens Gaulois qui ont conservé les mœurs et le langage de leurs ancêtres.

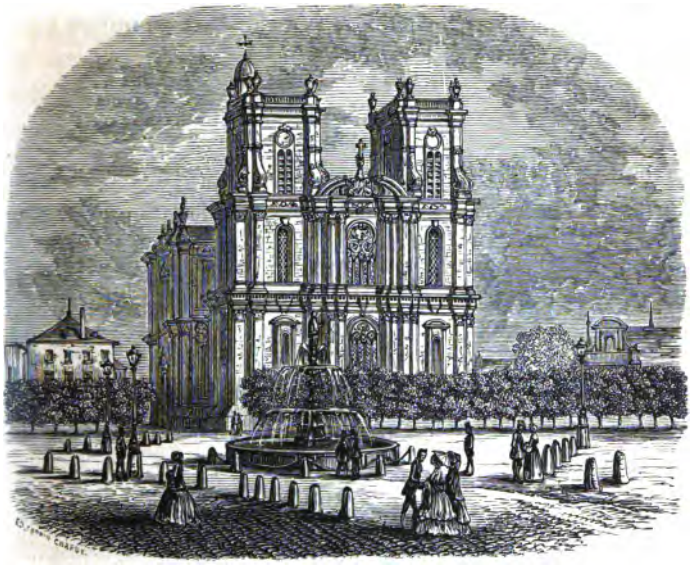
Les mariages, chez les Courtisiens, se font au printemps; les noces ont lieu dans les granges dégarnies de gerbes; le soir, au moment de se retirer, les nouveaux époux distribuent aux convives deux gâteaux formés en double nœud.

1. *Description topographique du département de la Marne.*

Les enterrements y sont suivis d'une cérémonie singulière : le surlendemain d'un décès, tout le linge lessivé du défunt est porté, dès le matin, par les parents, sur le bord de la rivière; là se rendent aussi les voisines, laissant pendre, en signe de deuil, les barbes de leur coiffe. Alors chacune s'avance à son tour, frotte quelques pièces de linge, les bat, les lave et se retire. Cet étrange blanchissage dure ordinairement jusqu'à midi.

Au nombre des personnages célèbres dont Châlons s'honore d'avoir été la patrie, il faut compter, les deux Akakia père et fils : le premier, professeur de médecine à l'université de Paris et médecin de François Ier ; le second, professeur royal en chirurgie; Nicolas Perrot d'Ablancourt, membre de l'Académie française; Claude du Molinet, savant antiquaire; François Blondel, le célèbre architecte de la porte Saint-Denis.

Atelier Jacquesson.



Place de Vitry-le-François.

III.

DE CHALONS-SUR-MARNE A NANCY.

A la sortie de Châlons, on voyage entre une longue côte crayeuse, à droite, et la Marne qui coule à gauche; de temps à autre, la côte s'abaisse pour laisser apercevoir un château avec son parc, ou une jolie maison de campagne entourée d'un riant jardin; de l'autre côté, au delà de la Marne, s'étendent de belles prairies, sillonnées de ruisseaux, bordées de peupliers et de saules; des villages bâtis en bois et en terre, des plantations de pins, des champs de blé, des

vignes accidentent et complètent ce paysage, au milieu duquel disparaissent successivement les deux petits villages de *Vitry-la-Ville* et de *Loisy*, pour faire place à *Vitry-le-Français*, on plutôt Vitry-le-François, du nom de François Ier, son fondateur.

A un kilomètre de cette ville, existait autrefois Vitry-en-Perthois, que Louis VII prit et saccagea, donnant ordre de massacrer toute la population. L'église avait servi de refuge à 1300 personnes; le roi y fit mettre le feu, et ne s'éloigna qu'après s'être convaincu que pas une victime n'avait échappé. Quatre siècles plus tard, cette malheureuse ville, rebâtie et repeuplée, devait disparaître dans un nouveau désastre : prise par Charles-Quint, elle fut entièrement consumée par les flammes. Ce fut alors que François Ier bâtit et fortifia le nouveau Vitry.

L'église, consacrée à Notre-Dame, est un des premiers grands édifices construits en France depuis la restauration des arts; elle a deux tours et un beau portail, ornés d'ordres corinthien et composite. La façade donne sur la place d'Armes, qui est plantée d'un double rang de tilleuls et ornée d'une jolie fontaine. Du centre de cette place on aperçoit à une extrémité l'hôtel de ville, entouré d'une promenade semi-circulaire qu'enferment les fortifications, et à l'autre la porte du Pont. Cette porte ouvre en effet sur un pont qui traverse la Marne: elle est surmontée de trophées et décorée de bas-reliefs.

La ville de Vitry est carrée, entourée de fossés et ceinte de murs garnis de bastions; elle est propre et bien percée; les rues, larges et droites, aboutissent à la place d'Armes; les maisons, en grande partie, sont couvertes avec des tuiles rouges d'un aspect peu agréable; elles sont petites, mais bien bâties, bien alignées et d'une propreté remarquable.

Sur une petite place, à côté de l'église, on voit la statue en bronze de Royer-Collard, par Marochetti, élevée en 1846,

et posée sur un piédestal que décorent deux bas-reliefs en bronze.

Après avoir laissé Vitry à gauche, on entre dans une vaste plaine cultivée, où les villages commencent à devenir plus rares, ce qui du reste empêche de regretter la physionomie assez piteuse de leurs maisons en torchis, à toitures de tuiles rouges. On passe devant *Blesme*, qui est à droite et où s'embranche la ligne de Saint-Dizier à Gray; devant *Pargny*, qui est à gauche, sans éprouver le moindre désir de finir ses jours dans quelqu'une des habitations de ces monotones villages; on avance toujours, en suivant le cours de la Saulx, dans la vallée qu'arrose cette rivière; on souhaite, en jetant un coup d'œil sur la petite ville de *Sermaize*, de n'avoir jamais besoin de recourir à ses eaux minérales ferrugineuses iodurées, bien que sa *fontaine des Sarrasins* soit placée dans un site fort agréable; enfin, au bout de quelques minutes, on sort du département de la Marne pour entrer dans celui de la Meuse.

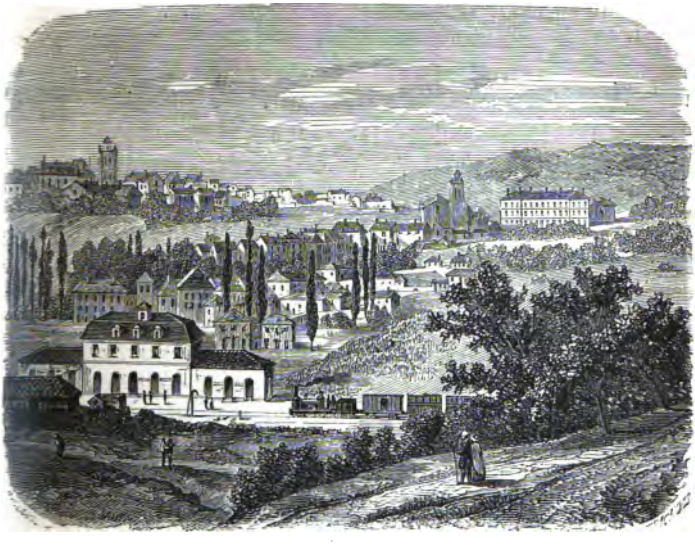
Près de la rive droite de l'Ornain, et à gauche, s'étend un grand village, avec un beau pont en pierre et une église surmontée d'une flèche élancée; c'est *Revigny*, ou *Revigny-aux-Vaches*, qui fut autrefois une ville importante, mais que les Suédois brûlèrent et saccagèrent en 1640. A partir de cette station, la plaine commence à se resserrer; les villages se rapprochent, on voit reparaître les coteaux avec leurs vignes et leurs bois; le canal de la Marne au Rhin est à droite, et bientôt, de ce même côté, se dresse en amphithéâtre, sur la pente d'une montagne, l'ancienne capitale du duché de Bar.

Il est impossible d'assigner à *Bar-le-Duc* une origine certaine; suivant l'opinion de quelques auteurs, l'existence de cette ville était antérieure à l'établissement des Francs dans les Gaules. Frédéric, beau-frère de Hugues Capet, y fit construire, en 964, un château flanqué de quatre grosses

tours, qui contribua beaucoup à son accroissement. L'opinion de dom Calmet est que la ville basse existait seule à cette époque, et que la ville haute, dont les deux églises sont d'une construction postérieure, dut son origine à la fondation de ce château. On prétend que le nom de Bar vient de barbeau, poisson très-commun dans l'Ornain, et cette assertion est fondée sur les armoiries de la ville, où l'on voyait en effet deux *bars* ou barbeaux adossés l'un à l'autre. Après avoir été longtemps gouverné par des comtes et des ducs particuliers, le Barrois se trouva réuni au duché de Lorraine, en 1419, par le mariage de René d'Anjou avec Isabelle de Lorraine. La ville de Bar-le-Duc, plusieurs fois assiégée et prise, n'a plus aujourd'hui ni tours, ni murailles, ni enceinte fortifiée. Elle se divise en deux parties : la ville haute et la ville basse. La première est bâtie sur le flanc de la montagne; ses rues sont escarpées, peu fréquentées; on y trouve de belles constructions, et tout au sommet une belle rue où l'herbe croît, dans certains endroits, entre les pavés. Dans le voisinage s'élève l'église Saint-Pierre, dont Louis XI fit bâtir le portail, et qui renferme une œuvre magnifique du célèbre Léger Richier, élève de Michel-Ange : c'est un autel de marbre noir, sur lequel est debout un squelette de marbre blanc tenant un sablier; les lambeaux de muscles desséchés et de peau qui recouvrent çà et là les ossements sont rendus avec une effrayante vérité. Ce monument est le mausolée de René de Châlons, prince d'Orange, tué au siége de Saint-Dizier, en 1544.

Sur la place de l'église est situé le musée, qui renferme trois salles : une pour les plâtres; une pour l'histoire naturelle; une pour les tableaux, dans laquelle sont réunies des antiquités provenant des fouilles faites à Nasium en 1845. Le morceau capital de cette collection est un buste antique de Trajan, en marbre, envoyé de Rome à la ville de Bar-le-Duc, en 1849, par le général Oudinot de Reggio.

On voit encore, dans la ville haute, une tour, nommée tour de l'Horloge, qui faisait partie des anciennes fortifications, et quelques vestiges de l'ancien château, avec une terrasse d'où la vue s'étend sur toute la vallée de l'Ornain. Au pied de la montagne, d'où l'on descend par des pentes extrêmement rapides et même par des escaliers à pic, la ville



Bar-le-Duc.

basse se présente sous un aspect tout différent. Propre, bien bâtie, percée de rues larges, embellie de places et de promenades, elle plaît surtout par le mouvement qui l'anime. L'Ornain la traverse sous cinq ponts, dont l'un, appelé pont Notre-Dame, est décoré d'une chapelle dédiée à la Vierge. On remarque surtout, dans cette partie de la ville, la rue de la Rochelle, bordée d'une double rangée de tilleuls, et la

place de la Municipalité, au milieu de laquelle s'élève la statue en bronze du maréchal Oudinot, duc de Reggio.

La ville de Bar n'est pas riche en monuments; cependant elle a un assez bel hôtel de préfecture, un palais de justice, un hôtel de ville, un collége, une jolie petite salle de spectacle, et un beau café, nommé *café des Oiseaux*, dont on regrette que la façade richement décorée ne soit pas dans une situation plus favorable.

L'habitant de la Meuse se distingue, sous une apparence de bonhomie, par une intelligence déliée et une grande rectitude de jugement: « Les Barisiens, dit l'auteur anonyme du *Voyage aux ruines de Nasium*, sont amis du travail et de la gaieté; on leur reproche cependant une certaine froideur, que j'appellerai prudence. Il faut les connaître : ils sont confiants; ils aiment les saillies, les bons mots, les épigrammes. On ne leur contestera pas la vaillance: la patrie de cent braves éminemment distingués ne peut être taxée d'indifférence en patriotisme et en courage. Le sexe y est généralement beau dans l'âge de l'adolescence; les femmes y reçoivent de l'éducation, de l'instruction; autant elles ont de connaissances en affaires, autant elles ont, dans les loisirs de la société, l'esprit pétillant et juste. »

Il est une industrie exercée dans le département de la Meuse par des bandes nomades venant des cantons boisés de Bitche et de Forbach : c'est le colportage du produit des faïenceries et des verreries du département de la Moselle. Rien de plus curieux que les mœurs et la vie errante de ces bohémiens lorrains. « Le mariage, dit Audenelle dans l'*Essai sur la frontière nord-est de la France*, est ignoré de ce peuple singulier; femmes et enfants, tout vit en commun. Le chef exerce un pouvoir suprême,... L'autorité a souvent rendu hommage à la moralité des bohémiens; atteints par la prévention qui règne contre eux, quelques-uns ont été accusés des délits qui se commettaient dans les lieux voisins

de leur séjour ; mais rarement ces accusations ont été justifiées ; et, si un bohémien était justement soupçonné, sa tribu le jugeait, l'exécutait, et n'attendait pas que la justice le recherchât.

« Lorsqu'une troupe de bohémiens trouve une position favorable, elle y place le piquet et allume le feu. L'âne est déchargé du bagage ; les enfants folâtrent ; les jeunes femmes préparent le frugal repas ; les plus vieilles se reposent en fumant ; les hommes les imitent ou jouent de quelque instrument ; quelquefois la famille chante en chœur des airs tyroliens ; les enfants y mêlent, comme par instinct, leur faible voix, sans blesser les accords, qui sont toujours justes et agréables à l'oreille. Ce peuple est naturellement musicien, et ce talent, qu'il exploite, suffit à ses besoins peu étendus. Les femmes dansent d'une manière bizarre et se piquent de magie. Les crédules habitants se font lire leur avenir par ces sibylles de la Lorraine, qui n'ont d'ailleurs, comme celles de l'antiquité, que des antres et des cavernes pour temples. Le bohémien a les traits nobles et réguliers ; sa physionomie est très-expressive. Il est agile, robuste, infatigable dans les exercices du corps. Son teint est basané, parce qu'il a l'habitude de s'oindre le corps et de s'exposer ainsi au soleil, pour endurcir ses membres et leur donner la souplesse que nécessite sa vie sauvage. Leurs femmes sont grandes, bien faites ; leur démarche est aisée. Elles portent leurs enfants à dos, ce qui ne les gêne ni dans leurs courses continuelles ni dans leurs occupations domestiques. Elles ont l'œil vif, le regard malin, la parole pressée. Leur chevelure longue, épaisse et d'un noir d'ébène, se trouve relevée sans aucun art, et leur costume, absolument négligé, voile à peine leurs charmes hâlés et rembrunis. »

Bar-le-Duc a donné naissance au duc de Guise, au capucin Norbert, célèbre voyageur, grand ennemi des jésuites, et dont la vie errante fut presque un roman ; au savant prieur

de Savigny, Remy Cellier; au peintre Dubois, qui se fit une grande réputation dans le XVIe siècle par la manière dont il peignait les grotesques; aux maréchaux de France Oudinot, le duc de Reggio et Excelmans.

Engagé dans la vallée de l'Ornain, puis dans le vallon de Malval, entre des coteaux toujours couverts de vignes, le train, après avoir passé devant *Longeville*, sur la rive droite de l'Ornain, laisse descendre quelques rares voyageurs à *Nançois-le-Petit* et à *Loxéville*, pays si peu importants que les géographes ont complétement oublié d'en parler, et que, sans l'établissement des chemins de fer, le voyageur n'en aurait probablement jamais soupçonné l'existence.

C'est ici, sur les cols de Loxéville et de Coutances, que l'on trouve les plus fortes pentes de la ligne; elles sont de $0^m,008$. La tranchée que l'on a faite pour abaisser le terrain a 22 mètres de profondeur; on en a tiré 450 000 mètres cubes de déblais. Les talus sont consolidés par des piliers étagés, en moellon, surmontés d'arcades ogivales, et dont les interstices sont gazonnés. Ce revêtement forme une décoration aussi agréable qu'ingénieuse.

Mais voici déjà la vallée de la Meuse; on s'arrête un instant à *Lérouville*, connu par ses carrières de pierre, puis on voit se dessiner à droite le château de *Commercy*.

Ce château, ou, pour mieux dire, celui dont il tient la place, devint, au IXe siècle, le noyau d'un village si peu considérable qu'il faisait alors partie de la paroisse de Lérouville. On y vit à cette époque, disent les chroniques, une fille âgée de douze ans rester trois ans sans prendre de nourriture, et recommencer ensuite à manger à l'ordinaire.

Le château et ses dépendances, nommés *Commercianum* ou *Commarcium*, de *cum* en, et de *marchia* limite, parce qu'ils se trouvaient sur les frontières de la Lorraine et du

Barrois, étaient possédés par des seigneurs qui avaient le titre de *damoiseaux*. Plus tard, le village agrandi se fit ville et devint le siége d'une principauté. La cour souveraine nommée les *grands jours* y tint ses séances. En 1324, Simon de Sarbruche octroya aux sujets de sa seigneurie une charte d'affranchissement en vertu de laquelle Commercy fut érigée en commune. Cette ville, assiégée par les troupes

Commercy.

de Charles-Quint en 1544, fut prise et en partie incendiée. Elle formait alors deux seigneuries, le château haut et le château bas. Ce dernier a été démoli, vers le milieu du XVIIIe siècle, pour agrandir les jardins du nouveau palais. Un mariage fit entrer le château haut dans les propriétés de la maison de Gondy. François-Paul de Gondy, cardinal de Retz, le vendit au duc de Lorraine, Charles IV, pour son fils, Henri de Vaudémont; mais il s'en réserva l'usufruit :

il aimait de prédilection le séjour de cette maison, qu'il avait fait réparer et dans laquelle il écrivit ses *Mémoires*. Enfin le prince de Vaudémont, après avoir fait démolir en grande partie les anciens bâtiments, fit construire, sur les plans et sous la direction du bénédictin dom Léopold Durand, un nouveau château que le roi de Pologne, Stanislas, embellit encore pour en faire sa maison de plaisance. Comme ce palais se trouve aujourd'hui transformé en quartier de cavalerie, on ne sera peut-être pas fâché d'avoir une idée de ce qu'il était sous Stanislas; voici la description qu'en fait le père Bertier dans les *Mémoires de Trévoux* : « Le salon du château est très-beau; il a, du côté de la rivière, une belle terrasse, qui communique d'un côté à l'appartement du roi, de l'autre à la galerie. Le spectateur placé au milieu de ce salon voit successivement une avenue de beaux tilleuls de près de trois quarts de lieue, qui aboutit à la forêt, du côté de Saint-Aubin, et par laquelle on arrive au château; du côté de Vignot, un très-beau canal qui traverse la prairie dans une île de la Meuse. Il est bordé de quatre allées d'arbres sur deux chaussées en terrasse, gazonnées et sablées, et terminé par le Château d'eau, placé au bord de la grande rivière. L'eau y prend cent formes différentes, et s'y trouve métamorphosée en colonnes qui semblent soutenir l'édifice, et en lustre dans le magnifique salon de ce beau bâtiment. Elle forme aussi les colonnes du beau pont qui traverse le canal au pied du château, où est la grotte de Cerbère, et les stores du kiosque. Du salon du Château d'eau, qui est au plus haut du bâtiment, on passe de plain-pied, par des galeries, aux jardins qui forment la toiture des ailes collatérales. La vue est étendue et très-variée par le développement du château de Commercy, des jardins, des parterres et de la ville à une juste distance, par des coteaux chargés de vignes, des villages, des hameaux, des moulins, et par une grande prairie dans laquelle la Meuse serpente. De grandes

forêts percées de routes et une belle garenne y donnent tous les plaisirs de la chasse. Sa Majesté polonaise a fait faire au bout de l'avenue de tilleuls un parc immense dans la forêt, et embellir encore la fontaine royale qui est au milieu de ces bois.... »

Un hôtel de ville situé en face d'une belle place, un hôpital bâti à l'entrée d'une magnifique avenue, un hôtel de sous-préfecture dans l'ancien couvent des bénédictins, une église dont la voûte est soutenue par des colonnes d'un bel effet, plusieurs jolies fontaines publiques, tels sont, avec le château, les monuments qui recommandent à l'attention du voyageur la petite ville de Commercy.

Église de Commercy.

Un peu plus loin, sur la rive droite de la Meuse, se trouve le bourg de Sorcy, autrefois chef-lieu d'un comté érigé dans le xe siècle, et qui ajoutait à son nom celui de Saint-Martin, d'une abbaye considérable détruite longtemps avant la Révolution. On voit encore sur une montagne voisine les traces d'un ancien camp romain où l'on a découvert un grand nombre de médailles antiques et d'autres monuments.

Un souterrain de 570 mètres conduit ensuite à *Pagny-sur-Meuse*, où l'on commence à prendre possession d'un nouveau territoire, celui du département de la Meurthe.

La première station, dans ce département, est *Foug*, où l'on arrive par la vallée de l'Ingressin, après avoir parcouru un souterrain long de 1120 mètres. Ce souterrain, creusé en grande partie dans un très-mauvais sol, composé de rognons et de blocs reliés entre eux par une glaise que les eaux détrempaient continuellement, présentait les plus grandes difficultés à vaincre : elles ont cédé devant l'énergie, la persévérance et l'habileté de M. Debains.

Foug n'est plus aujourd'hui qu'un village; ce fut autrefois une petite ville entourée de murailles flanquées de tours et de fossés. Sur la montagne qui la domine, Henri II, comte de Bar, fit bâtir, en 1218, un château que ne purent prendre, en 1232, les troupes du duc de Lorraine. Tours et fossés ont disparu, et il ne reste du château, démoli par ordre de Louis XIII, que quelques ruines attestant encore son importance.

Le territoire de Foug se compose de coteaux assez élevés, à pentes plus ou moins rapides, qui forment entre eux des détroits et des vallées rétrécies; la vigne, le colza, le trèfle paraissent venir admirablement à la partie inférieure de ces coteaux, dont le sommet présente quelques plateaux couverts d'assez belles forêts.

C'est entre deux coteaux plantés de vignes, sur la rive droite de la Moselle et dans un vallon fertile, que se dessinent les tours de la cathédrale de *Toul*.

Surnommée *la Sainte*, à cause du grand nombre de ses évêques canonisés, la ville de Toul est une des plus anciennes de France. Elle était la capitale des *Leuci*, et avait déjà une grande importance avant la domination romaine dans les Gaules. Sous César, elle était appelée *Tullum*. Le christianisme y fut introduit au IVe siècle par saint Mansuy; à cette époque, elle était déjà fortifiée. Dans son voisinage, on voit le Champ des Allemands, où, en 612, Théodoric II, roi de Bourgogne, mit en fuite, après une bataille sanglante,

son frère Théodebert II, roi d'Austrasie. Vers cette même époque prit naissance dans Toul la puissance temporelle des évêques, et commença en même temps pour cette ville une longue suite de désastres. L'histoire nous la montre brûlée, saccagée, décimée par la famine et par les épidémies, pendant les guerres que se firent, vers 680, Dagobert II, roi d'Austrasie, et Théodebert III, roi de Neustrie; brûlée deux fois dans le VIIIe siècle; brûlée et pillée par les Normands

Vue de Toul.

en 889; envahie et pillée par les Hongrois en 954, et réduite à un tel état de solitude que, de tout le clergé, il ne restait plus que l'évêque et trois chanoines; envahie de nouveau trente ans plus tard et pillée par les soldats de Lothaire, puis encore désolée par la famine et par la peste.

Vers le milieu du XIIIe siècle, commença entre les bourgeois et l'évêque une lutte qui se perpétua d'évêque en évêque, de génération en génération. Trois cents ans ne suffirent

point à éteindre une discorde alimentée d'un côté par les continuels empiétements du pouvoir, de l'autre par l'amour de l'indépendance. En 1545, les Toulois, qui, six mois auparavant, avaient fait une réception magnifique et juré fidélité à l'empereur Charles-Quint, passèrent avec le cardinal de Lorraine un traité dans lequel ils déclaraient se mettre pour toujours sous la protection du roi de France; mais la réunion de l'évêché de Toul au royaume ne fut définitivement reconnue que par le traité de Munster, en 1648. Les anciens remparts furent démolis en 1700, et l'on entoura la ville de nouvelles fortifications, sur les plans de Vauban. La constitution civile du clergé supprima l'évêché de Toul, en 1790.

Saint Gérard jeta, en 970, les fondements de cette belle église qui fut la cathédrale de Toul; on célèbre encore tous les ans la procession d'une parcelle du saint clou, relique dont elle s'enrichit vers cette époque, et qu'Henri de Ville plaça dans un reliquaire ciselé d'or et d'argent. La nef ne fut achevée qu'en 1340. Le portail, exécuté sous la direction de Jacquemin, fut terminé quarante-neuf ans plus tard. L'édifice avait quatre tours : il s'en écroula une en 1561, et le chapitre fit démolir celle qui y correspondait. Le chœur actuel a été construit de 1625 à 1725. La nef a 88 mètres de profondeur sur 48 de largeur à la croisée, 13 entre les piliers et 27 en y comprenant les collatéraux; sa hauteur sous voûte est de 36 mètres. Le portail en a 37 de largeur, et les tours 75 de hauteur.

L'intérieur de ce beau monument a subi, en 1793, de regrettables mutilations. On a démoli des chapelles, gratté des peintures à fresque, enlevé presque tous les tableaux, détruit un monument élevé à la gloire de Jeanne d'Arc. Le jubé avait déjà été supprimé en 1791. Le portail, véritable chef-d'œuvre, a perdu, à la même époque, toutes ses statues et un très-beau Christ en croix. Mais on peut toujours admirer

la jolie tourelle de l'horloge, une magnifique rosace, les trois portes creusées en ogives, les deux tours si élégamment découpées, enfin toutes ces riches broderies du style gothique, que l'on n'y a point épargnées.

La cathédrale de Toul.

L'autel qui est au fond du chœur est décoré de petites colonnes en marbre noir du plus grand prix. Le maître autel est en marbre bleu et blanc. Des deux grands autels collatéraux, l'un, celui du Sacré-Cœur, a été élevé par la reine Marie Leczinska; l'autre, celui de Marie, par la reine Marie-Antoinette. Au fond de l'église est un grand vitrail représen-

tant le baptême de Notre-Seigneur; il porte la date de 1567.

Entre autres objets curieux, on montre un fauteuil en pierre, sur lequel on prétend que saint Gérard rendait la justice au peuple; un savant a cru y reconnaître le goût romain, et il fait remonter au règne de Constantin le Grand l'origine de ce siége, qui, selon lui, a dû servir à l'officier préposé aux affaires civiles et judiciaires dans la cité.

Le cloître Saint-Gengoult, à Toul.

Toul renferme une autre église, dédiée à saint Gengoult, construite dans le style ogival, dont le portail offre un mélange de roman et de gothique. Le cloître est d'un travail admirable.

On rencontre aussi dans cette ville quelques restes assez curieux d'anciens hospices ou d'anciens couvents; les édifices modernes, à l'exception des casernes et des fortifications, y offrent, en général, peu d'intérêt.

Citons, parmi les hommes remarquables qui ont vu le jour à Toul : saint Loup, évêque de Troyes; Dusaulchoy, littérateur du XVIIIe siècle, auteur d'un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, et qui fut président de la société de chansonniers connue sous le nom de *Soupers de Momus;* le maréchal Gouvion de Saint-Cyr; le baron Louis, minis-

tre des finances; l'amiral de Rigny, célèbre par la victoire de Navarin.

De la vallée de l'Ingressin, le convoi passe dans celle de la Moselle; il y traverse cette rivière, devant le petit village de *Fontenoy*, sur un pont de sept arches, de 16 mètres d'ouverture chacune, et se trouve en face de *Liverdun*, où il

Vue de Liverdun.

franchit encore deux fois la Moselle, sur des ponts de cinq arches en plein-cintre, de 24 mètres de diamètre; ces ponts dépassent le niveau du pont-canal de toute la hauteur nécessaire pour le passage de la navigation.

Liverdun est situé sur une côte escarpée, entourée presque entièrement de forêts, et dont les pieds sont baignés par la Moselle. La découverte d'un petit buste de Minerve et de monnaies romaines ne laisse aucun doute sur l'existence

de ce bourg du temps des Romains. C'était, sous les rois d'Austrasie, une forteresse importante, comprise dans le domaine de l'évêché de Toul, « forteresse qui était le boulevard de cette cité et un lieu de paix, qui avait résisté au siége et à la fureur des Vandales, et où était honoré le saint martyr Eucaire, » dit le roi Arnould dans le titre d'un privilége accordé à l'évêque.

Ce *lieu de paix*, ruiné en partie et presque abandonné, était devenu, au XIIe siècle, un refuge de bandits et de proscrits. Pierre de Brixey, évêque de Toul, y fit construire un nouveau château, fonda une collégiale dans la ville, et donna aux habitants, en 1178, une charte d'affranchissement. La collégiale fut supprimée, en 1703, par le parlement de Metz. Le château avait été rasé, en 1467, par le maréchal de Fénestrange, qui s'en était emparé après un siége de six semaines.

Les ruines de ce château, ses tours en lambeaux et ses murailles noires de vétusté, la montagne à pic sur laquelle il est assis, l'antique physionomie des constructions de la ville, le paysage qui l'environne, la Moselle et le canal de la Marne au Rhin, passant l'un sur l'autre, tout cela fait de Liverdun le site le plus curieux et le plus pittoresque.

Quelques instants consacrés à la visite de deux ou trois monuments n'y seront pas perdus pour le voyageur. Le premier est le tombeau de saint Eucaire : on le trouve dans l'église, derrière l'escalier qui conduit aux orgues ; le saint y est représenté coiffé de la mitre, revêtu des habits épiscopaux et couché sur une pierre au-dessus de laquelle on lit cette inscription en lettres gothiques :

L'ami de Dieu et vrai martyr Eucaire,
Jadis de Gran évêque débonnaire,
Noble du sang de Baccil réal,
L'an de salut trois cent soixante-deux égal,

Par Julien, jadis empereur des Romains,
Dit l'apostat pour ses faits inhumains,
Fit mettre à mort par Vandres et par Payens,
Vingt-deux cents chevaliers chrétiens,
Près de Pompein, au lieu qu'on dit Aux-Tombes;
Des dessusdits le benoît saint Eucaire
Était guidon, miroir et exemplaire.
Par grâce de Dieu son chief il apporta
A Liverdun, comme sa Vie le témoigne.
Duquel le corps las quelq.... aultre....
Jésus nous doint en Paradis la place.

Avant de quitter l'église, il faut donner un coup d'œil aux stalles du chœur et admirer dans la sacristie un beau

Place et église de Liverdun.

morceau de sculpture, qui remonte, à ce qu'on suppose, à l'époque de la Renaissance.

Près de la porte d'en haut, à gauche de laquelle est une tour en ruines, vous voyez la *maison du Gouverneur*, la plus remarquable de toutes les constructions du XVe siècle que renferme Liverdun. La maison de cure et son portail bas, massif, que décorent, au milieu d'une foule d'enjoli-

vures, quelques médaillons en plâtre du règne de Louis XV, ne sont pas non plus dépourvus d'intérêt.

On lit dans une *Notice sur Toul*, de M. Bataille, « qu'une personne, faisant déblayer des ruines à Liverdun pour la construction de sa maison de campagne, trouva un passage enfoui sous des débris, dont le luxe et le style attestaient la richesse et la puissance des anciens propriétaires de cette demeure féodale, et découvrit dans un caveau, dont la grille était oxydée par le temps, trois squelettes assis, la tête supportée par un collier en fer et les reins serrés par des chaînes attachées à la muraille. Sur un des blocs de pierre servant d'escabeau à ces malheureux, on voyait gravés ces mots : *Intravi in cast. liber. dun. quat. cal. janu.* 1171 [1]. »

Pendant les guerres que fit le duc Matthieu à la ville de Toul, un des fils de ce prince disparut avec ses écuyers; on a inféré de là que les trois squelettes pouvaient bien être ceux de ces personnages.

Au-dessus de Liverdun, on rencontre la *croix de Saint-Eucaire;* elle est en pierre; sur un bas-relief informe, on voit d'un côté Jésus-Christ entre les deux larrons, de l'autre un homme à cheval qui semble porter sa tête sur sa poitrine : la légende rapporte qu'après avoir été martyrisé près de Pompey, le saint porta lui-même son chef à Liverdun, où il fut inhumé.

Si les antiquités ont droit à nos contemplations, que ce ne soit pas pour elles, toutefois, un privilége exclusif; il est des travaux modernes dont l'importance et la beauté ne permettent pas de rester indifférent : de ce nombre sont le souterrain et le pont-canal de Liverdun.

Le souterrain a 500 mètres de longueur; la voûte est un plein-cintre dont l'ouverture est de 8 mètres; la maçonnerie a une épaisseur moyenne de 90 centimètres. Les deux têtes

1. « Je suis entré dans le château de Liverdun le quatrième jour avant les calendes de janvier 1171. »

sont en pierre de taille ; deux escaliers en pierre donnent un aspect monumental à la tête d'aval. Ce souterrain a été percé au travers de bancs calcaires d'une excessive dureté et fissurés en tous sens, ce qui a rendu l'excavation aussi difficile que dangereuse. En sortant du souterrain, le canal entre dans une tranchée courbe, très-profonde, garnie de revêtements d'une forte épaisseur ; et, ramené sur la Moselle après un cours de 400 mètres, il la traverse au moyen d'un pont en

Souterrain et canal de Liverdun.

pierre de 136 mètres d'ouverture, qui le soutient à 10 mètres au-dessus des plus basses eaux de la Moselle. Le pont, y compris les culées, est long de 175 mètres, large de 10^{m},60; il a douze arches en plein-cintre, de 13 mètres de diamètre, à l'exception des deux arches latérales, qui n'ont que 3 mètres, et sous lesquelles se fait la circulation des deux côtés de la Moselle.

Jusqu'à *Frouard*, la ligne côtoie cette rivière au fond d'une

vallée étroite, entre des collines plantées de vignes à mi-côte et boisées au sommet. Elle laisse à gauche et de l'autre côté de la Moselle un joli village qu'on nomme Pompey, et qui possède une église du moyen âge, avec quelques débris de l'ancien château de l'Avant-garde.

A gauche du pont jeté sur la Moselle, au delà de Pompey, est l'ermitage de saint Eucaire, près duquel on prétend qu'en 362 Julien fit mettre à mort saint Eucaire et 2200 chrétiens. On a trouvé près de cet endroit, au lieu dit le Champ des Tombes, un grand nombre de tombeaux de formes et de constructions différentes, des vases en terre, des grains de collier en verre, des fragments d'armes, etc. Ces objets, ainsi qu'un des tombeaux, sont déposés à Nancy, au musée lorrain.

Frouard est situé au pied d'une côte, sur la rive droite de la Moselle. Le duc Ferry III y fit bâtir, en 1271, un château dont on voit quelques vestiges en face de celui de l'Avant-garde, et qui fut assiégé en 1308 par l'évêque de Metz ligué avec les comtes de Bar et de Salm. A cette occasion eut lieu une singulière bataille : les troupes lorraines, accourues à la défense du château, reconnaissant que l'ennemi avait la supériorité du nombre s'emparèrent d'une montagne couverte de pierres, et ce fut à coups de cailloux qu'elles attaquèrent et mirent en fuite les soldats de l'évêque de Metz.

Louis XIII fit démolir, en 1633, le château de Frouard. On montre encore aujourd'hui, à 1 kilomètre du village, l'emplacement d'un ancien ermitage fondé sous l'invocation de saint Jean, et qui fut supprimé en 1787 ; les ermites qui l'occupaient avaient la réputation, méritée dit-on, d'être des détrousseurs de passants.

Sur la place du village, on voit une croix de 8 mètres de hauteur, portant un Christ d'un côté, et de l'autre un chevalier à casque plat et à visière fermée, ayant sa targe en pointe et blasonnée d'une crosse.

Le pont de Frouard est un des plus beaux du départe-

ment. Il a été construit en 1781 par M. Le Creulx, ingénieur en chef des ponts et chaussées de la généralité de Metz.

C'est à cette station que se bifurque la ligne pour aller atteindre d'un côté Strasbourg, en passant par Nancy, de l'autre, Metz et la frontière prussienne. Le voyageur qui se dirige vers Nancy court au milieu d'une charmante vallée où la Meurthe vient se jeter dans la Moselle; il passe en vue de Bouxières, où il y eut une abbaye de Bénédictins fondée vers 936 par saint Gauzelin, puis un chapitre de dames nobles, ce qui fit donner au village le nom de Bouxières-aux-Dames; il côtoie Champigneulles, où le duc de Lorraine, Charles II, battit les ducs de Bourgogne et de Bar et les comtes de Saarwerden, de Salm et Bouquenom; il traverse le canal de la Marne sur un pont en biais aussi hardi qu'élégant; puis autour de lui se groupent des maisons de plaisance, des parcs, des jardins; partout règne cet air de fête et de richesse qui annonce les approches d'une grande cité : voici en effet la gare de *Nancy*, entre le faubourg Saint-Jean et le faubourg Stanislas, sur le lieu même qu'occupaient autrefois les étangs où fut tué Charles le Téméraire.

Porte à Liverdun.

La place Carrière, à Nancy.

IV.

NANCY.

Capitale autrefois du duché de Lorraine, aujourd'hui réunie à la France et chef-lieu du département de la Meurthe, Nancy n'est point une ville d'origine ancienne ; on n'y trouve aucune trace des vieux temps historiques : ses souvenirs les plus importants datent au plus de quelques siècles. Son nom lui vient, dit-on, du mot celtique *Nant*, qui signifie mare ou marais; elle était en effet environnée de terrains marécageux qui ne furent desséchés que vers le milieu du XVe siècle.

Nancy, en 1070, n'était encore qu'une forteresse, assez considérable toutefois pour arrêter les efforts réunis des trois armées de l'archevêque de Trèves, de l'évêque de Metz et du comte de Bar. En 1329, les maisons bâties autour du château commençaient à former une sorte de ville, que le

Tours de la Craffe.

duc Raoul augmenta, embellit et fit paver. Cinquante ans plus tard, Jean Ier, qui avait à se défendre contre l'évêque de Metz, y fit élever les tours de la Craffe, où Charles II renferma ses prisonniers après avoir vaincu à Champigneulles les troupes coalisées du duc d'Orléans, du comte de Bar, de

l'évêque de Verdun, des comtes de Nassau, de Salm et de Saarwerden, du damoiseau de Commercy et de plusieurs autres seigneurs. Ce fut des mains de ce même Charles II que, suivant la *Chronique de Lorraine*, Jeanne d'Arc, amenée à Nancy par le capitaine Baudricourt, reçut un harnais, des armes et un cheval. Sous le règne de René II, en 1476, la ville de Nancy fut assiégée et prise par Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Ce prince belliqueux ne jouit pas longtemps de sa conquête; le 5 janvier de l'année suivante, il tombait sous les armes victorieuses de René II, devant ces mêmes murs dont il avait franchi les portes en triomphateur. Des priviléges et des embellissements furent la récompense du courage héroïque déployé dans cette journée par les habitants.

Mais ce fut surtout sous le règne de Charles III que cette cité, seulement ébauchée, entra réellement dans une ère de splendeur et de prospérité. Orphée de Galéan reconstruisit les fortifications renversées par le duc de Bourgogne; les marais se transformèrent en longues et larges rues; une ville neuve sortit de terre, comme par enchantement, tout près de la vieille ville, en moins de quarante années. « La religion et les mœurs, dit M. Guerrier de Dumast, y brillaient du plus pur éclat; les arts y étaient cultivés avec ardeur, l'industrie s'y développait dans une foule de manufactures. Au dedans, on admirait les rues tirées au cordeau, chose encore si peu commune à cette époque; au dehors, quatorze bastions gigantesques, décorés d'ornements et de sculptures et liés par de longues courtines, formaient la ligne de son enceinte, que protégeaient des ouvrages avancés. »

Tout ce que Nancy avait acquis de grandeur et de richesse sous Charles III et sous son successeur Henri II, elle le perdit pendant le règne agité du capricieux et turbulent Charles IV. Tombée au pouvoir de la France, démantelée,

réduite à la plus affreuse misère, désolée par la famine et par la peste, rendue enfin à son souverain dans un état si pitoyable qu'il se vit obligé, pour lui procurer quelques habitants, d'octroyer force priviléges, elle demeura languissante jusqu'en 1697, où le génie de Léopold fit surgir de ses ruines des hôtels, des fabriques, des manufactures, des académies et toute une nouvelle population. Stanislas, achevant l'œuvre de Léopold, marqua définitivement à Nancy le rang distingué qu'elle n'a cessé d'occuper parmi les cités les plus belles et les plus importantes d'Europe. Ici s'ouvre une nouvelle phase de l'histoire de la Lorraine, et par conséquent de Nancy. François, fils de Léopold, avait épousé, en 1736, la fille de l'empereur Charles VI, Marie-Thérèse. Dans le même temps, Stanislas, après avoir disputé le royaume de Pologne à son compétiteur l'électeur de Saxe, se trouvait dans la situation la plus critique, fugitif et dépouillé de sa couronne. Mais Stanislas était beau-père de Louis XV, qui avait épousé sa fille Marie Leczinska. Lorsque, en 1736, la paix fut conclue entre l'empire et la France, le premier article des préliminaires porta : « Que le roi Stanislas abdiquerait.... qu'il serait mis en paisible possession du duché de Lorraine et de Bar; mais qu'immédiatement après la mort de ce prince, ces duchés seraient réunis en pleine souveraineté pour toujours à la couronne de France. »

Après la mort de Stanislas, le 23 février 1776, la Lorraine devint donc une province française, et Nancy, tout en conservant sa beauté, se trouva déchue de son rang de capitale. Habituée à être enrichie par ses princes, elle se vit pressurée par des gouverneurs; son histoire particulière s'effaça devant l'histoire générale de la France. Elle n'a guère à transmettre de souvenir plus saillant que l'affaire du 31 août 1790, dans laquelle un jeune officier, nommé Désilles, voulant éviter l'effusion du sang, se jeta courageusement au-devant de la bouche des canons, et fut tué en arrachant les

mèches des mains des canonniers. On prétend aussi que l'idée première de la Sainte-Alliance fut conçue à Nancy par les trois souverains coalisés qui l'occupèrent deux fois, en 1814 et en 1815.

Pour peu qu'on ait, une fois dans sa vie, causé avec quelque Nancéien, on a entendu parler de la place Stanislas, et de manière à piquer vivement la curiosité : c'est en effet le monument, ou, pour mieux dire, l'ensemble de monuments que Nancy offre en première ligne à l'admiration du

La place Stanislas.

touriste. Cette vaste place, avant Léopold, n'était qu'une esplanade où figurait le pilori, à l'endroit même où l'on voit la statue du roi Stanislas. Nommé *Jalande* par le peuple, ce pilori se composait d'une cage ronde, haute de 6 pieds, large de 3, garnie de gros barreaux de bois et tournant sur un pivot. On y voyait exposées à la fois jusqu'à trois et quatre filles que les écoliers, en sortant du collége, s'amusaient à faire tourner comme des écureuils.

Cinq beaux pavillons, de superbes grilles en fer, deux magnifiques fontaines, un arc de triomphe, tel est aujourd'hui l'encadrement de cette place, où s'élevèrent successivement les statues de Louis XV, du Génie de la France et de Stanislas, et dont tous les travaux furent confiés à des artistes et à des ouvriers lorrains, sous la direction d'Emmanuel Héré, premier architecte du roi.

L'arc de triomphe, construit, par les ordres de Stanislas, sur l'emplacement de la porte Neuve, où Léopold avait établi son Académie des beaux-arts, est d'ordre corinthien, élevé sur un piédestal, couronné d'un attique et terminé par le médaillon de Louis XV en plomb doré; ce médaillon est soutenu par un Génie et par une femme assise représentant la Lorraine. Au-dessus du Génie plane une Renommée tenant d'une main une trompette, et de l'autre une couronne de laurier; sous le médaillon, on lit ces mots, gravés en lettres d'or sur un marbre noir :

HOSTIUM TERROR
FŒDERUM CULTOR,
GENTISQUE DECUS ET AMOR.

« Terrible à ses ennemis, fidèle à ses alliés, l'honneur et l'amour de sa nation. »

Des trophées d'armes sont à côté de la Lorraine et du Génie. Sous l'inscription règne, dans toute la largeur du grand portique, un bas-relief en marbre blanc : Mercure et Minerve assis sous un dattier. A droite, second bas-relief : Apollon jouant de la lyre en présence des Muses et d'un groupe en extase, avec cette inscription :

PRINCIPI PACIFICO.

« Au prince pacifique. »

A gauche : Apollon lançant une flèche contre un dragon

ailé qui enlace un homme dans ses replis, avec cette inscription :

PRINCIPI VICTORI.

« Au prince victorieux. »

Sur la corniche s'élèvent les statues colossales de Cérès, de Minerve, d'Hercule et de Mars.

Les pavillons, d'ordre corinthien à pilastres, ont des croisées, ornées d'agrafes et de balcons, à plein-cintre au premier étage, bombées au second. L'entablement de toutes les faces est surmonté d'une balustrade que décorent des groupes d'enfants, des urnes et des vases. Le plus grand et le plus beau de ces édifices, l'hôtel de ville, fait face à l'arc de triomphe. On y entre par un vestibule que soutiennent deux rangs de colonnes : les bureaux et la salle des Redoutes, destinée aux bals et aux concerts, occupent le rez-de-chaussée. On arrive au premier étage par un escalier divisé en deux rampes, garni d'une belle grille en fer, et dont Girardet, le meilleur élève de Claude Charles, a peint la cage et le plafond. Là se présente d'abord le grand salon, autrefois appelé salon de l'Académie, où, après avoir admiré deux belles cheminées en marbre, on s'arrête quelques instants devant les grandes fresques de Girardet; puis on entre au musée, dont les trois salles renferment des tableaux remarquables des diverses écoles [1].

1. Parmi ceux de l'école italienne, on distingue : *Jésus-Christ apparaissant à une sainte femme*, par Auguste Carrache; — *la Mort de Cléopatre*, par le Guide ; — *le Sauveur du monde*, par Léonard de Vinci ; — *la Vierge à genoux*, *l'Enfant Jésus*, *saint Jean et deux anges en adoration*, par le Pérugin ; — *le jeune Tobie*, par André del Sarto ; — *le pape Sixte-Quint porté sous un dais le jour de la Fête-Dieu*, par André Sacchi; — divers tableaux du Bassan, du Féti ; — un *Christ au pied de la croix*, par Michel-Ange de Caravage ; — une esquisse du *Christ au tombeau*, par Annibal Carrache, etc.

La Transfiguration, toile gigantesque de Rubens, — un *Intérieur de ferme*, par Téniers ; — deux têtes de *vieilles*, par Jordaens ; — une *Fête de village*,

On ne doit pas sortir du musée sans avoir donné un regard au buste de Grégoire, par notre célèbre sculpteur David.

Les quatre autres pavillons de la place Stanislas sont :

Le pavillon de la Comédie, occupé d'abord par le collége de médecine, puis par le musée, aujourd'hui par le théâtre, le café de la Comédie et le cercle du Commerce ;

Le pavillon de l'Évêché, destiné par Stanislas à l'hôtel des Fermes, et affecté, par un décret de 1805, à la demeure des évêques diocésains ;

Le pavillon de l'École de musique, qui servit successivement de logement à l'intendant de la province, à l'administration départementale et au préfet, jusqu'au moment où la préfecture fut transférée à l'hôtel du Gouvernement ;

Le pavillon Jacquet, occupé par des marchands et des particuliers.

Des grillages en fer du serrurier Lamour, œuvre d'un riche travail et d'une exécution délicate, occupent les quatre angles de la place. A droite et à gauche de l'hôtel de ville ils forment des espèces de portes flamandes ; les deux autres sont ornés de fontaines, surmontées, l'une d'une Amphitrite, l'autre d'un Neptune, dont le char, tiré par des chevaux marins, est accompagné d'un Fleuve, d'un dragon et d'une Naïade.

par Breughel ; — un *Paysage*, par Paul Bril ; — *la Peste de Milan*, par Gaspard de Crayer, et plusieurs autres tableaux de différents maîtres, composent la galerie de l'école flamande.

On remarque, dans la galerie de l'école française : *le Triomphe de Flore*, par Jean Jouvenet ; — une *Vierge*, par Pierre Mignart ; — une *Nymphe foulant aux pieds les armes de l'Amour*, par Simon Vouet ; — *Silène assis sur un tonneau*, par Carle Vanloo ; — *l'Aurore et Céphale*, par François Boucher ; — *La Charité* et un *Ecce homo*, par Philippe de Champagne ; — une *sainte Famille*, par Charles Coypel, etc.

Au nombre des œuvres contemporaines, figurent : *la Mort du duc de Bourgogne*, *Charles le Téméraire*, par M. Eugène Delacroix ; — *la Mort de Gilbert*, par M. Monvoisin ; — *Saint Georges terrassant le dragon*, par M. Ziégler.

Enfin, au milieu de la place, se dresse la statue de Stanislas, sur un piédestal en marbre blanc. De ce point on aperçoit, aux extrémités de deux longues rues tirées au cordeau, les portes Stanislas et Sainte-Catherine, bâties en arcs de triomphe.

Parmi les corvées imposées aux paysans par le régime féodal, il en était une assez bizarre : des vassaux étaient tenus, pendant la première nuit des noces de leurs seigneurs, de venir battre à coups de gaules une mare peuplée de grenouilles, afin de faire cesser le concert désagréable qui résultait du coassement de ces animaux. Ces vassaux étaient les habitants de Laxou ; ces seigneurs étaient les ducs de Lorraine ; cette mare, depuis longtemps desséchée, est aujourd'hui la place qu'on nomme la Carrière.

Séparée de la place Stanislas par l'arc de triomphe, la Carrière, où se tient la foire annuelle de Nancy, est décorée d'une colonnade qui aboutit à l'ancien hôtel du Gouvernement, aujourd'hui la Préfecture. Au milieu est une promenade plantée d'arbres, entourée d'un parapet surmonté d'urnes et de statues, et ornée de jolies fontaines aux quatre angles. Sur les côtés s'élèvent la Bourse et le palais de Justice, où est exposée la fameuse tapisserie trouvée, après la bataille de Nancy, dans la tente de Charles le Téméraire.

Cette tapisserie, ou plutôt ce qui en reste, présente une longueur d'un peu plus de 25 mètres, sur environ 4 mètres de hauteur. Elle se divise en deux sujets. L'un est l'histoire d'Assuérus révoquant son édit contre les Juifs. On y voit Esther assise sous un pavillon, au milieu de ses dames d'honneur, ayant à ses pieds Aman et sa suite, tête nue, et Assuérus assis sur son trône, entouré de ses conseillers, de Mardochée et de plusieurs Juifs dont la tête est couverte, pendant qu'au pied du trône un greffier, lunettes sur le nez, taille sa plume et se prépare à écrire. L'autre sujet

a pour but de représenter les inconvénients de la bonne chère.

A droite de la Carrière, et par un des grillages de la place Stanislas, on entre dans la Pépinière, belle et vaste promenade qui se compose d'une terrasse et d'un jardin.

A gauche de la Carrière, au milieu de l'espace qui sépare la pépinière d'une autre grande promenade, le cours Léopold, la vieille ville est traversée par la Grande-Rue, où sont réunis les plus curieux monuments historiques de Nancy : le palais ducal, l'église des Cordeliers et la chapelle Ronde.

Commencé par le duc Raoul, qui régnait en 1329, le palais ducal fut achevé par René II, qui, le soir de la bataille de Nancy, y fit son entrée sous un arc de triomphe construit avec les ossements des animaux dont les habitants s'étaient nourris pendant le siége. Antoine et Charles III accrurent et embellirent cette résidence, qui reçut, en 1673, Louis XIV avec la reine et sa suite. Stanislas la fit démolir, à l'exception de la face qui donne sur la Grande-Rue, et d'une salle qui servait à la tenue des états. Un très-bel escalier conduit à cette salle, nommée galerie des Cerfs, parce qu'on y déposait les bois des cerfs tués à la chasse par les ducs.

On célébrait anciennement dans la cour du palais ducal une cérémonie dite la *fête des brandons:* elle est décrite dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de Lorraine :* « Les mariés de l'année, de quelque qualité et condition qu'ils fussent, étaient obligés, sous peine d'amende, d'aller, hors de la porte Notre-Dame, au bois de Boudonville, prendre un fagot de bois mort ou de fascine ; les sergents de ville, pour épargner aux mariés la peine de monter jusqu'au bois, leur offraient, hors de la porte, des fagots tout faits, moyennant une rétribution volontaire qui ne pouvait être moindre de trois sols. Il s'établissait, hors de cette porte Notre-Dame, une espèce de foire où les sergents de ville avaient le privi

lége de vendre ces fagots; d'autres vendaient de petites serpes en bois blanc, des rubans et des joyaux représentant des quenouilles, des rouets, des berceaux et autres attributs des devoirs des femmes dans leur ménage. Les mariés se rendaient, en se donnant le bras, à la galerie des Cerfs, le mari tenant son fagot orné de rubans et ayant une serpette pendue à sa boutonnière, sa femme, un bouquet et un attribut de femme au corset.

« La procession sortait de la galerie des Cerfs, faisait le tour de la Carrière, puis venait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, maintenant place du Marché, où l'on déposait les fagots et les bouquets en tas pour faire une bure. Les nouveaux mariés se faisaient inscrire à l'hôtel de ville, et recevaient le privilége de certaines exemptions pendant toute l'année. On dansait dans la cour du palais ducal, où les jeunes gens avaient coutume de jeter des pois desséchés. Ces pois assez durs occasionnaient souvent des chutes aux danseurs, et provoquaient par là l'hilarité des spectateurs. A sept heures, il y avait grand souper à l'hôtel de ville; après ce repas, on mettait le feu à la bure, et, en outre, il y avait souvent encore feu d'artifice. C'était pendant ces feux que les nouveaux mariés avaient le droit de proclamer du balcon de l'hôtel de ville les Valentins et les Valentines; proclamation qui se faisait ainsi : « Qui donne-t-on à M. A... ? — Mlle B.... » Ces proclamations étaient répétées par la foule, qui toujours manifestait une approbation ou une improbation. Le Valentin devait, dans la semaine, envoyer un bouquet ou un cadeau à sa Valentine; si le cadeau était agréé, la Valentine s'en parait le dimanche suivant, et se présentait, ainsi parée, à la toilette de la duchesse; si le cadeau n'avait point été fait, les voisins du Valentin allumaient, le dimanche, un feu de paille devant la porte de sa maison, en signe de mépris. Les Valentines devaient donner un bal à leurs Valentins; si elles l'oubliaient, ou si elles ne

faisaient point une honnêteté pour tenir lieu de bal, on brûlait de la paille devant leur demeure. Ces feux s'appelaient brûler le Valentin ou la Valentine, et étaient une protestation contre le choix fait par les nouveaux mariés. »

Le palais ducal, quoique mutilé, conserve encore une belle corniche, de riches balcons, une grande *porterie*, de style ogival tertiaire, et une petite *porterie*, moins ancienne, que le peuple appelait, sous Léopold, *porte Masco*, du nom de l'ours qui avait sa huche sous une galerie voisine.

Cet ours Masco occupa un moment la ville et la cour. L'historien Lionnois raconte l'aventure dont il fut le héros.

Pendant l'hiver de 1709, un petit Savoyard, mourant de froid dans la grange où une bonne femme le couchait avec quelques-uns de ses camarades, s'avisa d'entrer un soir dans la huche de Masco, ne pensant pas au danger qu'il pouvait courir en se livrant à la merci d'un tel hôte. Masco, bien loin de faire aucun mal à cet enfant, le prit entre ses pattes pour le réchauffer, et le serra près de sa poitrine jusqu'au lendemain matin, qu'il lui laissa la liberté d'aller courir par la ville. Le Savoyard retourna le soir à la huche, et fut reçu avec la même affection. Les jours suivants, il n'eut pas d'autre retraite; mais il fut bien plus joyeux de voir que l'ours lui avait réservé une partie de sa portion. Plusieurs jours se passèrent sans qu'on s'aperçût de rien. Un soir que le valet chargé de prendre soin de Masco vint lui apporter le souper plus tard que de coutume, il fut fort étonné de voir l'animal rouler des yeux furibonds et lui indiquer de faire moins de bruit, de peur d'éveiller un enfant qu'il tenait sur sa poitrine. L'ours, fort glouton d'ordinaire, ne parut aucunement touché des mets qu'on lui présentait. La nouvelle s'en répandit à la cour et parvint aux oreilles de Léopold, qui voulut être témoin, avec une partie de ses courtisans, de l'acte de générosité de Masco. Plusieurs y passèrent la nuit et virent avec surprise que l'ours ne remua

pas tant que son hôte put dormir. Au point du jour, l'enfant, éveillé, fut tout honteux de se voir découvert, et, craignant d'être puni de sa témérité, il demandait pardon. Masco le caressait et l'engageait à manger ce qu'on lui avait apporté la veille, ce qu'il fit sur l'invitation des spectateurs, qui le conduisirent ensuite au prince. Ayant appris cette singulière alliance et le temps qu'elle avait duré, Léopold prit soin de ce petit Savoyard, qui sans doute aurait fait fortune, si la mort ne l'eût enlevé peu de temps après.

Masco ne survécut point à son enfant d'adoption.

La grande porterie, dite porterie d'Antoine, achevée en 1512, a été restaurée en 1848; elle est surmontée d'une statue équestre du duc Antoine, sculptée en 1851 par Jiorné Viard, pour remplacer une statue du même duc, par Mansuy Gauvain, qui avait été brisée en 1792. Un musée lorrain, inauguré en 1851, a été provisoirement installé dans le vestibule qui fait suite à la porterie d'Antoine.

Dans l'église des Cordeliers, bien qu'elle soit considérablement déchue de son ancienne splendeur, on trouve encore quelques monuments dignes d'intérêt, entre autres le mausolée que la veuve de René II fit élever en mémoire de ce prince, vers l'an 1515. Un Père éternel planant au-dessus de la voûte, les statues coloriées de la Vierge, de l'archange Gabriel, de saint Georges, de saint Nicolas, de saint Jérôme et de saint François, placées au fond de petites niches délicatement travaillées; des anges soutenant les écussons des blasons des ducs de Lorraine, des pilastres et des corniches peints en azur et en vermillon, avec des arabesques d'or en demi-relief : telles sont les principales beautés de cette curieuse sculpture de la renaissance des arts au xve siècle. On remarque aussi le tombeau de Charles de Lorraine, cardinal de Vaudémont, que l'habile ciseau de Nicolas Drouin a représenté si majestueux et si recueilli, celui de Jacques Callot, dont les restes ont été retrouvés en 1825, et le mausolée de

Philippe de Gueldres, veuve de René II ; la statue qui décore ce dernier monument est du célèbre Ligier Richier de Saint-Mihiel.

Porte du palais ducal.

Si le sacristain ne laisse pas au visiteur tout le loisir dé-

sirable pour contempler ces intéressants morceaux, il lui fera, en revanche, minutieusement examiner une tête de mort dont la nature a voulu que, par un jeu bizarre, les veines du marbre de l'autel offrissent le dessin à peu près régulier.

A gauche du chœur de l'église des Cordeliers, est un portique en marbre blanc et noir, dont la frise porte cette inscription :

SISTE MIRANS, VIATOR, QUOT LOTHARINGIÆ DUCES HIC SEPULTI, TOT HEROES, QUOT DUCISSÆ, TOT MULIERES FORTES, QUOT EORUM LIBERI, TOT PRINCIPES IMPERIO NATI CŒLO DIGNIORES.

« Passant, arrête pour admirer ensevelis ici autant de héros que de ducs de Lorraine, autant de femmes fortes que de duchesses, et dans leurs enfants, autant de princes nés pour régner, plus dignes encore du ciel. »

Après avoir traversé un espace très-étroit où l'œil s'arrête sur un monument fort ancien, surmonté d'une statue qu'on prétend être celle de Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire de Lorraine, on arrive à une large porte grillée en fer doré, au-dessus de laquelle sont les armes d'Autriche et de Lorraine. C'est l'entrée de la chapelle ducale, plus connue sous le nom de Rotonde ou chapelle Ronde. Ce monument, construit sur les dessins de Baptiste Stabily, fut commencé sous Charles III, terminé sous le duc Henri, restauré par l'empereur François Ier, dégradé pendant la Révolution, et enfin restauré une seconde fois, en 1822, aux frais de la France et de l'Autriche. Il forme un octogone régulier, percé de cinq fenêtres dont les vitraux sont violets. Dans les vides que laissent entre elles seize colonnes d'ordre composite, dont les fûts en marbre noir sont surmontés de chapiteaux blancs, on voit rangés, au nombre de sept, les mausolées en marbre noir érigés à la mémoire des ducs de Lorraine et de leur famille. Au-dessus de la corniche sont les seize mé-

daillons des ducs de Lorraine, séparés par des trophées militaires. Des rosaces en vitraux de couleur décorent la coupole, que domine une lanterne percée à jour. Au milieu de la chapelle s'élève un autel en marbre blanc, dont le dessus porte une Vierge entre deux anges adorateurs, et dont le devant représente le Christ sur son linceul. Sous la chapelle règne un caveau sépulcral, avec un gros pilier creux au milieu. Ce fut en 1744 qu'on y déposa les restes des princes morts depuis 1390.

A l'extrémité de la Grande-Rue, se voit encore la citadelle que fit construire Louis XIII, non pour défendre la ville, mais pour la tenir en respect et y garantir la sécurité de ses troupes. Cette citadelle est séparée de la ville par les tours de la Craffe, aujourd'hui nommées tours Notre-Dame. Une ouverture circulaire éclaire la voûte construite en briques, sous laquelle on passe entre les deux tours. Sur la campagne s'ouvre une porte, aussi appelée Notre-Dame, dont la face intérieure est ornée de trophées d'armes et de bas-reliefs sculptés par Florent Drouin. Sur la face extérieure, qui est d'ordre dorique, on admire une riche disposition de trophées, de cottes d'armes et de statues, ainsi que la belle façon dont les quatre pilastres sont rustiqués. Ce fut par cette porte que Charles le Téméraire entra victorieux dans Nancy, et c'était aussi par elle que les ducs de Lorraine faisaient leur entrée, avant la construction de la porte Saint-Nicolas dans la ville neuve.

De la Grande-Rue on peut aller, dans la rue Callot, visiter une maison bizarrement bâtie, à tourelle proéminente, où l'on dit que mourut le célèbre dessinateur et graveur Jacques Callot. Ce Callot n'était pas seulement un grand artiste; il était encore bon patriote. Louis XIII, après s'être emparé de Nancy, le pria de graver le siége de cette ville : « Je me couperais le pouce, dit-il, plutôt que de rien faire contre l'honneur de mon pays. »

Par la rue *du Maure qui trompe*, ainsi nommée d'une enseigne d'hôtellerie qui représentait un Maure sonnant de la trompette, on arrive à la plus ancienne des places de Nancy, la place Saint-Epvre, où est située l'église du même nom. Dans la tour de cette église étaient placées six cloches, dont les sons paraissaient si harmonieux à Louis XIV qu'il les préférait à la musique de la cour, et qu'il les fit sonner pendant son dîner, tout le temps que dura son séjour dans le palais ducal. Des niches sculptées avec soin, quelques restes d'anciens vitraux coloriés, une *Cène* sculptée par Drouin, une vaste peinture à fresque, attribuée par erreur à Léonard de Vinci, un tableau représentant *la Vierge et l'Enfant*, qu'on a tout lieu de croire un original de Van Dyck, une *Annonciation* du Guide, et une scène de la Passion, attribuée à Jacques Callot, tels sont les principaux objets que présente l'église Saint-Epvre à la curiosité du voyageur.

La cathédrale, située dans la ville neuve, tout près de la porte Saint-Georges, et construite sur le plan de l'église Saint-André du Val, de Rome, est un monument qui ne date que du XVIIIe siècle. Commencée en 1703, sous le règne de Léopold, elle fut achevée en 1742. La façade, large de 50 mètres, est d'ordre corinthien dans le soubassement, et, au-dessus, d'ordre composite, ainsi que les tours, décorées de pilastres et de balustrades que surmontent des dômes terminés par une lanterne en pierre de taille, ouverte de toutes parts et entourée d'un balcon en fer. Parmi les décorations intérieures de l'église, on remarque la coupole peinte par Claude Jacquart; la boiserie du sanctuaire; la stalle de l'évêque, surmontée d'une Vierge sculptée par Bagard; deux grands tableaux de Claude Charles : *le Couronnement de saint Sigisbert*, et un *Banquet de pauvres servis à table par ce roi*; les grillages des chapelles de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Charles, exécutés par Lamour; les statues des

quatre docteurs de l'Église, sculptées par Drouin ; un petit Christ, en face de la chaire ; des tableaux de Nicolas de Bar, de Bellange, de Girardet, etc.; une grosse lampe d'argent donnée par un prince espagnol prisonnier à Nancy, en

La cathédrale de Nancy.

1809, et un magnifique jeu d'orgues qui date de 1758. Le maître autel est d'un très-bel effet, lorsqu'un rayon de lumière vient à passer derrière la statue de la Vierge, placée à l'extrémité du chœur. Cette église possède les reliques de saint Sigisbert, qu'on y a apportées de l'abbaye Saint-Mar-

tin de Metz, et qu'on y expose dans les calamités publiques; elle compte aussi dans son trésor le calice, la patène et l'évangéliaire de saint Gauzelain. Saccagée et transformée en temple de la Raison, il s'en fallut peu que, pendant la Révolution, la cathédrale de Nancy ne fût adjugée, pour la somme d'un million, à un acquéreur de biens nationaux.

En sortant de la cathédrale, on n'a que quelques pas à faire pour donner un coup d'œil à la place d'Alliance. Construite pendant le règne de Stanislas, elle se distingue par ses bâtiments réguliers, par ses allées d'arbres et par une belle fontaine érigée en souvenir du traité passé le 1er mai 1756 entre Louis XV et Marie-Thérèse.

Dans la rue des Dominicains vit encore un souvenir de Gilbert : « Lorsqu'il vint à Nancy, dit M. Lepage, il occupait une petite chambre au second étage d'une maison voisine de la pharmacie Villemet, et partageait son temps entre l'étude, quelques leçons en ville et les soirées du comte de Lupcourt. Ce fut dans une de ces soirées que Gilbert fit cette anagramme : *Tu mourras fou.* Le poëte, ayant refusé une place que lui avait offerte le comte de Lupcourt, ouvrit dans une des salles de l'hôtel de ville un cours de littérature auquel n'assistèrent longtemps que quelques personnes. Enfin un soir Gilbert, arrivant pour faire son cours accoutumé, trouva la salle remplie d'auditeurs. Déjà il montait en chaire, rayonnant de joie, lorsqu'une personne lui demanda si le spectacle commencerait bientôt. Le public s'était trompé; il accourait voir des figures de cire placées dans un autre salon. Gilbert, découragé et humilié, quitta Nancy quelque temps après. »

Un magnifique marché couvert occupe le milieu d'une vaste place, au centre de la ville neuve.

Sur une petite place, près de l'Académie, s'élève la statue de Mathieu de Dombasle.

Ce n'est pas seulement pour le nombre et la richesse de

ses édifices publics que Nancy figure parmi les plus belles villes de l'Europe, mais encore pour la beauté de ses rues bien bâties, larges, aérées, tirées au cordeau, qui, dans la ville neuve, se coupent presque toutes à angle droit. Sept portes monumentales y donnent accès. Outre celles que nous avons déjà signalées, on remarque encore :

La porte Neuve, d'ordre ionique, située à l'extrémité du cours Léopold, et construite, en 1785, pour célébrer la naissance du dauphin et l'alliance de la France avec les États-Unis;

La porte Stanislas, d'ordre dorique, élevée par Stanislas, en 1752, et reconstruite dix ans plus tard, après s'être écroulée faute de fondations suffisamment solides ;

La porte Saint-Jean, contiguë à la place du même nom, où sont à la fois le temple protestant, un quartier de cavalerie, l'hôpital militaire, le mont-de-piété et la caisse d'épargne;

La porte Saint-Georges, ainsi nommée de la statue que Charles III y fit placer, et dont l'exécution avait été confiée à Florent Drouin.

Sept faubourgs environnent Nancy; ils sont tous à mentionner pour les souvenirs qui s'y rattachent, ou parce qu'ils conduisent à des endroits qu'il n'est pas sans intérêt de visiter.

On arrive par le faubourg des Trois-Maisons à la côte de Flabémont, où était assis un camp romain, et au village de Lay-Saint-Christophe, où naquit saint Arnoul, qui fut la tige des rois de France de la seconde race; dans ce village avait été fondé, au xe siècle, un prieuré que gouverna dom Calmet avant d'être abbé de Sénones.

Boudonville, formé de jolies maisons de campagne entourées de riants jardins, et enrichi d'une église ogivale de récente construction, est le berceau de Nancy. On y visite la côte Sainte-Catherine, où l'on exploitait autrefois une car-

rière de marbre jaspé; la Croix-Gagnée, où le peuple de Nancy se rendait processionnellement en pèlerinage, et la côte des Chanoines, où se récoltent les meilleurs vins des environs de Nancy. Ce nom de côte des Chanoines lui vient de ce qu'une partie des vignes dont elle est couverte appartenait aux chanoines de la collégiale Saint-Georges.

Le faubourg Saint-Pierre renferme le séminaire diocésain, autrefois la maison des missions royales, et la magnifique église de Bon-Secours, où sont les mausolées du roi Stanislas et de son épouse Catherine Opalinska. Élevée par Stanislas, cette église a remplacé l'ancienne chapelle de Notre-Dame de la Victoire et des Rois, que le duc René II avait fait bâtir en souvenir de sa victoire sur Charles le Téméraire. Près de là, 4000 Bourguignons avaient été inhumés dans un cimetière où l'on voyait une croix avec cette inscription :

Mil quatre cent soixante et seize advint,
Que Charles duc de Bourgogne icy vint,
Cuidant Nancy surprendre à force d'armes,
Veille des Rois qu'on départ le gasteau;
Il fut occis en passant un ruisseau,
Et la plupart de ses hommes de guerre
Furent occis et semés sur la terre,
Puis recueillis par le commandement
Du pieux René qui, vertueusement,
Obtint sur eux glorieuse victoire,
Dont les corps sont cy gisans; en mémoire
De ce conflit, Renée de Bourbon,
Noble princesse, ayant vouloir très-bon,
Femme du très-illustre duc Antoine,
Fils de René, noble duc de Lorraine,
A fait bâtir ce cimetière et croix,
L'an mil cinq cent avecque vingt et trois :
Priez à Dieu que, par sa sainte grâce,
Aux trespassez pardon et mercy fasse. Amen.

L'église de Bon-Secours a été depuis peu restaurée par les soins intelligents de M. l'abbé Morel, curé de cette paroisse. On y remarque la voûte peinte par Provençal, une statue de la Vierge très-ancienne et très-vénérée, et les statues polychromes qui ornent les pilastres.

Le faubourg Saint-Jean tire son nom de l'ancienne commanderie de Saint-Jean du Vieil-Aître (ordre de Saint-Jean de Jérusalem) ; on voit encore la tour de la Chapelle. Une croix de pierre, placée dans l'étang Saint-Jean, indique l'endroit où l'on croit que fut retrouvé le corps du duc de Bourgogne. Ce faubourg, dans le voisinage duquel est l'embarcadère du chemin de fer, possède le dépôt de mendicité, et conduit, par un de ses embranchements, à l'asile des aliénés de Maréville.

On trouve dans le faubourg Stanislas l'institut des sourds-muets et la maison de *la Chatte*, dite *Cœur-en-Côte*, parce qu'elle est située sur la côte de Toul, et que, le 22 septembre 1768, le clergé de Paris vint y faire au clergé lorrain la remise du cœur de la reine Marie Leczinska, morte peu de temps auparavant.

Par le faubourg Saint-Georges on se rend à Dommartemont (*mons Martis*), qui, au dire de quelques archéologues, tire son nom d'un camp romain.

Enfin, de beaux abattoirs ont été construits dans le faubourg Sainte-Catherine, à l'extrémité duquel sont les Grands-Moulins, dont l'existence remonte au XIIe siècle.

Nancy, riche en monuments, riche en souvenirs, ne l'est pas moins en célébrités artistiques et littéraires : l'auteur des *Lettres d'une Péruvienne*, Mme de Graffigny; Louis Maimbourg, le prédicateur aux saillies burlesques; Palissot, qui rendit célèbre un moment sa comédie des *Philosophes*, dirigée surtout contre J. J. Rousseau; le poëte Saint-Lambert; le spirituel critique Hoffmann; Gilbert de Pixerécourt, un des créateurs du mélodrame; Mme Élisa Voïart, auteur

de romans intéressants; Mme de Vannoz, poëte, qui reçut les conseils et fut l'amie de Delille; les deux Le Pois, médecins du duc Charles III; les sculpteurs Adam, Drouin et Bagard; les peintres Bellange, Herbel, Claude Charles, Jacquart, Isabey; les graveurs Saint-Urbain et Israël-Sylvestre; Charles-François, inventeur de la gravure en dessin; Jacques Callot; Gardel, l'émule de Vestris; la célèbre tragédienne Mlle Raucourt, étaient des enfants de Nancy. N'oublions point le général d'artillerie Drouot, dont la statue figure au milieu du cours Léopold. Drouot suivit à l'île d'Elbe l'empereur Napoléon, qui l'avait surnommé le sage de la grande armée.

Église à Nancy.

Vue de Saint-Nicolas.

V.

DE NANCY A STRASBOURG.

Le voyageur, en sortant de Nancy, laisse à gauche une colline assez élevée, pour entrer, au milieu des champs, des bois et des villages, dans une belle plaine où il va traverser la Meurthe, en même temps que le canal de la Marne, sur un pont de 19 mètres de largeur ; puis il court au bas d'un coteau chargé de vignes, ayant à sa gauche le canal, jusqu'à la station de *Varangéville-Saint-Nicolas.*

La Meurthe seule sépare la petite ville de Saint-Nicolas du village de Varangéville, dont elle était autrefois l'annexe,

et qui pourrait aujourd'hui passer pour son faubourg. Varangéville, d'une origine ancienne, appartenait dès 770 à l'abbaye de Gorze. C'était, dans le XVIIe siècle, un bourg d'une certaine importance, puisqu'on y comptait un couvent de capucins, une maison de jésuites, trois congrégations de religieuses et un hôpital. Les bâtiments et l'église des capucins, situés près du pont, à gauche, sont devenus des habitations particulières. L'ancien prieuré, transformé en maison de ferme, présente encore quelques beaux restes d'une église du XIe siècle. L'église actuelle et la tour paraissent dater du commencement du XVe siècle.

Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Saint-Nicolas, il n'y avait, en 900, qu'une chapelle dédiée à la Vierge, une métairie, dépendance de Varangéville, et un port, ce qui fit appeler l'endroit *le Port* et le canton *le Portois*. Vers 1007, la chapelle reçut d'un gentilhomme lorrain une phalange de la main de saint Nicolas. Il n'en fallut pas davantage pour faire accourir en foule les habitants des pays voisins. Le prieur de Varangéville se vit obligé d'attacher quelques-uns de ses religieux à ce lieu de pèlerinage. Bientôt même un prieuré s'y établit, et la chapelle fut remplacée par une église assez vaste pour contenir ses nombreux visiteurs. Cette église prit le nom de Saint-Nicolas, et devint de plus en plus célèbre par les miracles qui s'y accomplissaient, et dont la renommée se répandait en tous lieux. Au commencement du XIVe siècle, on voyait, suspendues aux piliers, des chaînes énormes qui avaient servi à lier les seigneurs chrétiens pris par les infidèles en Palestine. Voici ce que la tradition raconte à ce sujet : « Un comte de Richecourt, s'étant trouvé en Palestine dans les prisons, et chargé de fers, entre les mains des infidèles, invoqua saint Nicolas et se voua à lui ; aussitôt il se trouva miraculeusement transporté avec ses chaînes à la porte de l'église du saint. » Le bénédictin dom Calmet, tout en racontant cette merveilleuse histoire, fait

observer avec un certain scepticisme qu'il est difficile de se persuader qu'un homme ait pu être transporté de la Palestine à Saint-Nicolas : « C'est, ajoute-t-il, un assez grand miracle que le seigneur de Richecourt ait obtenu sa délivrance, et ait apporté et déposé ses chaînes à Saint-Nicolas, comme un monument de la liberté qu'il avait obtenue par les mérites du saint, sans vouloir faire croire qu'il fut transporté, encore chargé de ses chaînes, à la porte de l'église du saint. Toutes les autres circonstances qu'on raconte de ce miracle peuvent être regardées comme des embellissements que la pieuse crédulité du peuple y aura ajoutés. »

Cependant Saint-Nicolas commençait à prendre de l'importance; le duc Ferry avait affranchi les habitants en 1265; dans la première moitié du XIVe siècle, il s'y établit des marchés qui furent organisés plus tard sous le nom de foires franches. Mais la véritable illustration de cette petite ville commence au XVIe siècle; alors elle vit s'élever l'église monumentale qui la décore aujourd'hui; alors elle posséda la première imprimerie connue en Lorraine. En 1503, Pierre Jacobi faisait sortir de ses presses les *Heures de la Vierge*, et, en 1518, *la Nancéide*, poëme de Pierre de Blaru. Quant aux pèlerinages, ils devenaient plus nombreux que jamais. Les plus hauts personnages venaient s'agenouiller devant l'autel du saint et faisaient des dons à l'église; c'était du roi René que venait le fameux bras d'or où était enfermée la précieuse relique. Ce reliquaire était orné de pierreries et de camées, dont quelques-uns représentaient des sujets fort peu orthodoxes.

Le duc Charles III ayant obtenu du pape que le jubilé durât toute l'année 1602 à Saint-Nicolas, on y vit venir deux cent mille pèlerins; six mille prêtres y dirent la messe; vingt mille hérétiques y firent abjuration.

La ville de Saint-Nicolas, arrivée au plus haut point de prospérité, devait déchoir : le 4 novembre 1635, elle fut en-

vahie, pillée et incendiée par les Suédois, auxiliaires de la France. Cet événement lui ayant enlevé toute son importance, les commerçants de la Lorraine commencèrent à transférer leurs réunions à Francfort-sur-le-Mein.

L'église, commencée en 1494 par le prieur Simon Moyset, fut achevée en 1544. On remarque avec surprise, dans le plan de ce monument, l'inclinaison de l'axe plus sentie qu'elle ne l'est ailleurs. On donne plusieurs explications de cette singularité architecturale. Quelques-uns prétendent que, saint Nicolas étant le patron des gens de mer, l'architecte avait voulu donner à son église la forme courbe d'un vaisseau; d'autres ont cherché le motif d'une pareille bizarrerie dans l'inclinaison de la tête du Christ. Il y a une troisième opinion plus simple et plus vraisemblable : Simon Moyset, n'étant pas maître du terrain, fut, dit-on, obligé de donner cette forme à l'édifice, par le refus que lui firent des propriétaires voisins de céder ou de vendre leurs maisons.

L'église de Saint-Nicolas renferme de beaux fonts baptismaux sculptés au XVIe siècle, quelques vitraux bien conservés, un jubé où est déposée la relique.

Le lundi de la Pentecôte, on y voit encore aller en pèlerinage bon nombre de personnes qui en reviennent avec des bouquets et des rubans au chapeau ou à la ceinture.

Saint-Nicolas-du-Port a vu naître le fondateur de son église, le prieur Simon Moyset; Didier Oriet, auteur du poëme la *Suzanne*, imprimé en 1553; le médecin alchimiste Nicolas Guibert; le savant bénédictin Claude Petitdidier; André Joly, peintre du XVIIIe siècle.

Rosière-aux-Salines, autre petite ville où on arrive en suivant la vallée de la Meurthe, est située au milieu d'un territoire fertile, et coupée en trois parties par deux bras de la Meurthe. Elle tirait autrefois sa principale richesse des salines qu'on y exploitait. Ces salines furent supprimées en 1760 par mesure d'économie. Les bâtiments de l'exploita-

tion, qui avaient été construits par Stanislas, utilisés d'abord comme caserne d'infanterie, reçurent ensuite un dépôt d'étalons, supprimé en 1789. On y envoya, en 1793, le haras du duc des Deux-Ponts, dont les Français venaient de s'emparer; ce haras y est encore aujourd'hui, et on le regarde comme un des plus considérables de France.

Dans ces dernières années, une saline, maintenant en pleine exploitation, a été rouverte entre Rosières et Varangéville.

On voit à Rosières beaucoup de maisons bâties au XVe et au XVIe siècles; il reste des anciennes fortifications deux tours, une portion de rempart de 100 mètres de longueur environ, et une porte surmontée d'un donjon où est l'horloge. Cette ville possède une très-belle église d'ordre dorique, bâtie en 1744 par l'architecte Claude-Nicolas Mique, un hôtel de ville qui sert aussi de maison d'école, une place au milieu de laquelle est une fontaine monumentale, un hospice dont la fondation remonte à 1437, et une synagogue.

Vers le sommet du coteau qui domine Rosières, on a découvert, en 1843, dans les vignes, des traces d'une ancienne construction, une agrafe antique en bronze, et des monnaies du même métal, de Domitien et d'Antonin.

Sur la rive gauche de la Meurthe, vient ensuite *Blainville-la-Grande*, qu'on appelle aussi Blainville-sur-l'Eau, parce qu'elle possède un superbe cours d'eau qui fait mouvoir des moulins à blé, une scierie de marbre et une belle filature de coton.

Blainville était autrefois un bourg considérable, et le chef-lieu d'un marquisat. On voit encore l'enceinte du château, des vestiges de l'enceinte du bourg, et, aux extrémités de la grande rue, deux portes bien conservées, ornées de sculptures et de statues.

A l'entrée d'une belle plaine, au confluent de la Vezouze

et de la Meurthe, paraît *Lunéville* (*Lunæ villa*, ville de la lune), ainsi nommée du culte que l'on rendait autrefois à Diane sur le mont Léomont, à une lieue de là.

Suivant la tradition, il y avait sur cette montagne une fontaine, un bois et un temple consacrés à Diane : on n'a découvert aucune trace du temple; mais en fouillant autour de la fontaine, alors presque ensevelie sous les terres, on trouva, il y a une centaine d'années, entre un grand nombre de médailles romaines, deux espèces de médailles en plomb représentant « la déesse Diane, fort bien faite, toute nue, ayant sur la tête le croissant, qui est sa marque distinctive, et qui lui sert comme de couronne. » (Dom Calmet, *Notice de la Lorraine.*) En creusant les fortifications de Lunéville, en 1559, on découvrit deux statues en pierre : l'une représentait un homme tenant à la main une sorte d'enseigne sur laquelle était un croissant; l'autre figurait une femme ayant la tête encadrée dans un croissant renversé.

Il ne faut pourtant pas conclure de tout cela qu'il soit nécessaire, pour connaître l'origine de cette *Villa lunæ*, de remonter jusqu'aux temps de la Fable. Simple maison de chasse avant le xe siècle, ce fut à cette époque seulement que Lunéville devint le chef-lieu d'un comté. Le comte Hugues fit, en 1265, la cession du comté à Matthieu II, duc de Lorraine. Dix-neuf ans plus tard, la ville était affranchie par Ferry III, en même temps que Nancy et Saint-Nicolas.

L'armée des protestants d'Allemagne ayant envahi la Lorraine, en 1587, pour venir au secours des protestants français, le baron d'Haussonville, colonel de l'infanterie lorraine, fortifia Lunéville à la hâte, et fit si bonne contenance que l'armée ennemie passa sans oser l'attaquer.

De nouvelles fortifications, et un château bâti en 1610 par le duc Henri, complétèrent le système de défense de cette ville. Successivement occupée par le maréchal de La Force, par Jean de Vert, par le duc Charles IV, elle tomba, vers la

fin de 1638, au pouvoir du duc de Longueville, qui l'emporta de vive force; les officiers et les soldats furent faits prisonniers de guerre; Louis XIII ordonna de détruire les fortifications, et la pauvre place démantelée se vit alors en proie à trois fléaux à la fois : la famine, la peste et la cruauté des Suédois. Louis XIV fit raser le château en 1678.

Vue de Lunéville.

Pour consoler Lunéville de tant de désastres, Léopold y fixa son séjour en 1702. Alors s'éleva par son ordre un magnifique palais, avec des bosquets ornés de belles statues dues au ciseau de Nicolas Renard. Aux masures bâties sur les ruines des remparts succédèrent de belles constructions. Les ponts de bois jetés sur la Vezouze firent place à des ponts de pierre. L'hôpital, ruiné pendant les guerres, fut

rétabli. Trois faubourgs sortirent de terre avec une rapidité merveilleuse : ceux de Nancy, de Villers et de Ménil. Enfin, pour donner un éclat plus vif au lieu qu'il avait choisi pour sa résidence, Léopold y fonda une académie qu'illustrèrent bientôt les hommes les plus distingués de la province.

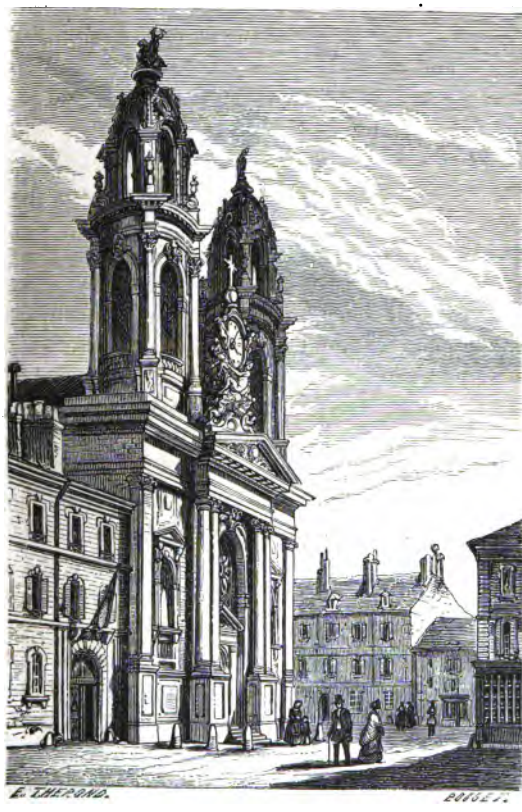
Le château de Lunéville.

Sous le règne de Stanislas, la splendeur de Lunéville eut encore une période d'accroissement qui s'arrêta en 1766, à la mort de ce prince.

Devenue française à cette époque, ainsi que le reste de la Lorraine, cette place ne compte plus guère dans son histoire qu'un événement remarquable : le traité de Lunéville, signé dans un hôtel de la rue d'Allemagne, le 9 février 1801.

Parmi les monuments que renferme Lunéville, il en est qu'une nouvelle destination a malheureusement dépouillés d'une grande partie de leur ancienne splendeur; le château

de Léopold et de Stanislas, encore très-beau, quoique incomplet, a été, de même que celui de Commercy, converti en caserne; c'est un régiment de cavalerie qui l'occupe.



L'église Saint-Jacques, à Lunéville.

L'église Saint-Jacques a été construite par Romain, vers 1750, sur le terrain d'une ancienne abbaye. Le portail, surchargé de figures et d'ornements, est surmonté de deux tours

dont l'une porte la statue de saint Pierre, et l'autre, la statue de saint Michel terrassant le démon. A l'intérieur, on remarque deux tableaux de Girardet et la magnifique tribune où sont placées les orgues. Dans cette église est le cœur de la marquise du Châtelet, dont le corps est inhumé dans la chapelle du cimetière.

Le manége couvert, où peuvent manœuvrer 200 cavaliers, est un des plus vastes de France; on admire sa belle charpente en bois de châtaignier, que ne soutiennent aucuns supports intérieurs. Cet édifice a 100 mètres de longueur sur une largeur de 27.

La caserne de l'Orangerie, d'une architecture simple, est remarquable par sa distribution intérieure.

Le champ de Mars a plus de 200 hectares de superficie.

Les restes du jardin qui entourait le château forment une ravissante promenade qu'on appelle *le Bosquet*.

Signalons encore le joli clocher d'une nouvelle église dédiée à Saint-Maur, et dont l'inauguration a eu lieu en décembre 1854.

Lunéville possède une salle de spectacle, deux ponts sur la Vezouze, et un étang appelé l'étang de Mondon.

Féconde en personnages remarquables, cette cité a produit entre une foule d'autres : Charles Chéron, graveur de médailles de Louis XIV; Jean Girardet, successivement abbé, étudiant en droit, cornette de cavalerie, élève de Claude Charles, et enfin peintre de Stanislas; le maréchal duc de Beauvau; le chevalier de Boufflers, membre de l'Académie française et de l'Assemblée constituante, auteur de poésies agréables, et surtout du rapport célèbre qui assura aux auteurs et aux artistes le droit de propriété sur leurs œuvres; Sonnini, le collaborateur de Buffon.

Lunéville a disparu, ainsi que sa forêt, sa plaine et ses rivières; le train contourne la vallée de la Vezouze, près du village de *Marainvillers*, dont il n'y a rien à dire, si ce n'est

que, dans l'histoire du XIIIe siècle, on trouve quelques traces de son existence; il glisse à travers des champs et des bois, sur un terrain clair-semé de villages; il s'arrête quelques secondes à *Emberménil*, où le fameux abbé Grégoire était curé, lorsqu'il fut député aux états généraux; il vous laisse à peine le loisir d'apprendre que, dans le voisinage d'*Avricourt*, il y a un lieu rempli d'ossements, qu'on appelle le *camp des Suédois*, et un pré nommé *pré des hosties*, dont le propriétaire, par suite d'un vieil usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours, est tenu de fournir les hosties à l'église. D'Avricourt à Héming, il court le long d'une forêt, sur un sol ondulé, divisé en champs de différentes cultures soigneusement entretenus; *Réchicourt*, *Héming*, petits villages, dont le nom ne s'est pas plus trouvé sous la plume des historiens que sous celle des géographes, le laissent pénétrer enfin dans une jolie vallée baignée par la Sarre, où il ne s'arrête qu'en présence de *Sarrebourg*.

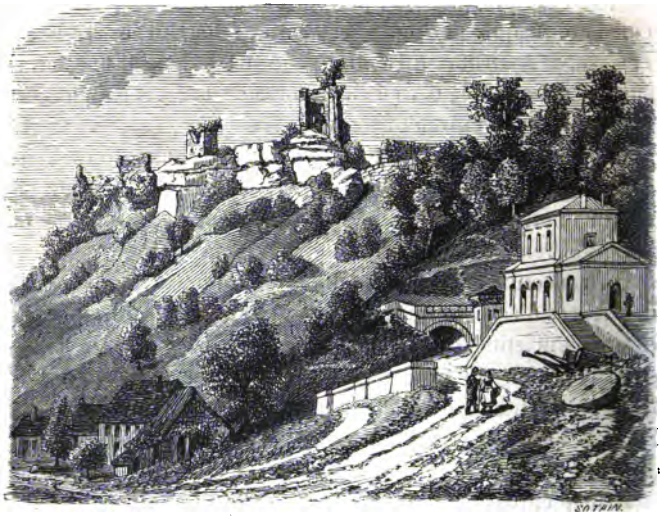
On rencontre, à 4 ou 5 mètres de profondeur dans le sol, des traces d'édifices qui ne permettent guère de révoquer en doute l'ancienneté de cette petite ville. Quelques savants, dont l'opinion du reste n'est point appuyée de preuves solides, prétendent qu'elle fut fondée par l'empereur Galba. Elle est désignée, dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom de *Pons Saravi*.

Brûlée entièrement en 1213, la ville de Sarrebourg fut reconstruite et fortifiée en 1240 par Jacques de Lorraine, évêque de Metz, sur un terrain moins étendu, dit-on, que celui qu'elle occupait auparavant. Vers ce même temps, les Lombards s'y établirent; un comptoir y fut ouvert pour le commerce d'Allemagne, et de là lui vint le surnom de *Kauffmann* (marchande). Les évêques de Metz demeurèrent paisibles possesseurs de Sarrebourg jusqu'en 1350, époque vers laquelle commença, entre eux et les bourgeois, une lutte qui devait, comme ailleurs, finir par l'affranchisse-

ment de la ville; elle passa sous la domination des ducs de Lorraine en 1464.

Le marquis Albert de Brandebourg incendia, en 1552, la forteresse, qui n'a jamais été rétablie. On voit encore une partie des murailles et des tours qui formaient l'enceinte de la ville.

En 1834, on a découvert, aux environs de Sarrebourg, des médailles de Pertinax, d'Antonin le Pieux, de Faustine



Tunnel de Lutzelbourg.

et de Commode. Plus récemment, on a trouvé une petite statue équestre, représentant un guerrier triboque, et un bas-relief sur lequel est Apollon jouant de la lyre.

Sarrebourg est la patrie d'Antoine-Louis Levasseur, député à l'Assemblée législative et à la Convention nationale, membre des Cinq-Cents, à qui l'on doit le décret sur l'organisation judiciaire, et du sculpteur Labroise.

Au delà de Sarrebourg, et par une vallée arrosée de

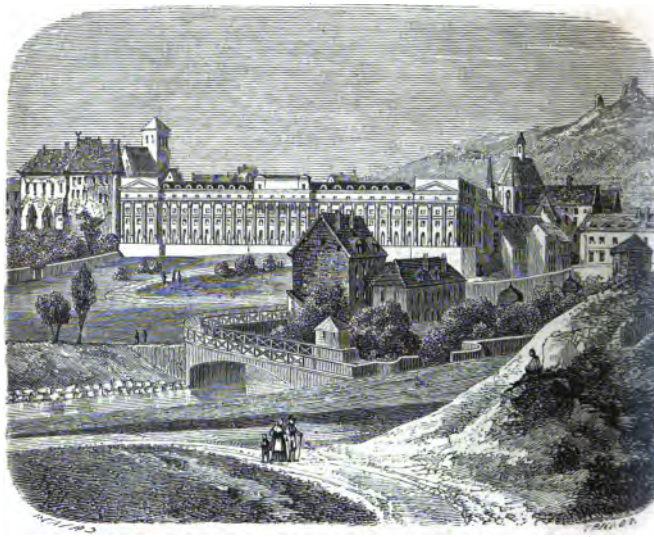
nombreux ruisseaux, on atteint la chaîne des Vosges, que traverse le souterrain de Hommarting. Ce souterrain a 2678 mètres de longueur; l'ouverture par laquelle on y entre est à gauche du canal de la Marne au Rhin et au même niveau, tandis que celle qui sert à en sortir se trouve à droite de ce même canal et 12 mètres plus bas. Cela tient à ce qu'on s'est enfoncé sous la montagne, avec une pente de

Ruines du château de Haut-Barr.

0m,005 par mètre en croisant le canal et en passant par-dessous. Ce travail, immense, difficile, est le plus remarquable de toute la ligne. En sortant du souterrain, on se trouve dans une gorge que forment des rochers déchirés, surplombants, étayés par des piliers en pierre. Un second tunnel, qui n'a que 245 mètres, conduit au village de *Lutzelbourg*, dont on aperçoit le château en ruines, sur une montagne qui domine une vallée profonde. On traverse en-

core quatre souterrains de 432, de 395, de 500 et de 308 mètres ; à voir la forme extérieure de ce dernier, on dirait une forteresse féodale. Le canal, la Zorn, les montagnes, les ruines des châteaux de Haut-Barr et de Géroldseck, tout semble réuni pour donner à cette contrée un aspect des plus pittoresques.

Dans cette vallée de la Zorn, il y eut jadis, au pied d'une



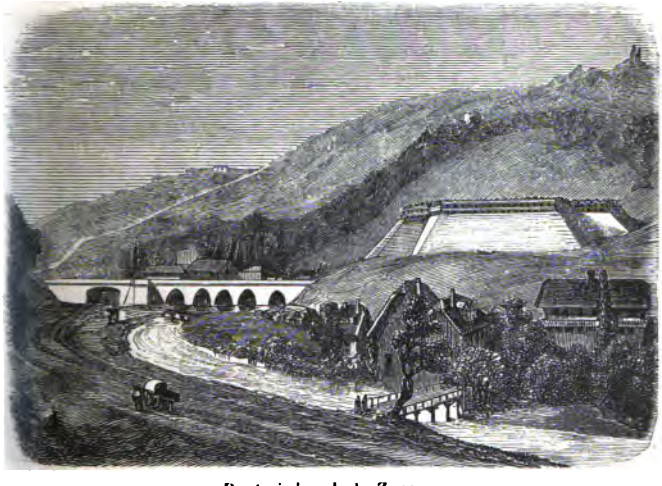
Vue de Saverne.

montagne, une réunion d'hôtelleries servant de lieu d'étape entre Strasbourg et Metz, ce qui avait fait donner à ce lieu le nom de *Tabernæ*. Plus tard il s'y forma une ville qui prit le nom de *Saverne* ; elle appartint d'abord aux évêques de Metz, et passa ensuite sous la domination des évêques de Strasbourg, qui y possédaient un très-beau château : c'était une de leurs maisons de plaisance. Saverne était fortifiée ; elle

fut prise et reprise plusieurs fois ; on détruisit ses fortifications en 1696.

Le palais, l'hôpital, l'église, l'ancien château des évêques de Strasbourg, tels sont les monuments remarquables de cette ville, qui ne forme, pour ainsi dire, qu'une seule rue.

La montagne au pied de laquelle est située Saverne présente un des plus curieux ouvrages de l'industrie humaine : c'est une route qui s'élève en spirale insensible. Du sommet,



Pont viaduc de la Zorn.

les regards embrassent le panorama de l'Alsace et voient s'élever majestueusement dans les airs le Munster, cette merveilleuse flèche de la cathédrale de Strasbourg.

De Saverne à Hochfelden, on ne quitte point la vallée de la Zorn ; on parcourt, au pied des Vosges, une plaine assez riante, coupée de ruisseaux, ombragée çà et là par des saules et par des peupliers, et dans laquelle on rencontre deux stations : *Steinbourg* et *Dettwiller*.

Hochfelden est un gros village, situé près de la Zorn, dans un pays fertile. C'est là que commencent à se montrer ces maisons d'une physionomie particulière, qui donnent aux villages de l'Alsace un aspect si pittoresque.

A partir de Hochfelden, le terrain s'aplanit, et la locomotive s'élance dans la vaste plaine au milieu de laquelle est Strasbourg; elle passe devant *Monmenheim*; devant *Brumath*, petite ville sur la Zorn, célèbre par la victoire que les Français y remportèrent en 1793 sur les Autrichiens; elle laisse derrière elle *Vendenheim*, un de ces nombreux villages dont les chemins de fer ont révélé l'existence; elle fait son entrée dans la vieille capitale de l'Alsace, dans la ville des souvenirs du moyen âge, au milieu d'un peuple qui a conservé son type, son caractère, et jusqu'à son costume.

Le château impérial de Strasbourg.

VI.

STRASBOURG.

Il est impossible d'établir par une date l'origine de la ville de Strasbourg. On sait seulement qu'au 1er siècle de l'ère chrétienne elle était occupée par les Triboques, peuplade germanique ; qu'elle faisait partie du district des Médiomatriciens, et qu'elle s'appelait *Argentorat*, d'un mot celtique qui signifie : ville à l'endroit où l'on passe l'eau. Ce nom lui venait sans doute de sa position sur l'Ill et du voisinage du Rhin. La conquête de César en ayant fait une ville romaine,

elle fut fortifiée par Drusus, qui en fit une place importante. Il s'y établit alors de célèbres manufactures d'armes. Pillée par les Allemands dans une de leurs incursions, la ville d'Argentorat fut délivrée en 357 par Julien, qui battit complétement cette tribu germanique et fit prisonnier son roi Chrodomaire. En 407, elle fut ravagée par les Alains et les Vandales; à ces bandes de barbares succédèrent des Francs qui s'y établirent et y apportèrent leurs lois et leurs coutumes.

L'Alsace, en 451, fut envahie par Attila, et Argentorat n'échappa point à la fureur des Huns; vers la fin du même siècle, la province et la cité, envahies de nouveau, tombaient au pouvoir des Allemands. Mais ceux-ci, vaincus à Tolbiac, se soumettent à Clovis, et Argentorat, devenue ville franque, ne tarde pas à prendre le nom de Strateburg, Stratisburg, Strasburg (ville d'argent), traduction mauvaise, mais que les Francs croyaient exacte, parce qu'ils regardaient *Argentorat* comme un mot d'origine latine.

Fortifiée, rebâtie par Clovis et par ses successeurs, la ville de Strasbourg fait alors partie du royaume d'Austrasie; les rois austrasiens y élèvent des palais et viennent y séjourner quelquefois.

Quoique l'on donne à l'évêché de Strasbourg une origine plus ancienne, il n'est guère possible d'en parler avant 673, époque vers laquelle Dagobert II fit diverses donations à l'évêque saint Arbogast. Vers la fin du VIIIe siècle, Charlemagne accorde de nouveaux priviléges à cet évêché, qui devient de bonne heure un des plus riches et des plus importants. Une semblable prospérité favorise le développement de la ville, enrichie par le commerce considérable qu'elle fait avec les Frisons et les peuples maritimes.

Henri VI, en reconnaissant Strasbourg comme ville immédiate de l'empire, avait porté, en 1205, un coup mortel à la puissance épiscopale. Un homme entreprend de relever

ce pouvoir abattu : Walther de Géroldseck, évêque en 1260. Une guerre intestine s'allume. Les bourgeois détruisent le château épiscopal de Haldenburg ; Walther met la ville en interdit. Quelques prêtres seulement restent dans Strasbourg, ayant à leur tête le chantre du chapitre, Henri de Géroldseck. L'évêque rassemble une armée; la ville forme une alliance avec Rodolphe de Habsbourg, et demande du renfort à Colmar et à Bâle. Une bataille s'engage près de Hausbergen ; les archers de la ville décident de la victoire : soixante-dix nobles restent sur le champ de bataille ; les Strasbourgeois, dont la perte est insignifiante, rentrent dans la ville, traînant en triomphe soixante-seize seigneurs prisonniers. Walther meurt de chagrin ; il est remplacé par Henri de Géroldseck, qui fait droit à toutes les réclamations des Strasbourgeois. A partir de ce moment, Strasbourg est un État souverain, une ville libre, où l'évêque conserve seulement les droits de péage et de monnaie.

Les querelles de religion, ou plutôt les inquisitions religieuses, les divisions de l'empire, les dissensions intestines plongent Strasbourg dans une sorte d'anarchie, pendant la fin du XIIIe siècle et une partie du XIVe. A cette époque, la ville comptait trois classes d'habitants : les *chevaliers*, qui constituaient la noblesse; les *bourgeois*, qui comprenaient les propriétaires dont les propriétés étaient libres, les marchands et certains industriels ; les *artisans*, divisés en douze tribus. Le sénat n'était choisi que parmi les membres des deux premières classes, et le conseil se composait de vingt-quatre membres pris uniquement dans la première.

Le 20 mai 1332, à la suite d'une rixe survenue dans un banquet entre les Zorn et les Mülnheim, deux partis qui s'étaient formés dans la noblesse, les bourgeois, alarmés des dimensions que prend la lutte, s'emparent de la garde et de l'administration de la ville; la grande bannière, le sceau, les clefs des portes sont remis entre leurs mains.

Bientôt une nouvelle constitution est établie; la troisième classe s'introduit dans le conseil, elle y domine : sur quarante-sept membres, vingt-cinq sont artisans. Les principes essentiels de cette constitution sont si solidement fondés, qu'ils restent en vigueur jusqu'à la révolution française.

Pendant près d'un siècle et demi, l'histoire de la ville de Strasbourg n'offre plus que de sombres tableaux. La peste noire la dépeuple; les compagnies franches la dévastent; les empereurs restreignent, suppriment et confirment tour à tour ses priviléges; les dissensions intérieures la déchirent; les guerres de l'empire l'épuisent; des bandes formées d'Anglais et des débris de la faction des Armagnacs s'abattent sur son territoire qu'elles ravagent. Cependant, au milieu de tous ces éléments de ruine, cette puissante cité, loin de succomber, se fortifie, s'embellit; elle achète des seigneuries et des villages; elle élève le plus beau monument de la fin du moyen âge, sa cathédrale; elle produit l'imprimerie; elle grandit en importance politique; enfin elle achève, en 1482, sa constitution populaire, si heureusement commencée cent cinquante ans auparavant.

Alors se produit un fait immense, auquel Strasbourg va prendre une part active : la Réforme. Un curé de la cathédrale, Matthieu Zell, donne le premier signal; le mouvement se propage avec rapidité. Une confession particulière est signée par les villes de Strasbourg, de Constance, de Lindau, de Memmingen, et présentée à la diète d'Augsbourg. Strasbourg entre dans la ligue de Schmalkalde, et se ménage l'amitié de François Ier. La paix de 1555 lui assure définitivement la conquête de sa liberté religieuse.

Menacée au commencement du XVIIe siècle, l'Église protestante forme l'union évangélique; la ville de Strasbourg n'est pas la dernière à y prendre part. La guerre éclate. Les résultats en sont désastreux pour l'Alsace. Strasbourg, amoindri par le traité de Westphalie qui a donné la plus

grande partie de la province à la France, n'a plus assez de force pour imposer à l'empereur et au roi de France le respect de sa neutralité. Sommé, après la paix de Nimègue, de prêter serment de fidélité à Louis XIV pour différents bailliages dont la ville est propriétaire et qui ont été compris dans les cessions faites au roi, le magistrat refuse. Mais Louis XIV appuie sa sommation de la présence d'une armée commandée par le baron de Montclar ; il faut céder : Strasbourg ouvre ses portes et déclare se mettre sous la protection du roi de France. Ses institutions, sa liberté religieuse lui sont garanties par la capitulation ; seulement on rend la cathédrale au culte catholique. C'est alors que Vauban construit de nouvelles fortifications et une citadelle.

A partir de ce moment, Strasbourg partage toutes les destinées de la France, et son histoire se perd dans celle de notre pays.

Riche en souvenirs, la vieille capitale de l'Alsace ne l'est pas autant en monuments ; cependant elle possède le plus étonnant et en même temps l'un des plus beaux qui soient au monde : la cathédrale.

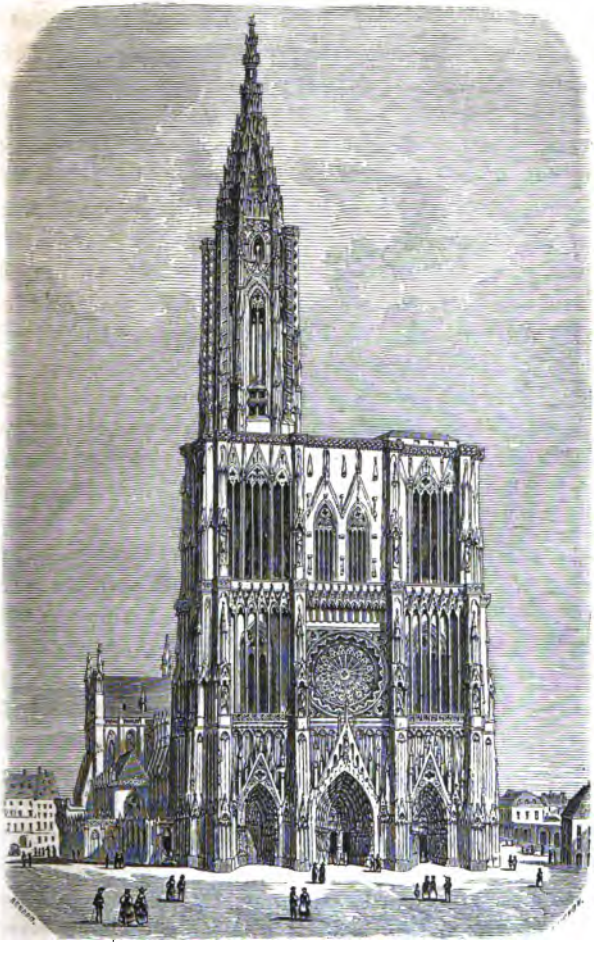
Sur l'emplacement qu'elle occupe, Clovis fit bâtir en terre et en bois une église que Pépin et Charlemagne reconstruisirent avec une grande magnificence. Incendiée deux fois, elle fut, en 1007, détruite par la foudre. L'évêque Wernher jeta, huit ans après, les fondements d'un nouvel édifice, et, durant treize ans, disent les chroniques, cent mille bras y furent chaque jour employés. L'église de Wernher ne fut pas plus heureuse que celle de Charlemagne : quatre incendies la réduisirent, dans le XIIe siècle, à un tel état de dégradation qu'il fallut encore la rebâtir. L'évêque Conrad de Lichtenberg confia ce soin à maître Erwin de Steinbach, le premier des architectes de ce temps. Erwin acheva la nef en 1275. Alors commença l'érection des tours qui, selon le plan primitif conservé dans les archives du chapitre, de-

vaient être semblables et avoir une élévation de 594 pieds. Conrad lui-même en posa la première pierre, le 25 mai 1277. Les travaux, contrariés en 1289 par un tremblement de terre qui ébranla la cathédrale, et en 1298 par un incendie qui dévora la charpente, n'en furent pas moins poussés avec ardeur; Erwin les dirigea jusqu'en 1318, époque de sa mort. Son œuvre, continuée jusqu'en 1339 par son fils Jean, passa ensuite sous la direction de différents maîtres. La tour méridionale fut arrêtée à la plate-forme terminée en 1365. La tour du nord, seule achevée, n'atteignit point la hauteur primitivement déterminée; on ne lui donna que 437 pieds. Jean Hültz de Cologne, appelé pour finir l'édifice, posa en 1439 la dernière pierre de la flèche.

Une fatalité semblait peser sur ce magnifique ouvrage des hommes : en 1654, la flèche fut brisée par la foudre; Heckler la rebâtit en trois ans. Sous prétexte d'embellissement, on vit de véritables barbares abattre en 1682 l'admirable jubé d'Erwin, tapisser le chœur, dix ans plus tard, de lambris en bois peint et doré, détruire en 1732 une partie de la nef pour agrandir le chœur, construire enfin des tribunes pour y placer les musiciens. En 1759, la toiture de la nef, alors couverte en plomb, fut atteinte et détruite par le feu du ciel. Les hommes de 1793 y firent de nouvelles dégradations en abattant deux cent trente-cinq statues de saints et de rois; pour sauver la flèche, il fallut coiffer la cathédrale d'un énorme bonnet phrygien de fer-blanc peint en rouge. Enfin, de nos jours, en 1834, de grands dégâts furent encore causés par la foudre; mais, pour prévenir de nouveaux accidents, on a surmonté la flèche d'un paratonnerre.

Trois portails décorent la façade. Celui du milieu, orné de colonnes et de quatorze statues représentant les prophètes de l'Ancien Testament, est le plus grand et le plus beau; une porte de bois remplace aujourd'hui la porte d'airain sculptée qui

le fermait autrefois, et que la Révolution a convertie en mon-



La cathédrale.

naie. Les statues qui ornent le portail de droite sont les dix

vierges avec l'Époux et l'Épouse ; au portail de gauche, ce sont d'autres Vierges écrasant les péchés capitaux. Un grand nombre de figures plus petites et de bas-reliefs décorent les voussures et les tympans de ces trois portails, au-dessus desquels sont placées, sur la ligne où commence le second étage, les quatre statues équestres de Clovis, de Dagobert, de Rodolphe de Habsbourg et de Louis XIV : les trois premières datent de 1291 ; la quatrième fut érigée seulement en 1828. Au-dessus du portail du milieu est une rose en vitraux peints, aussi élégante que hardie, et dont la circonférence ne mesure pas moins de 50 mètres. Aux côtés nord et sud, les deux tours sont percées chacune d'une grande fenêtre ornée de belles rosaces. Ce sont encore des rosaces qui décorent les frontons des portails latéraux.

Les statues des apôtres remplissent une galerie qui règne au-dessus de la rose du milieu ; plus haut on voit Jésus-Christ tenant une croix et une bannière. A chaque côté de ce même étage, les tours présentent une haute fenêtre ogivale devant laquelle sont de très-minces piliers.

Le troisième étage est occupé, entre les deux tours, par un clocher massif, d'une construction postérieure, qui renferme quatre cloches, dont la plus grosse, fondue en 1427, pèse 9000 kilogrammes. Tout cet étage, à l'exception de la tour du nord, est couronné par la plate-forme, que dépare une maisonnette, utile peut-être, mais à coup sûr fort disgracieuse.

Si, de cette plate-forme, votre vue embrasse le vaste panorama qui se développe autour de vous, vous admirerez avec Goethe « cette superbe Alsace, cette belle et grande ville, ces prairies qui l'entourent et qui sont couvertes d'arbres magnifiques et d'épais ombrages ; cette végétation si riche qui décore les rives et les îles du Rhin, la plaine en pente du côté du sud, que l'Ill arrose, les enfoncements des montagnes, qui charment l'œil par un mélange agréable de bois et de terres

cultivées, les collines du nord, coupées par une infinité de petits ruisseaux partout si favorables à la rapidité de la végétation.... l'excellente culture de ce pays si propre à la production, partout verdoyant, partout promettant d'abondantes récoltes ; les villages, les métairies qui en signalent les plus beaux sites ; enfin cette grande et immense plaine que bornent de toutes parts des montagnes boisées. »

C'est sur la tour du nord que s'élève le Munster ; tel est le nom donné à la flèche. Elle est supportée par une tour qui, de loin, paraît carrée, et pourtant est octogone : cela tient à ce que quatre des faces sont cachées par quatre escaliers tournants. Parmi les statues qui décorent cette tour, il en est une qui représente, dit-on, Erwin de Steinbach. Par les escaliers tournants, dont le travail réunit la hardiesse, l'élégance et la légèreté, on arrive à une galerie où commence la flèche. C'est un obélisque à huit pans, découpé à jour avec une incroyable délicatesse, et formé de six étages de petites tourelles, posés l'un sur l'autre en pyramide. Au-dessus du sixième étage est la lanterne, à laquelle conduisent huit escaliers tournants et à jour ; de là on parvient, par des degrés pratiqués extérieurement, à la couronne ; plus haut, au-dessus d'un autre évasement, appelé la rose, la flèche continue de s'élancer, en formant une croix de $1^m,70$: enfin cette croix se termine par un bouton surmonté d'un paratonnerre ; le bouton a $0^m,460$ de diamètre. Le Munster ne le cède en hauteur, dans le monde, qu'à la grande pyramide d'Égypte, qui le dépasse seulement de 2 mètres.

Couverte d'un toit en cuivre, depuis l'événement de 1759, la nef est percée de grandes fenêtres en ogive, ornées de rosaces ; de jolis clochetons, des statues, des gargouilles grotesques complètent la décoration extérieure du monument.

A l'intérieur, d'autres objets appellent l'admiration du visiteur : rien de plus imposant que cette nef, soutenue de cha-

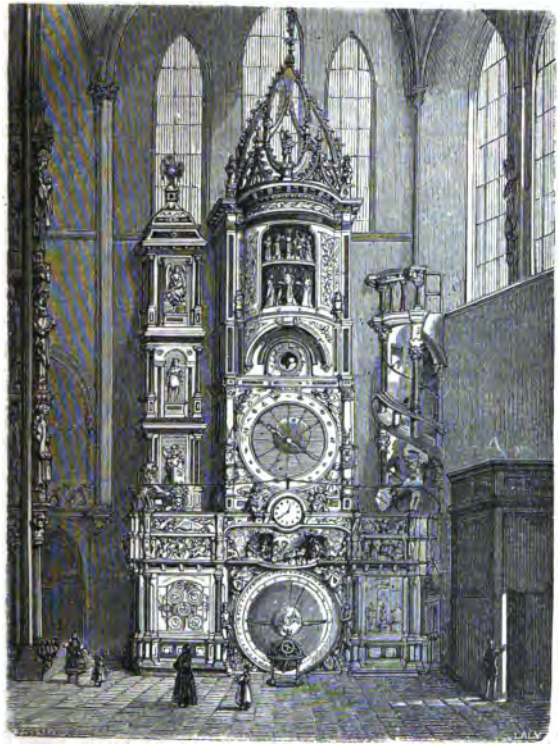
que côté par sept faisceaux de colonnes, dont les deux premiers supportent également les tours; rien de plus mystérieux que le jour auquel donnent passage les magnifiques vitraux exécutés en 1348 par maître Jean de Kirchheim. A gauche de la nef, deux chefs-d'œuvre : la chaire que Jean Hammerer sculpta d'une façon si délicate en 1486, et les orgues posées en 1714 par André Silbermann.

Deux piliers, dont les chapiteaux sont d'un style antérieur au gothique, joignent le chœur et la nef, entre lesquels règne une disproportion qui frappe au premier coup d'œil. Une des colonnes qui supportent la voûte du chœur, formée d'un faisceau de piliers et d'une construction évidemment postérieure, est attribuée à Erwyn : on l'appelle *la colonne des anges*. Dans l'aile méridionale, en face d'une statue de l'évêque Wernher, exécutée par M. Friederich, est placée l'horloge astronomique d'Isaac Habrech (1574), restaurée, ou plutôt reconstruite d'après un plan nouveau par M. Schwilgué, de 1838 à 1842.

Cette horloge renferme un comput ecclésiastique avec toutes ses indications; un calendrier perpétuel avec les fêtes mobiles, tant celles qui dépendent du jour de Pâques que celles qui sont en rapport avec l'Avent; un planétaire d'après le système de Copernic, présentant les révolutions moyennes tropiques de chacune des planètes visibles à l'œil nu; les phases de la lune; les éclipses de soleil et de lune, le temps apparent et le temps sidéral, une sphère céleste avec la précession des équinoxes, les équations solaires et lunaires pour la réduction des mouvements moyens du soleil et de la lune en temps et lieux vrais, etc.

Toutes les indications de l'ancienne horloge, dont la plupart n'étaient que figurées en peinture, et qu'on aurait dû renouveler à diverses périodes, sont ici reproduites à perpétuité par des combinaisons mécaniques basées sur nos connaissances actuelles.

Les statuettes, qui n'avaient pas d'articulations, sont présentement mobiles; le nombre de ces statuettes a été augmenté des douze apôtres, lesquels, malgré une croyance



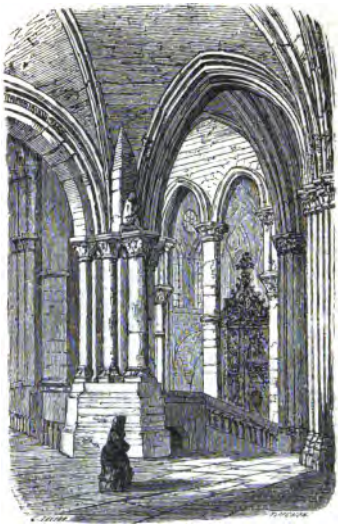
L'horloge de la cathédrale.

populaire, n'ont jamais existé dans l'ancienne horloge. Le coq a été remplacé par un autre coq, dont les mouvements et le chant imitent la nature[1].

La chapelle de Saint-André, dont les colonnes et les or-

1. Ces détails sont tirés d'une notice de M. Schwilgué.

bements sont d'un style très-ancien, renferment les sépultures de plusieurs évêques, entre autres celle d'Henri de Hasenbourg, mort en 1190. La chapelle Saint-Jean-Baptiste offre un beau monument gothique élevé à la mémoire de Conrad de Lichtenberg, mort en 1299. Un tombeau, remarquable par les nombreuses figures qui le décorent et par la manière dont elles sont groupées, se trouve dans une chapelle de l'aile droite, dédiée à sainte Catherine; c'est le monument d'un noble Strasbourgeois, Conrad Bock, mort en 1480.


La chapelle Saint-André.

Sous le chœur est une chapelle souterraine, formant une nef avec deux absides; c'est la partie la plus ancienne de l'édifice. En 1683, on y transporta, de la chapelle des Augustins, un groupe très-ancien, appelé le Saint-Sépulcre, qui représente Jésus-Christ et ses disciples à la montagne des Oliviers.

115 mètres 30 centimètres de longueur, 43 mètres environ de largeur, 23 mètres 30 centimètres de hauteur, telles sont les dimensions de la nef de la cathédrale de Strasbourg; elles suffiront pour donner une idée de la grandeur de ce gigantesque monument, où se trouvent réunis tous les styles du moyen âge, depuis le style byzantin jusqu'au style gothique de la décadence.

Vis-à-vis le côté méridional de la cathédrale, on aperçoit

une belle maison de la Renaissance; c'est là qu'est établie la recette de l'*OEuvre Notre-Dame*, administrée successivement par les évêques, par le chapitre, par le magistrat, et enfin par le conseil municipal. Plusieurs anciens plans, sur parchemin, de la façade et des tours, sont conservés dans cette maison, nommée *Frauenhaus*, bâtie en 1581, et qui renferme un escalier remarquable par l'élégance et par la légèreté de sa construction.

Le château impérial, autrefois résidence de l'évêque, est un des plus beaux édifices de Strasbourg. Situé entre l'Ill et la partie méridionale de la cathédrale, sur une place qui porte son nom, il fut bâti par le cardinal de Rohan, de 1728 à 1741. Au-dessus de la grande porte d'entrée est une galerie décorée de statues assez médiocres. Du côté de la rivière, la façade est remarquable par sa belle colonnade.

En face de l'entrée du château, et touchant la cathédrale, est le collége des jésuites, aujourd'hui le lycée, construit, en 1756, sur l'emplacement de l'hôtellerie du Thiergarten, où logèrent Pie II et Louis XIV. Ce fut dans cette hôtellerie que l'illustre inventeur de l'imprimerie fit ses premiers essais.

De l'autre côté de l'Ill, on admire le beau chœur et les vitraux peints de l'église Sainte-Madeleine.

Plus loin, vers l'est, entre l'Ill et la citadelle, s'élève un vaste bâtiment qui fut d'abord un hospice d'enfants trouvés, puis une école de travail pour les pauvres, et qui renferme aujourd'hui l'académie. Là sont réunis une grande salle des Actes, les salles des facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres, les salles et les laboratoires de physique et de chimie, la bibliothèque de l'académie, les cabinets d'anatomie, de chirurgie et de physique, la salle des cours de théologie, le muséum d'histoire naturelle, la salle des cours d'histoire naturelle et de mathématiques, les chambres d'optique et l'observatoire.

La bibliothèque spéciale de l'académie, qui réunit aujourd'hui celles des cinq facultés, se compose principalement d'ouvrages modernes, et compte environ 40 000 volumes.

Le musée d'histoire naturelle occupe sept salles au second étage, consacrées aux collections zoologiques, aux squelettes, aux préparations d'anatomie comparée et aux collections de minéralogie, de géologie et de botanique. La salle des ovipares renferme 1100 espèces d'oiseaux, 320 espèces de reptiles, plus de 600 espèces de poissons, 2500 espèces de coquilles. Dans la salle des mammifères et des crustacés, on remarque le protèle de Lalande, le couïa (*myspotamus coipus*), la viscache, le musc, les bouquetins du Piémont, des Pyrénées et de la Nubie, le rhinocéros de Sumatra, un éléphant d'Asie long de plus de 3 mètres sur une hauteur de plus de 2; une magnifique collection de lépidoptères, de plus de 2000 espèces. Les salles de minéralogie et de géologie se composent de collections du premier ordre : on y voit une mâchoire inférieure de dinothérium, un ichthyosaure, un plésiosaure, un crâne de grand reptile maëstricht, un superbe pentacrite briarée, etc.

Le musée d'anatomie est riche d'environ 4000 pièces, les unes sèches ou conservées dans l'alcool, les autres moulées en cire ou en plâtre. Parmi les plus belles et les plus curieuses, on remarque une tête désarticulée, préparée par Albinus, une série d'injections des vaisseaux lymphatiques de tous les organes de l'homme, une collection de pièces démontrant la distribution de toutes les artères du corps, de belles préparations de l'appareil cérébro-spinal, et un grand nombre de pièces d'anatomie pathologique du système nerveux.

Le jardin botanique est près de l'académie, dans une position peu favorable; on y cultive environ 3000 espèces de plantes, classées suivant la méthode de Jussieu. L'orangerie et la serre chaude renferment plusieurs plantes intéres-

santes. On remarque dans le jardin un très-beau *gymnocladus Canadensis*, de 25 mètres de hauteur.

Si l'on revient vers l'intérieur de la ville, avant de passer sur le pont Saint-Guillaume, il faut entrer dans l'église de ce nom, où l'on voit les tombeaux de Philippe et d'Ulrich, comtes de Werde et landgraves d'Alsace, et un très-ancien bas-relief sculpté en bois, représentant le fondateur de l'ordre des guillelmites, Guillaume d'Aquitaine, au moment où il se prépare à revêtir l'habit monacal.

De l'autre côté du pont, le bâtiment qui s'offre le premier à la vue est le monastère de Saint-Étienne, fondé au commencement du VIIIe siècle par le frère de sainte Odile, Adalbert, duc d'Alsace. Enlevée au culte par la Révolution, l'église, après avoir été successivement un magasin, un théâtre, et, en dernier lieu, une manufacture de tabac, vient d'être rendue à sa destination primitive. C'est un des plus anciens monuments de style byzantin.

En suivant la rue de l'Arc-en-Ciel, on arrive dans une rue qui n'est ni droite ni régulière et qu'on appelle rue *Brûlée*. Lorsque la peste noire commença ses ravages, en 1348, le bruit se répandit parmi le peuple que les sources avaient été empoisonnées par les Juifs. Une grande agitation règne aussitôt dans la ville; la haine des Strasbourgeois, jusqu'alors comprimée par le magistrat, se réveille avec une fureur que rien ne peut dominer; impuissants devant une foule en délire, le magistrat et le sénat donnent leur démission. Un nouveau sénat est nommé et favorise l'effervescence populaire au lieu de chercher à la calmer. Plus de deux mille Juifs sont traînés vers un immense bûcher qu'on a dressé dans leur cimetière, et là on brûle tous ceux qui refusent de se laisser baptiser. Cette horrible exécution eut lieu le 14 février 1349, à l'endroit même où est aujourd'hui l'hôtel de la préfecture.

Cet hôtel est un des plus beaux de la ville; près de quatre

siècles s'étaient écoulés depuis l'extermination des Juifs, lorsqu'il fut bâti par François-Joseph Klinglin, préteur royal. Il est entouré de très-beaux jardins.

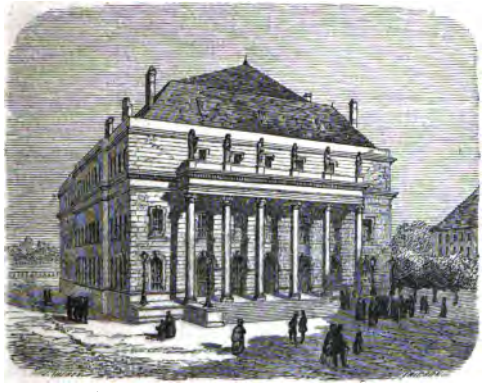
Dans la rue Brûlée se trouve encore l'hôtel de ville, grande et sévère construction de 1737, dont le perron sur la promenade du Broglie ne date que de 1840. Avant d'être transférée dans ce bâtiment, la mairie occupait un joli hôtel

L'hôtel de la Préfecture.

construit en 1585 par l'architecte Daniel Speklin, et où la chambre de commerce tient aujourd'hui ses séances.

Depuis 1840, un musée de peinture est établi dans les salles du rez-de-chaussée de l'hôtel de ville. Peu riche encore, il possède pourtant quelques originaux d'un grand prix et des copies qui ne manquent pas de mérite. On y admire, parmi quelques tableaux de l'ancienne école allemande et des écoles flamande, italienne et française : un *Christ couronné d'épines*, par Martin Schœn, de Colmar;

une *Sainte Apolline*, par le Pérugin; un *Saint Jérôme dans le désert*, par le Corrége; une toile du Guide représentant *la Vierge avec l'enfant Jésus et saint Jean-Baptiste*; une *Adoration des Mages*, par Philippe de Champagne; une *Madeleine aux pieds du Christ*, par Carlo Dosso; *Bar-Jésus devant Sergius Paulus*, par Lemoyne; un *Pâtre buvant à une fontaine*, par M. Heim; deux charmantes statues en marbre, *Vénus* et *Flore*, par M. Ohmacht, et un *Icare* en bronze par M. Grass.



Le théâtre.

C'est aussi dans l'hôtel de ville qu'est conservé le précieux dépôt des archives de la ville de Strasbourg. On y trouve des documents curieux et d'un haut intérêt : les priviléges accordés à Strasbourg par des empereurs d'Allemagne; des bulles pontificales; les lettres écrites à la ville par les empereurs, les impératrices, les rois des Romains, depuis 1212; des documents sur la défense des droits et des libertés de la ville; les titres de l'ancienne université de Strasbourg; 41 volumes in-folio contenant les mandats ou lois de la magistrature, depuis 1412; les actes sur les francs juges et

tribunaux westphaliens; les pièces concernant les Juifs et les armagnacs.

A l'extrémité de la promenade du Broglie est le théâtre, monument d'une architecture simple, commencé par M. Villot, en 1804, terminé en 1821; six colonnes ioniques, un entablement surmonté de six Muses sculptées par Ohmacht, forment le péristyle, qui est d'un bel effet. La salle, vaste et

La place Kléber.

bien distribuée, est desservie par des corridors spacieux et de beaux escaliers.

Saint-Pierre-le-Jeune, construit en 1031, restauré en 1290, n'offre de remarquable qu'une particularité qui, du reste, lui est commune avec quelques autres églises de Strasbourg; c'est d'être *mixte*. Un mur sépare le chœur et la nef: dans celle-ci, les protestants célèbrent leur culte; le chœur est consacré au culte catholique.

En traversant le canal de navigation, qui, du côté nord, forme une ceinture à la ville, on trouve l'embarcadère du chemin de fer, belle construction toute récente, et un édifice à la fois élégant et solide, élevé sous la direction de M. Villot, en 1830. Cet édifice, après avoir servi de halle aux blés, vient d'être concédé à la douane, qui y fait ajouter de nouveaux bâtiments.

La place Kléber est la plus grande place de Strasbourg. C'était autrefois la place des Cordeliers; ces moines y avaient leur couvent, à côté duquel s'élevait une tour flanquée de tourelles, où l'on conservait le trésor et les archives de la ville. La tour et le couvent disparurent en 1767 et 1768; on les remplaça par le vaste hôtel qu'occupe aujourd'hui l'état-major. Au milieu de la place, sur un piédestal orné de bas-reliefs et d'inscriptions, se dresse fièrement la statue en bronze de Kléber. Ce général a été représenté par M. Philippe Grass au moment où, avant la bataille d'Héliopolis, sommé de se rendre par l'amiral anglais, il dit à son armée : « Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires; préparez-vous à combattre ! » Les deux bas-reliefs ont pour sujets : à droite, la bataille d'Héliopolis (20 mars 1800); à gauche, la bataille d'Altenkirchen (26 juin 1796). La face antérieure du piédestal porte cette inscription :

J. B. KLÉBER, NÉ A STRASBOURG, LE 6 MARS 1758, ADJUDANT GÉNÉRAL A L'ARMÉE DE MAYENCE, GÉNÉRAL DE BRIGADE A L'ARMÉE DE LA VENDÉE, GÉNÉRAL DE DIVISION A L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE, GÉNÉRAL EN CHEF EN ÉGYPTE, MORT AU CAIRE, LE 14 JUIN 1800.

Sur la face postérieure, on lit :

A KLÉBER SES FRÈRES D'ARMES, SES CONCITOYENS, LA PATRIE, 1840.
ICI REPOSENT SES RESTES.

Sous le monument est un caveau où furent déposés, en

1838, les restes de Kléber, qui, vingt ans auparavant, avaient été transportés du château d'If, près de Marseille, à la cathédrale. La place reçut alors et a gardé le nom de Kléber.

Le Temple-Neuf est situé à peu de distance de la place Kléber. C'est, à l'extérieur, un monument assez insignifiant; commencé en 1254, terminé en 1280, il fut dédié à saint Barthélemy, et devint l'église des frères prêcheurs. Une allée sépare aujourd'hui l'église et le chœur; ce dernier était remarquable par ses vitraux et par la légèreté de ses voûtes; l'église se compose de quatre nefs, que séparent des piliers surmontés d'arceaux et de voûtes en ogive. Lorsque les frères prêcheurs eurent quitté la ville, à la suite de leurs démêlés avec le magistrat qui voulait réprimer la cupidité de cet ordre mendiant, leur église fut fermée : on en fit plus tard un magasin; enfin elle devint le temple principal des protestants.

Cette église renferme plusieurs monuments précieux. Une pierre sépulcrale du XVIe siècle, retrouvée en 1837 et d'une admirable beauté, quoique dégradée, porte, en ronde bosse, la statue colossale de Jean Ortwin, évêque suffragant de Strasbourg.

Une peinture à fresque représente la danse des morts : « Ces peintures, qui datent sans doute du XVe siècle, furent découvertes en 1824, à l'occasion des grandes réparations que l'on faisait dans l'église. Le premier tableau représente le sermon d'un dominicain, adressé à des personnes de diverses conditions. Sur les tableaux qui suivent, on voit la mort conduisant au tombeau le pape et ses cardinaux, l'empereur et l'impératrice avec leur suite, le roi et la reine, l'évêque et différents clercs. Plusieurs tableaux qui, par suite de l'humidité des murs, n'étaient plus guère connaissables, ont été recouverts de badigeon. Cette perte est vivement à regretter; car ce qui nous reste de cette danse des

morts est d'une beauté remarquable, tant à cause du fini du travail que de l'expression des têtes; loin de retrouver ici le caractère satirique que l'on remarque dans plusieurs autres monuments de ce genre, on voit une gravité, une tristesse solennelle répandue sur toutes les scènes, et jusque sur la figure de la mort elle-même[1]. »

Un très-bel orgue de Silbermann couvre le mur qui sépare l'église du chœur. Derrière ce mur est un couloir qui conduit à l'auditoire du Temple-Neuf, belle et vaste salle ornée de jolis vitraux, dans laquelle se font diverses réunions et solennités protestantes.

Le chœur, divisé depuis quelques années en un rez-de-chaussée et deux étages, forme aujourd'hui trois grandes salles, dont la supérieure, qui conserve quelques vitraux peints, a pour plafond les ogives de l'ancienne voûte. On y a réuni la bibliothèque de la ville et une collection d'antiquités.

Deux statues colossales, représentant l'évêque Arbogast et Rodolphe de Habsbourg, qui, avant d'être empereur, avait été capitaine des Strasbourgeois; plusieurs autels et bas-reliefs du dieu gaulois Teutatès; un autel trouvé à Horbourg, consacré à Apollon sous le nom gaulois de *Grannus* (soleil); une pierre tumulaire représentant un guerrier gallo-romain complétement armé, avec l'inscription *Leontius;* les anciennes armoiries de Strasbourg, en bas-relief, sur une table de pierre, autrefois placée au-dessus de l'entrée des greniers publics de la ville; une petite Vénus en bronze, d'un travail parfait; un beau calice en verre, trouvé dans un cercueil de pierre, près de la porte Nationale, et sur lequel on lit cette inscription : *Salve*, *Maximiane Auguste* (l'Italie en possède un semblable; ce sont les deux seuls qui existent); une collection des médailles de Strasbourg et de l'Alsace, contenant quelques pièces de la période franque;

1. Schmidt, *Notice sur Strasbourg.*

le grand *schwœrbrief* (constitution) lu et juré chaque année devant la cathédrale; un plan en relief de la ville et des fortifications, fait par Specklin en 1574; la petite bannière de la ville de Strasbourg, en soie, peinte des deux côtés, représentant la Vierge assise, étendant les bras et tenant l'enfant Jésus sur ses genoux; la même Vierge, représentée dans une peinture byzantine, très-vive de couleurs, exécutée sur une étoffe chargée de craie, qui recouvre une table de bois; une collection de vitraux de l'ancienne chartreuse de Molsheim, exécutée, d'après Martin de Vos d'Anvers, par Léonard et Laurent Linck, de 1620 à 1632 : telles sont les principales richesses de la collection d'antiquités, dont la fondation, de même que celle de la bibliothèque de la ville, ne remonte pas plus haut que 1765; elles ont pour origine commune la donation, faite à la ville par Schœpflin, de riches collections qu'il avait formées laborieusement et à grands frais.

A la bibliothèque donnée par Schœpflin on a réuni, dans le même local, la bibliothèque de l'ancienne université de Strasbourg, devenue celle du séminaire protestant; elles possèdent ensemble plus de 130 000 volumes. Elles sont riches en ouvrages d'histoire, d'histoire littéraire, de littérature, de philosophie et de théologie; on y remarque un don du gouvernement anglais, la série des volumes publiés par la *record-commission*.

La salle du rez-de-chaussée renferme une belle collection de manuscrits et de vieilles impressions du XVe siècle. On y remarque surtout des manuscrits du moyen âge provenant de la bibliothèque de l'ancienne commanderie de Saint-Jean;

La collection des différentes constitutions de Strasbourg, depuis le XIIIe siècle;

Un titre par lequel le chapitre de Saint-Thomas prête une somme de 80 livres à Gutenberg;

Un grand volume, intitulé *Hortus deliciarum*, écrit vers 1280 par Herrade de Lansberg, abbesse du couvent de Sainte-Odile : cet ouvrage est orné de nombreuses miniatures qui, sous le rapport de l'histoire de l'art et des costumes, sont du plus grand intérêt;

Un recueil de prières du VIIIe ou du IXe siècle, écrit, sur vélin pourpré, en caractères d'or et d'argent;

Un missel portant les armes de Louis XII, signé par l'archevêque François de Lyon;

Un bréviaire enrichi de belles miniatures;

Un dictionnaire des notes tironiennes, ou caractères sténographiques usités dans la chancellerie des rois carlovingiens;

Un recueil des lois canoniques, fait par Rachio, évêque de Strasbourg, et écrit en 788;

Le poëme de la guerre de Troie, comptant soixante mille vers, par Conrard de Würzbourg;

Les sermons de maître Eckart et de Jean Tauler;

Les chroniques de Kœnigshoven, en allemand et en latin.

Ouverte au public, de deux à cinq heures, les lundis, mercredis, jeudis et vendredis, la bibliothèque peut être visitée tous les jours par les étrangers.

Du Temple-Neuf, la rue de l'École et la rue des Grandes-Arcades conduisent à la place de l'ancien marché aux herbes, qui doit son nom actuel à la statue de Gutenberg. Cette belle œuvre de M. David (d'Angers) a été inaugurée en 1840. L'inventeur de l'imprimerie a été représenté par l'artiste au moment où il vient de retirer de sa presse une feuille sur laquelle on lit ces mots : « Et la lumière fut! » La statue est en bronze; elle repose sur un piédestal en grès, orné de bas-reliefs allégoriques.

Un peu plus loin, près du pont du Corbeau et sur la rive gauche de l'Ill, se voit un vieux bâtiment qui date en partie de 1358 et en partie de 1781 : c'est la *halle commerciale.*

La rue de la Douane et le quai conduisent en peu d'instants à celui des édifices de Strasbourg qui, après la cathédrale, éveille le plus la curiosité du voyageur. A la place qu'il occupe, s'élevait autrefois un palais où séjournèrent

La rue des Grandes-Arcades.

des rois francs. Près de ce palais, des moines écossais et irlandais bâtirent, au VIe siècle, un petit hospice et un oratoire en bois, qu'ils dédièrent à Saint-Thomas. En 822, le palais franc avait disparu, et son emplacement se trouvait

envahi par l'oratoire que l'évêque Adeloch avait converti en église. Deux fois incendiée et reconstruite, cette église menaçait de tomber en ruine, lorsque l'évêque Henri la réédifia en 1264, telle qu'elle est aujourd'hui.

En 1549, vingt-six ans après que le curé Antoine Firn, de Haguenau, y eut prêché pour la première fois la Réforme, l'église Saint-Thomas fut définitivement cédée aux protestants, ainsi que ses revenus.

L'église Saint-Thomas.

Une tour occidentale, de construction byzantine dans sa partie inférieure; une tour orientale, de style gothique, terminée par une galerie : voilà pour l'extérieur. A l'intérieur, on admire de beaux vitraux coloriés, des orgues d'André Silbermann, et les piliers élancés qui soutiennent la voûte.

Mais c'est par les monuments qu'elle renferme que l'église Saint-Thomas est surtout remarquable.

Celui qui tout d'abord frappe et étonne le regard, est le chef-d'œuvre de Pigalle, le mausolée que Louis XV fit ériger, en 1777, à la mémoire du maréchal Maurice de Saxe. Quelques critiques que l'on ait faites du sujet de la composition, on ne saurait nier qu'elle ne soit d'un effet imposant et d'une admirable mise en scène. Devant une pyramide en marbre gris est un sarcophage. Le maréchal est debout; il descend d'un pas ferme les marches qui conduisent au cer-

Le tombeau du maréchal de Saxe.

cueil. A sa droite sont renversés sur leurs drapeaux brisés l'aigle d'Autriche, le lion belge, le léopard anglais. A sa gauche, devant les drapeaux de la France, le génie de la guerre, en pleurs, tient son flambeau renversé. Plus bas que le génie, et devant le maréchal, la France, sous les traits d'une femme éplorée, d'une main s'efforce de retenir son héros, tandis que de l'autre elle essaye de repousser la Mort. Celle-ci, montrant au maréchal le cercueil ouvert, semble lui annoncer que son heure est arrivée. De l'autre

côté du sarcophage, et faisant pendant à la Mort, on voit Hercule, la tête appuyée sur une main et plongé dans la douleur.

Pendant la Terreur, ce tombeau échappa à la destruction, grâce à l'heureuse idée qu'eut un garde-magasin, nommé Mangelschott, de faire entasser du foin et de la paille dans l'église Saint-Thomas.

Un monument extrêmement curieux est le cercueil en pierre de l'évêque Adeloch, placé dans une niche, à gauche du chœur. Il porte pour date DCCCXXX, et pour inscription : *Adelochus præsul ad Dei laudes amplificandas hanc ædem collapsam instauravit.* Le devant de ce cercueil, divisé en sept compartiments, est remarquable par ses sculptures.

L'église Saint-Thomas renferme encore plusieurs monuments élevés à des savants qui ont illustré l'université de Strasbourg, entre autres celui qui fut érigé à Schœpflin par sa sœur, et ceux de l'historien Koch et de Jérémie-Jacques Oberlin, exécutés par Ohmacht.

Dans une petite pièce, on montre aux curieux deux momies, un comte de Nassau-Saarbrück et une jeune fille inconnue, qui ont présenté un certain intérêt tant qu'on est parvenu à leur conserver leurs véritables costumes; malheureusement, ces costumes n'ont pu résister à l'action corrosive du temps, et, refaits avec des étoffes de notre époque, ils ont perdu la plus grande partie de leur prix.

Il reste à visiter, parmi les édifices religieux, la plus ancienne église de Strasbourg, Saint-Pierre-le-Vieux, construite au commencement du IVe siècle par un missionnaire nommé Materne, qui avait prêché le christianisme en Alsace. Située hors des murs, sur les bords de l'Ill, bientôt entourée d'habitations et comprise dans l'enceinte, agrandie en 1428 et surmontée d'une flèche assez élégante, cette église fut, vers la fin du XVIIe siècle, partagée entre les protestants et les catholiques.

On peut dire de la ville de Strasbourg qu'elle est à son époque de transition : ce n'est pas encore une ville moderne; ce n'est déjà plus tout à fait une ville du moyen âge. S'il faut en juger par les changements opérés, la transformation se fera lentement; il s'écoulera peut-être des siècles avant qu'elle soit complète. Voilà, par exemple, cent soixante-neuf ans qu'elle est réunie à la France, et, si elle est devenue française de cœur, elle n'a pas cessé d'être allemande d'esprit. Au reste, sa vieille physionomie n'est pas ce qu'elle offre de moins curieux au visiteur; on parcourt avec intérêt ses rues étroites, irrégulières, où l'on rencontre quelques beaux bâtiments de la Renaissance, de jolies maisons en bois, élégamment sculptées, et même de ces étranges habitations à étages saillants, qui, se touchant presque par le sommet, ne semblent avoir été faites ainsi que pour empêcher la lumière d'arriver à l'espèce de couloir qu'elles forment en bas. Dans ces quartiers-là, chaque pas conduit devant un souvenir; ce sont les pages bien conservées d'un vieux livre d'histoire.

Mais, si la ville de Strasbourg, dans sa métamorphose, doit un jour perdre beaucoup de son intérêt historique, il est juste de reconnaître que, sous le rapport hygiénique, elle en sera grandement indemnisée. On peut en juger déjà par les quelques rues largement aérées et éclairées, bordées de maisons commodes, qu'on a substituées à de véritables ruelles aussi malsaines que sombres. L'administration municipale a droit surtout à de grands éloges pour avoir introduit le trottoir en bitume dans une ville où l'on s'écorche les pieds sur un pavé composé de véritables têtes de clous.

Les ponts de Strasbourg, à l'exception de quelques-uns qui sont en fonte et d'une seule arche, n'ont rien de remarquable que leur nombre; ils sont jetés sur les deux bras de l'Ill, qui, après avoir reçu les eaux de la Bruche, traverse, en se divisant, la ville, dont la plus grande partie se trouve ainsi

former une île. A l'entrée de la rivière, une écluse, construite par Vauban, réunit les deux rives et a pour destination de remplir, en temps de guerre, les fossés des fortifications. Plus loin, à l'endroit où l'Ill se sépare en deux bras, celui de droite forme quatre canaux sur lesquels sont jetés des ponts, autrefois couverts, qui faisaient partie de l'enceinte de la ville. Les tours dont ils étaient flanqués ont été conservées, et donnent à ce quartier un certain caractère de tristesse. Le bras gauche de l'Ill est canalisé et va joindre le Rhin par un embranchement. Un autre canal joignant l'Ill au Rhin traverse le canton Est, près de la citadelle, et se jette dans le bras droit de la rivière, un peu au-dessus du pont Saint-Guillaume.

Place forte de première classe, Strasbourg présente un formidable système de défense, composé d'une enceinte bastionnée à double rempart, de deux ouvrages à cornes, de plusieurs autres ouvrages extérieurs et d'une citadelle. Celle-ci, construite par Vauban sur le côté oriental de la ville, est liée à la place par deux communications ; elle forme un pentagone, et se compose de cinq bastions et de cinq demi-lunes.

Les casernes sont de solides édifices en pierre, ayant de belles cours en partie plantées d'arbres : elles peuvent, avec la citadelle, loger 9000 hommes et près de 900 chevaux.

L'arsenal, un des plus considérables de France, se compose de magasins, de hangars, de chantiers de construction, situés sur les deux côtés de l'avenue de la citadelle. On compte dans les magasins d'armes 200 000 fusils, 10 000 pistolets, 70 000 sabres, 2000 cuirasses, 20 000 lances, un grand nombre de bouches à feu, outre celles qui sont nécessaires à l'armement des fortifications et de la citadelle.

La fonderie de canons, qui, depuis son origine, avait toujours été sous le régime de l'entreprise, a été mise en régie militaire, en 1825. Le grand développement auquel elle est

parvenue date d'une commande de près de 700 canons qui lui fut faite en 1841. Elle possède aujourd'hui : 1 fourneau rond à réverbères de 26 400 kilogrammes ; 1 second de 15 000 kilogrammes, et 1 troisième de 2000 kilogrammes ; 2 fourneaux longs accouplés, dits à l'anglaise, de 4000 kilogrammes chacun ; 1 fourneau à manche pour l'exploitation des terres, des moules et scories, et plusieurs fourneaux à creusets ; 5 bancs de forerie, etc. Avec ces moyens, elle peut exécuter annuellement, à raison de douze heures de travail par jour, une commande de 300 bouches à feu de tout calibre.

On entre à Strasbourg par sept portes. La citadelle en a deux. La porte Nationale, autrefois la porte Blanche, reconstruite au XVIe siècle, se compose d'une tour extérieure qui porte cette inscription : *Hostibus arcendis, civibus tuendis*, et d'une tour intérieure dont la porte est surmontée d'une énorme gueule de lion en meurtrière ; sur le mur qui joint les deux tours, on lit une vieille inscription allemande dont voici la traduction :

« Par ma foi ! Personne ne saurait sonder la miséricorde de Dieu, la cupidité des ecclésiastiques et la méchanceté des paysans ! »

En 1568, du côté de la porte Blanche, on a trouvé, dans un lieu qui avait servi de cimetière aux habitants d'Argentorat, à 3 et 4 mètres de profondeur, vingt sarcophages de pierre, renfermant des lampes, des plats, des coupes, des écuelles, des fioles, des vases de terre et de verre. Auprès des sarcophages étaient plus de cent urnes contenant des cendres. Les anciens habitants de l'Alsace brûlaient leurs morts, dont ils déposaient la cendre, enfermée dans des urnes, sous des voûtes de pierre et de brique ; à côté des urnes, ils plaçaient des lampes sépulcrales et des vases remplis d'eau. La porte de Pierre faisait déjà partie de l'enceinte en 1374. Une des tours de la porte de Saverne remonte à 1349.

Il ne faut point chercher de promenades dans l'intérieur de Strasbourg, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux trois allées plantées d'arbres qui précèdent la place du Théâtre, et qu'on appelle le Broglie. C'était jadis une grande place, appelée le Marché aux Chevaux ; la noblesse strasbourgeoise y donnait ses tournois.

Faubourg de Strasbourg.

Les véritables promenades de la ville sont situées hors de son enceinte ; il y en a deux, grandes, belles, riantes l'une et l'autre, qu'on nomme le Contades et la Robertsau.

La première, à laquelle on arrive par la porte des Juifs, fut dessinée sur l'emplacement de l'ancien pré des Arbalétriers ; abattue pendant la Révolution, elle a été replantée en 1799, et beaucoup embellie depuis quelques années. Sur la route des trois délicieux villages, Schiltigheim, Bischeim et Hoenheim, qui se tiennent par la main de manière à n'en former qu'un seul, on aperçoit une ferme isolée : c'est là

que Voltaire, dégoûté de Berlin et de Frédéric, vint, de 1753 à 1754, écrire les Annales de l'empire. C'est dans une belle maison de campagne du voisinage qu'il allait, pour se distraire de ses travaux, converser chez le maréchal de Contades avec toutes les illustrations de Strasbourg, scientifiques, artistiques et guerrières.

De larges pelouses coupées par de magnifiques allées de tilleuls, dont Le Nôtre a tracé le dessin ; une belle orangerie, où logea Joséphine en 1806 et en 1809 ; un jardin anglais ; un pont suspendu qui donne passage dans l'île du Waken ; un village dont toutes les maisons, coquettes comme des chalets d'opéra comique, parées de fleurs comme des bergères, respirent l'aisance et le bonheur : telle est la Robertsau. On y arrive par la porte des Pêcheurs.

M. C. Schmidt a consigné, dans sa *Notice sur Strasbourg*, un souvenir assez curieux qui se rattache au Contades :

« Nos pères, dit-il, aimaient avec passion les divertissements, et un de leurs plaisirs les plus chers était de se réunir sur une grande pelouse [1], hors de la ville, et devant la porte des Juifs, pour s'exercer au tir de l'arbalète. Ces exercices étaient ordinairement des occasions de réjouissances populaires. En 1576, la ville annonça une grande fête de ce genre, et y invita ses anciens et fidèles alliés, les Zurichois. Cette invitation amena un événement assez curieux pour mériter une mention. Les Zurichois, se souvenant de l'appui qu'en mainte circonstance les Strasbourgeois leur avaient accordé, voulurent montrer à ceux-ci avec quelle vitesse ils pourraient au besoin voler à leur secours. Cinquante-quatre des principaux citoyens s'embarquèrent sur la Limmat à deux heures du matin, et il n'était pas neuf heures du soir, que leur *vaisseau fortuné* abordait déjà aux quais de Strasbourg. Ils apportèrent une bouillie de millet préparée à Zurich, et

1. Appelée le Schiesrain, aujourd'hui le Contades.

conservée chaude jusqu'au moment de l'arrivée en notre ville. Le pot d'airain qui contenait ce mets est encore conservé à notre bibliothèque. Les hardis voyageurs furent dignement fêtés par les Strasbourgeois, qui gardèrent longtemps le souvenir de l'amitié de Zurich. Ce voyage fut chanté par un des principaux de nos vieux poëtes, Jean Fischart (mort en 1589), qui s'est acquis tant de renommée par sa spirituelle traduction de Rabelais. »

Il est une autre promenade que les Strasbourgeois aiment à fréquenter le dimanche, et où ne manquent jamais de se rendre les personnes qui vont visiter Strasbourg, ne fût-ce que pour y passer le temps de fumer un cigare d'assez médiocre qualité et de boire une chope de bière excellente. Mais cette promenade n'est pas seulement hors de la ville, elle est hors de la France; il faut traverser le Rhin pour y arriver. C'est la petite ville, ou plutôt l'interminable ville de Kehl; car, si elle se compose d'une seule rue, il est juste de dire que c'est une rue dont on ne voit jamais la fin. Dans ce pays, il est inutile de chercher, comme chez nous, un débit de tabac; on entre tout bonnement chez le premier marchand de nouveautés venu, et là, entre une pile de pièces de drap et un assortiment de merceries, on fait choix d'un paquet de cigares à sa convenance.

Ce fut à Kehl que Beaumarchais établit, pour l'exploitation des œuvres de Voltaire, une des plus vastes entreprises typographiques qui aient jamais été formées.

A droite, en allant à Kehl, on voit sur la grande île du Rhin un monument carré, de forme antique, orné de sculptures, supporté par un piédestal, entouré de bornes de granit que réunissent des chaînes de fer : c'est le tombeau de Desaix. Il porte cette inscription :

AU GÉNÉRAL DESAIX, L'ARMÉE DU RHIN, 1800.

Le buste et les bas-reliefs ont été exécutés par Ohmacht.

L'habitant du Bas-Rhin est laborieux, brave, et ne manque pas d'esprit. Il se distingue surtout par son esprit de sagesse et de justice. Il est grand, d'une constitution robuste, plus souvent brun que blond, quelquefois roux, rarement noir; il a le teint coloré, les traits prononcés. Une taille moyenne, des yeux bleus ou bruns, des dents blanches, une belle chevelure, tels sont les avantages caractéristiques de la femme. Le paysan est bien nourri, bien logé; il est bon cavalier, et se distingue par sa passion pour les chevaux. La danse et la musique sont ses divertissements favoris; dans le plus petit hameau, on peut être sûr de trouver au moins un ménétrier.

A Strasbourg, on se réunit le soir dans les brasseries pour y goûter deux plaisirs allemands qui tendent de plus en plus à devenir français : boire de la bière et fumer. Une des brasseries les plus curieuses à visiter est celle du *Dauphin*.

Les habitants de la campagne, les femmes surtout, ont fidèlement conservé le costume national. On rencontre à Strasbourg, les jours de marché, une multitude de paysans coiffés d'un grand chapeau à cornes, rabattu d'un côté pour garantir le visage du soleil; vêtus d'un ample habit carré, noir ou brun, d'un long gilet rouge, de culottes courtes recouvertes d'un demi-tablier blanc; chaussés de bas gris ou bleus et de forts souliers.

Les femmes sont plus coquettes; leur costume est riche et élégant; elles affectionnent de préférence les couleurs vives, les oripeaux d'or et d'argent, les dentelles. Elles portent un large chapeau de paille, presque plat, orné de cocardes et de rubans; leurs tresses sont flottantes et terminées par des nœuds de ruban, comme celles des femmes de la Suisse. Elles ont autour du cou une cravate de soie noire qui tombe sur la poitrine. Leurs larges manches, de toile blanche et fine, se terminent par des poignets à manchettes plissées. Le costume est complété par un bas blanc soigneusement tiré

et par un soulier à haut talon, garni d'une boucle d'argent. Quelquefois le chapeau est remplacé par une longue flèche d'or, retenant les tresses relevées. Les traits distinctifs du vêtement des femmes, aux environs de Strasbourg, sont une

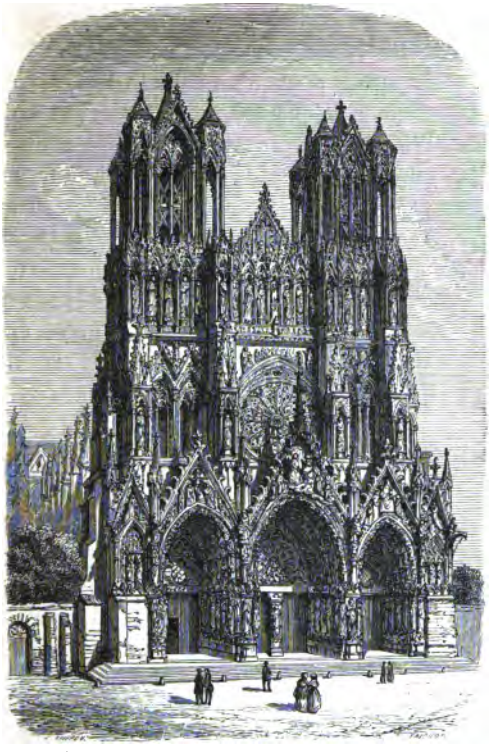
Brasserie du Dauphin.

jupe d'un rouge vif et un bonnet en étoffe noire richement brodée d'or ou d'argent.

Outre les catholiques, les protestants et les juifs, il s'est conservé en Alsace une secte religieuse dont les membres occupent des fermes isolées sur les montagnes. Ces hommes,

qui ne ressemblent aux autres habitants ni par les mœurs ni par le costume, sont des anabaptistes, pour la plupart originaires de la Suisse. Grands, vigoureux, au teint vermeil, laissant croître leur barbe, d'une simplicité de costume qui peut être comparée à celle des quakers anglais, d'une propreté recherchée, francs et hospitaliers, ils s'occupent principalement de l'éducation du bétail.

Strasbourg a produit une foule d'illustrations dont quelques-unes sont moins connues en France que de l'autre côté du Rhin. Nous citerons : Jean Scheffer, qui fut, sous la reine Christine, professeur d'éloquence et de politique à Upsal, puis bibliothécaire de l'université de cette même ville; Ulrich Obrecht, que Bossuet appelait un abrégé de toutes les sciences et un homme de tous les peuples; le savant médecin Lobstein; l'historien Lorentz; l'antiquaire Oberlin; Nicolas Wurmser, qui peignit un des premiers à l'huile, et fut peintre de l'empereur Charles IV; Kléber, qui promettait d'être un habile architecte, et qu'un hasard assez curieux conduisit à devenir un de nos plus grands généraux. Pendant qu'il étudiait à Paris, se trouvant un jour dans un café, Kléber prit la défense de quelques étrangers qu'on y insultait. Ceux-ci l'emmenèrent à Munich, où le fils du ministre de l'empereur, Kaunitz, le fit aussitôt admettre comme lieutenant dans son régiment. Ce fut ainsi qu'il fit parmi les Autrichiens ses premiers pas dans la carrière militaire.



La cathédrale de Reims.

VII.

D'ÉPERNAY A REIMS.

La voie de Reims se sépare de la ligne de Strasbourg à un demi-kilomètre d'Épernay. Elle s'infléchit, traverse en remblai l'ancien lit de la Marne, franchit cette rivière sur un pont formé de quatre arches de 15 mètres d'ouverture,

passe sur deux autres ponts d'un beau travail, construits en vue des inondations fréquentes de la vallée, et arrive à la petite ville d'*Ay*, après avoir croisé par deux ponts en biais le canal latéral à la Marne et la route d'Ay à Mareuil.

Située au pied de coteaux couverts de vignes où se récolte le plus recherché et le plus chanté des vins de Champagne, la ville d'Ay ne possède guère d'autre monument qu'un joli clocher; mais elle respire un air d'aisance qui séduit, et les campagnes qui l'entourent sont si riantes qu'on éprouve le désir de les visiter. Sur la côte on entrevoit, au milieu des vignes, de charmants villages : Bisseuil, Tours-sur-Marne, et la ville de Mareuil, si fière du beau domaine qu'y possède le marquis de Montebello.

Après avoir tourné les coteaux d'Ay, on entre dans la vallée secondaire de la montagne de Reims. *Avenay* se présente à droite, au-dessous de la voie, dans une situation des plus agréables. Là existait, avant la Révolution, un des plus anciens monastères de France, une abbaye royale de l'ordre de Saint-Benoît, fondée au VIIe siècle par sainte Berthe, épouse de saint Gombert. La chronique raconte que cette pieuse femme, voulant mettre fin à la stérilité du pays, frappa la terre de son fuseau, et qu'il en sortit le ruisseau de la Livre, qu'elle conduisit jusqu'au lieu où elle fit bâtir le couvent. L'œuvre de Berthe prospéra; l'abbesse, propriétaire de nombreuses seigneuries, avait droit de haute, moyenne et basse justice. Il ne reste aujourd'hui de ce riche établissement qu'une église encore très-remarquable et qui est classée au nombre des monuments historiques. On y conserve un tableau qui rappelle le miracle de sainte Berthe.

En s'éloignant d'Avenay, on voit changer presque subitement la physionomie du pays. Partout des montagnes et des bois coupés par de profondes tranchées, au fond desquelles la voie dessine plusieurs courbes, semblable à un serpent qui se glisse dans la forêt. Puis on entre au cœur même de

la montagne de Reims par un souterrain, monument de la puissance de l'art et de la persévérance des hommes. Ce souterrain, creusé dans un sol ingrat, composé d'éléments incohérents, passe à 110 mètres au-dessous du point culminant de la montagne, et ne compte pas moins de 3 kilomètres et demi; il faut cinq minutes pour le traverser.

A la sortie du tunnel, on s'arrête un moment à *Rilly*, dont la vieille église élève, à droite, son clocher roman au pied de la montagne, entre deux collines où reparaissent les vignes de la Champagne. De Rilly on court à travers la plaine de Reims, on passe devant Montbré, Trois-Puits, Puisieux, on traverse la route impériale, la Vesle, le canal de l'Aisne à la Marne, et l'on arrive à *Reims*, dont on a déjà depuis longtemps aperçu les deux plus beaux fleurons : la cathédrale et Saint-Remi.

L'histoire est muette sur l'origine de Reims; on sait seulement que cette ville existait, et qu'elle était même une des principautés des Gaules, avant l'invasion de ce pays par les Romains. Alliée fidèle du peuple conquérant, elle acquit une grande influence et joua souvent le rôle de médiatrice entre lui et les Gaulois. Son nom était alors *Durocortorum;* elle prit plus tard celui de Reims, des *Remi* ou *Remigi,* ses fondateurs. Son territoire comprenait tout le pays situé entre la Seine, la Meuse et la Marne. Elle professait la religion druidique. Saint Sixte et saint Sinice vinrent y prêcher l'Évangile, vers l'an 360, et Jovinus, consul rémois, engageait par son exemple, en 366, le plus grand nombre de ses concitoyens à embrasser le christianisme. La ville de Reims, en 406, tombe au pouvoir des Vandales, qui massacrent saint Nicaise sur le seuil même de la cathédrale qu'il venait de fonder. Saint Remi, l'un des successeurs de cet évêque, convertit Clovis et le baptise, en 496, après la bataille de Tolbiac. Vers 577, Chilpéric, attaqué par les Rémois qui se sont armés pour venger la mort de leur roi Sigebert, les

repousse, et s'empare de leur ville qu'il dévaste; elle est de nouveau saccagée en 719 par Charles Martel, qui la prend d'assaut; Charles de Lorraine, rival de Hugues Capet, lui fait subir le même sort en 990 : elle avait eu à soutenir, dans le xe siècle, quatre siéges en cinquante-neuf ans. En 1359, investie par Édouard, roi d'Angleterre, qui envahit la France à la tête de 100 000 hommes, elle force ce prince à la retraite et bat son arrière-garde. Moins fidèle en 1421, elle traite avec les Anglais, et se trouve livrée à la fois aux horreurs du pillage, de la famine et de la peste. Mais Charles VII y est conduit vainqueur par la Pucelle, et sacré par Renauld de Chartres. Depuis Philippe Auguste, tous les rois de France avaient adopté l'usage de se faire sacrer à Reims, dont l'église avait cessé d'être épiscopale en 774, pour devenir archiépiscopale. Sous Louis XI, en 1429, l'impôt sur le sel occasionne dans Reims une révolte à laquelle on a donné le nom de *Mique-maque;* la sédition apaisée, Louis XI fait punir deux cents coupables : six ont la tête tranchée; trois sont pendus; plusieurs ont les oreilles coupées; le reste est banni ou emprisonné. En 1585, la ville de Reims, à l'instigation de son archevêque Louis de Guise, embrasse le parti de la Ligue et ouvre ses portes au duc de Mayenne; elle se soumet à Henri IV après la bataille d'Ivry. La milice rémoise, commandée par le comte de Grandpré, remporte, en 1657, une victoire sur Montal, qui commandait Rocroi pour les Espagnols. Pendant la campagne de 1814, occupée tantôt par les armées étrangères, tantôt par les troupes françaises, soutenant des siéges sans être fortifiée, prise et reprise plusieurs fois, pillée et rançonnée, la ville de Reims eut à subir, en deux mois, toutes les alternatives et tous les désastres de la guerre.

Lorsque César entra dans les Gaules, Reims était une sorte de république aristocratique. Cette forme de gouvernement se maintint sous Clovis, avec quelques modifica-

tions; le pouvoir exécutif fut confié à un comte nommé par le roi, et les sénateurs furent remplacés par des échevins. Les archevêques réunirent plus tard dans leurs mains les pouvoirs temporel et spirituel, ce qui amena de longs conflits entre le peuple et ses seigneurs, et enfin la reconnaissance, en 1182, du droit de commune accordé par Louis le Jeune quarante-trois ans auparavant.

Il existait à Reims une compagnie des arquebusiers, fondée en 1527 par François Ier, et qui ne fut supprimée qu'à la Révolution. « Cette compagnie était composée de deux capitaines, d'un enseigne et de soixante chevaliers en uniforme écarlate. Le capitaine en chef pouvait, sans payer aucun droit, vendre soixante pièces de vin par an; le capitaine en second, cinquante, et l'enseigne, quarante; mais ce dernier fut privé de ce droit, que l'on affecta aux écoles de dessin, d'après les conclusions du conseil de ville, des 25 et 28 avril 1746. Chaque année, le lendemain de la Trinité, on dressait, au haut de la porte de Cérès et ensuite de Mars, une longue perche au bout de laquelle était attaché un oiseau en fer-blanc, rempli de sable. L'arquebusier qui le perçait était nommé *roi de l'oiseau*, et conduit en triomphe au château de l'Arquebuse. Il pouvait, pendant l'année, faire entrer quatre-vingts pièces de vin, ce qui lui valait cent pistoles. Les arquebusiers avaient, au bout de la rue Large, près des remparts, un château bâti en 1568, et un beau jardin servant de promenade. Ce château, vendu en 1793, appartient à un particulier, et la promenade est devenue un jardin potager. Le chevalier qui atteignait l'oiseau trois années de suite se nommait *empereur*, et pouvait faire entrer sans droits, pendant toute sa vie, trente pièces de vin par an[1].... »

Depuis 1179 jusqu'à la Révolution, les archevêques de

1. *Description de Reims*, par M. Géruzez.

Reims ont été en possession du droit de sacrer les rois de France; un seul, Henri IV, ne fut point sacré dans cette ville, parce qu'alors les ligueurs y étaient en force.

La sainte ampoule, dont les archevêques se servaient pour oindre le nouveau roi, était conservée dans l'abbaye de Saint-Remi, où des chevaliers restaient en otage, le jour du sacre, pendant que l'abbé, monté sur une haquenée blanche, portait l'huile miraculeuse à la cathédrale. Les habitants d'un village nommé Chêne-le-Pouilleux, vassaux de l'abbaye, étaient tenus autrefois de se rendre armés au sacre, afin de défendre la sainte ampoule contre ceux qui auraient tenté de l'enlever. Quand Jeanne d'Arc eut amené Charles VII à Reims pour l'y faire sacrer, ce fut elle qui lui présenta les clefs de la ville, en lui récitant ces vers attribués à l'archidiacre Coquillart :

Notre roi, prince et souverain seigneur,
Très-chrétien nommé par excellence,
A qui est dû gloire, louange, honneur,
Subgestion, amour et révérence :
Votre cité de Reims, obéissance
Vous fait par moi qui ci vous la présente ;
Et de franc cœur, en vraie confidence,
Les clefs des portes humblement vous présente
Tradogon.
Roi très-puissant, mon souverain seigneur,
Reims très-ancienne, par grande humilité,
Son cœur vous ouvre, par excellent honneur,
Vous promettant garder fidélité.

En 1484, Charles VIII, venant à Reims pour son sacre, fut reçu, à la porte de la ville, par une jeune fille vêtue de soie, ornée de fleurs, qui descendit du haut de la porte par une machine, et lui présenta les clefs, en lui récitant les vers de Coquillart.

A l'entrée d'Henri II, en 1547, on vit, sur un théâtre, à

la porte de la ville, un soleil s'ouvrir et donner passage à un cœur qui, se séparant en deux, laissa paraître une jeune fille d'environ 10 ans, vêtue d'or et d'argent : celle-ci présenta au roi les clefs de la ville, et récita six vers ; puis le cœur se referma et retourna prendre sa place dans le soleil, qui s'entr'ouvrait de temps en temps comme une fleur.

Parmi les monuments qui font la richesse de Reims, il y en a qui remontent au temps des Romains. Le plus remarquable est la porte de Mars, composée de trois arcades et de huit colonnes d'ordre corinthien. Les Rémois l'élevèrent en l'honneur de César et d'Auguste, lorsque le gouverneur des Gaules, Agrippa, fit faire les grands chemins qui traversaient leur ville.

On voit dans la cathédrale, au côté droit de la nef, le tombeau de Jovinus, qui, avant 1790, était dans l'église Saint-Nicaise. C'est un des plus beaux sépulcres antiques que possède la France ; le bas-relief représente une chasse aux lions d'un très-beau travail, sur laquelle les savants n'ont pas manqué d'entasser mémoire sur mémoire. Ce monument, lorsqu'on l'ouvrit en le déplaçant, en 1793, renfermait quelques cendres, un objet qui avait la forme d'un pain, un vase et deux restes de bottines.

Les diverses fouilles faites à Reims ont amené la découverte d'un certain nombre de médailles romaines ; en 1806, on a trouvé, près du moulin de l'Archevêque, en creusant un fossé, une petite statue en bronze, d'environ 20 centimètres de hauteur, représentant le dieu Mars.

Des monuments du moyen âge, celui qui tient le premier rang est la cathédrale, édifice du XIIIe siècle, commencé par Ébon et achevé par Hincmar. Robert de Coucy, célèbre architecte rémois, consacra trente années à cet immense travail. En 1241, on y célébra le service divin pour la première fois, la veille de la Nativité de la Vierge. Elle n'est pas

tout à fait aujourd'hui ce qu'elle était alors. Le feu prit à la croisée, le 24 juillet 1481, consuma cinq clochers placés au-dessus, et fit fondre onze cloches pesant 33 000 livres. La croisée fut restaurée, mais on ne rétablit point les clochers.

La cathédrale a 146 mètres de longueur, 30 mètres de largeur dans œuvre, à la nef, et 50 à la croisée, 36 mètres de hauteur sous voûte, et 80 du pavé de l'église au sommet des tours. Le portail, de forme pyramidale, se compose de trois arcades; il est orné de plus de cinq cent cinquante statues, en grande partie mutilées et tombant de vétusté; l'arcade du milieu représente le couronnement de la Vierge; celle qui est à droite, le Jugement dernier, et celle qui est à gauche, la Passion. Au-dessus de la rose, entre les tours, est le baptême de Clovis; plus bas se trouve le combat de David et de Goliath. Les deux tours, formées d'arcades, de piliers, de chapiteaux et de pyramides, sont richement découpées, et sculptées à jour; au lieu de porter des flèches, elles sont terminées par de petites pyramides à plusieurs pans. Autour du premier étage sont trente-cinq statues d'évêques, d'une exécution médiocre. On monte, par 480 degrés, à la tour méridionale, qui est un peu plus basse que l'autre, et qui renferme la grosse cloche appelée Charlotte, fondue en 1570 et pesant 11 500 kilogrammes. L'église est couverte en plomb; la charpente est en bois de châtaignier. Un clocher, placé à l'extrémité de la toiture, s'élève à 18 mètres de hauteur, et supporte un ange doré. Partout, à l'extérieur, ce ne sont que statues et bas-reliefs, aux arcs-boutants aussi bien qu'aux portes latérales. L'église est éclairée par un grand nombre de fenêtres, la plupart à vitraux peints, et par des rosaces d'un très-bel effet.

Les statues ont été prodiguées à l'intérieur comme à l'extérieur. On en compte cent vingt-deux, au pourtour des portes, seulement; il y faut ajouter le martyre de saint Nicaise,

qui couronne le pourtour de la grande porte. L'église est partagée en trois nefs, que séparent des colonnes et des colonnettes; la voûte de la grande nef est remarquable par sa hardiesse. Le chœur, entouré de cinq chapelles, est divisé en deux parties. Un des autels est orné d'un magnifique baldaquin qui appartenait autrefois à l'église Saint-Nicaise, superbe monument que la Révolution a détruit. Au-dessus des arcades des travées, règne une belle galerie et s'ouvrent de larges fenêtres à ogives géminées. De riches verrières du XIIIe siècle décorent les fenêtres du chœur, dont chacune renferme quatre personnages : deux archevêques de Reims et deux rois de France. Parmi les autres richesses de la cathédrale, il faut encore citer un orgue fait en 1481; l'autel des fonts baptismaux, dont la cuve servit, dit-on, au baptême de Clovis; les vitraux des croisées du rond-point; quatre tableaux de grands maîtres : *le Lavement des pieds*, par Mucian; *la Nativité*, par le Tintoret; *l'Apparition de Notre-Seigneur à la Madeleine*, par le Titien; *la Manne dans le désert*, par le Poussin; une ancienne horloge au-dessus de laquelle est une grille élégante du XIVe siècle; la pierre tombale de Hugues Libergier, architecte de Saint-Nicaise; et, dans le trésor, un reliquaire du XIIe siècle, dit de l'archevêque Samson, celui de saint Pierre et de saint Paul, qui date du XIIe siècle; le reliquaire du saint sépulcre, donné par Henri II; le vaisseau de sainte Ursule, présent d'Henri III; un ostensoir du XIIIe siècle, enfin quatorze tapisseries magnifiques données en 1530 par l'archevêque Robert de Lénoncourt; deux scènes d'une belle collection qui retraçait la vie de Clovis, et deux grandes pages des Gobelins, données en 1845 par le gouvernement : saint Paul à l'Aréopage, et saint Paul à Cystre avec Barnabé.

La plus ancienne des églises de Reims est Saint-Remi, qui date du XIe siècle. Elle fut commencée en 1041 par Thierry, abbé de Saint-Remi, et terminée par un autre abbé,

Hérimard. Léon IX en fit la dédicace en 1049, le jour de la Saint-Michel. Le rond-point, le portail et les deux clochers furent bâtis par Pierre de Celles, en 1162. Sous Jean Conard, en 1388, on couvrit de plomb la toiture, et le petit clocher fut construit. La longueur de ce monument est de

L'église Saint-Remi, à Reims.

110 mètres. L'intérieur est d'architecture romane; deux clochers à flèches surmontent la façade, qui est plus moderne.

Saint-Remi renfermait de grandes richesses et de précieux travaux; la Révolution a tout dévasté. Il ne reste de l'ancien mausolée de saint Remi que douze statues représentant les

douze pairs de France, et le groupe du saint et des anges. Ces sculptures, en marbre blanc et d'une belle exécution, font aujourd'hui partie d'un nouveau monument, érigé en 1803 et placé dans le chœur, derrière le grand autel. Des pavés incrustés représentant des scènes de l'Ancien Testament, des émaux de Landin de Limoges, dix tapisseries où sont retracés divers épisodes de la vie de saint Remi, et quelques ta-

Hôtel de ville de Reims.

bleaux composent aujourd'hui avec le mausolée toutes les richesses de cette remarquable église.

Au milieu du XVIe siècle, il existait un usage bizarre, la *procession du hareng*. « Le mercredi saint, dit M. Géruzez, après les ténèbres, tout le clergé de la cathédrale allait faire une station dans l'église Saint-Remi. Précédés de la croix, les chanoines, rangés sur deux files, comme dans les processions ordinaires, traînaient derrière eux un hareng atta-

ché à une corde.... Chaque chanoine s'efforçait de marcher sur le hareng de celui qui le précédait, et n'oubliait rien pour empêcher celui qui le suivait de marcher sur le sien. »

Près de la cathédrale se trouve l'hôtel de la *Maison-Rouge*, sur la porte duquel on lit cette inscription ; « L'an 1429, au sacre de Charles VII, dans cette hôtellerie, alors nommée l'*Ane-Rouge*, le père et la mère de Jeanne d'Arc ont été logés et défrayés par le conseil de la ville. » La dépense s'éleva à 24 livres parisis.

Deux places méritent d'être visitées : la place Royale et la place de l'Hôtel-de-Ville; elles communiquent par une rue qui sera la mieux bâtie de Reims, lorsqu'elle sera terminée. Les maisons de la première, sauf une qui malheureusement reste à bâtir, ont des façades à soubassement percé d'arcades avec refends, ornées d'un ordre dorique qui embrasse deux étages, et couronnées d'une balustrade sans comble apparent. Un des côtés est formé par l'ancien hôtel des Fermes, qu'occupe aujourd'hui le bureau de mesurage des toiles et tissus. Au milieu s'élève une statue de Louis XV.

Plus petite et moins régulière, la place de l'Hôtel-de-Ville n'a de remarquable que le monument dont elle a pris le nom. Cet édifice, bâti sous Louis XIII, se compose d'un corps à frontispice et de deux ailes terminées par un pavillon. Il y a malheureusement, quant aux détails, une disparate choquante entre ces deux ailes, dont l'une est neuve. Les pavillons ont deux étages, tandis que le reste du bâtiment n'en a qu'un. Au-dessus du vestibule, dont la colonnade est d'ordre dorique, règne un balcon en pierre ; plus haut est un bas-relief colossal de Louis XIII, et plus haut encore la tour de l'Horloge, dont la structure est élégante et légère.

Une des salles de l'hôtel de ville est occupée par la bibliothèque publique, composée de 32 000 volumes, dont la plupart concernent la théologie, l'histoire et les conciles, et

d'environ 1500 manuscrits, dont un certain nombre ne sont pas dénués d'intérêt.

La ville de Reims manquait d'eau ; dans son voisinage coulait la Vesle, sans contribuer ni à sa commodité ni à son embellissement. La bienfaisance du chanoine Godinot, vieillard de quatre-vingts ans, et la persévérance du maire de la ville, M. de Pouilly, surmontent tous les obstacles ; un minime, habile mécanicien, le P. Féry, construit en sept années une machine, et ces nouveaux Moïses font, en 1753, jaillir de dix-sept fontaines une eau salutaire qui va se distribuer dans tous les quartiers de la ville.

La fontaine Godinot, à Reims.

Les Rémois reconnaissants ont élevé à la mémoire de leur bienfaiteur une fontaine monumentale au milieu d'une place à laquelle ils ont donné le nom de Godinot.

Des bornes-fontaines ont remplacé dans ces derniers temps les fontaines du P. Féry, dont quelques-unes n'étaient pas sans mérite.

Signalons encore aux curieux la maison des Musiciens, rue Tambour, qu'on dit contemporaine de Notre-Dame ; un hôtel de la Renaissance, rue de Mars ; l'hôtel Montlaurent ; la boutique du bijoutier de la place du Marché ; des vestiges romains dans le quartier Saint-Remi ; deux églises nouvellement bâties dans le style gothique : Saint-André et Saint-Thomas ; la statue du maréchal Drouet d'Erlon ; et

enfin des caves qui rivalisent de magnificence avec celles d'Épernay.

Si les monuments à Reims paraissent moins nombreux que ne semblent le comporter l'importance et surtout l'ancienneté de cette ville, il ne faut pas oublier que la plupart de ceux dont elle se faisait honneur ont été détruits ou dégradés par le vandalisme révolutionnaire. Il en était un pourtant, l'église de Saint-Nicaise, plus intéressant encore que la cathédrale par son architecture et par ses souvenirs historiques, qu'on aurait pu conserver en y faisant quelques réparations, et dont on a laissé disparaître l'un après l'autre jusqu'au dernier débris.

Située au milieu d'une vaste plaine, la ville de Reims était entourée de remparts dont les murailles étaient en pierre de craie ; il n'en reste plus que quelques débris. Sa forme est à peu près celle d'un soulier. On y entrait par cinq portes, dont deux voûtées, celles de Dieu-Lumière et de Mars ; la porte Fléchambault est en bois ; celles de Cérès et de Vesle ont des grilles. On admire la grille de la porte de Vesle, qui a été faite en 1774, pour le sacre de Louis XVI, par un serrurier rémois, nommé Masson. C'est à la porte de Vesle que commence le *Grand-Cours*, promenade qui s'étend jusqu'à la porte de Mars, entre les remparts, la plaine que bornent des montagnes couvertes de vignes, et la Vesle qui coule le long d'un petit bois appelé le *Bois d'Amour*. L'espace occupé par la ville est proportionnellement plus grand que ne l'exige le chiffre de sa population ; mais il faut remarquer que les rues sont larges et que la plupart des maisons n'ont qu'un étage.

Guillaume Baussonnet, poëte rémois du XVIIe siècle, a fait pour Henri IV l'inscription suivante, quand ce prince vint à Reims :

Si Reims ne vit son roi, ce grand Mars des guerriers,
Lorsqu'il plantait l'olive en plantant des lauriers,

Aussi ne le vit-elle assaillir sa campagne :
Mais, prévoyant le fruit de ces deux plants divers,
Le roi n'a voulu voir l'honneur de la Champagne
Que quand il se verrait l'honneur de l'univers.

Le surintendant des finances Colbert était sorti d'une famille de marchands de vins et de marchands de draps de la ville de Reims. « Ayant voulu, dit M. Géruzez, faire un de ses fils grand bailli de l'ordre de Malte, voici comment il s'y prit pour avoir les quatre quartiers de noblesse qu'on lui demandait. Il fit fabriquer une épitaphe pour un de ses ancêtres prétendus, né dans le XIIIe siècle, et nommé Richard Colbertly, Écossais. Il s'agissait de la placer dans l'église des Cordeliers, où était la sépulture de plusieurs de ses aïeux. On promit au P. Valery, alors gardien, un évêché qu'il n'eut pas, et l'épitaphe fut mise, la nuit, dans cette église, où on la voyait encore avant la Révolution. »

Ce fut un teinturier de Reims, nommé Gobelin, qui fit bâtir à Paris la Folie-Gobelin, achetée par Colbert pour y établir une des richesses manufacturières et artistiques de la France.

Voltaire passa quelque temps à Reims, en 1749. Il y confia la copie de son *Catilina* à un avocat au conseil, nommé Jean Lethinois. Celui-ci, que la gravité de ses fonctions n'empêchait point de rimer assez agréablement, joignit ces vers à l'envoi du manuscrit copié :

Enfin le vrai Catilina
Sur notre scène va paraître ;
Tout Paris dira : « Le voilà ! »
Nul ne pourra le méconnaître.
Ce scélérat par sa fierté,
César par sa valeur altière,
Cicéron par sa fermeté,

Montreront leur vrai caractère;
Et, dans ce chef-d'œuvre nouveau,
Chacun reconnaîtra, par les coups de pinceau,
César, Catilina, Cicéron et Voltaire.

Au nombre des illustrations rémoises il faut compter Nicolas-Henri Linguet, écrivain fécond et original, historien, orateur, poëte, publiciste, critique, journaliste, mort sur l'échafaud, le 8 thermidor 1793; Antoine Pluche, auteur du *Spectacle de la nature*, de la *Mécanique des langues*, etc.; le bénédictin dom Thierry Ruinart, collaborateur de dom Mabillon; Drouet d'Erlon; le célèbre graveur Robert Nanteuil.

VIII.

DE BLESME A SAINT-DIZIER.

L'embranchement qui doit traverser le département de la Haute-Marne pour atteindre la ville de Gray, dans la Haute-Saône, n'est encore ouvert que jusqu'à Saint-Dizier. Il commence à Blesme, où le voyageur change de train, et se compose d'une seule voie ferrée. Dans tout le parcours, qui est de 18 kilomètres, on ne rencontre rien qui vaille la peine d'être cité; une vaste plaine, une forêt dont on coupe la lisière, puis encore une plaine et quelques rares villages aperçus de loin, voilà tout. On arrive à *Saint-Dizier* en 35 minutes.

Il n'y a guère plus de monuments dans cette ville que d'accidents de terrain sur la route qui y conduit. Mais c'est une cité industrieuse et florissante, et, s'il faut en croire les

chroniqueurs, elle a une origine d'une antiquité très-respectable. Les uns veulent qu'elle ait tiré son nom d'un temple consacré par les Romains à la déesse Isis. Les autres cherchent une étymologie dans le nom latin *sanctus Desiderius*, de saint Didier, troisième évêque du diocèse de Langres. Vers l'an 264, disent ces derniers, une horde de barbares, sous la conduite de Chrocus, assiégea Langres, massacra ou dispersa les habitants, et fit mourir le pieux pasteur qui avait offert sa vie pour sauver celle de son troupeau. Des miracles signalèrent le martyre du prélat; ses restes, recueillis par les fidèles, furent déposés en partie dans la basilique de Sainte-Madeleine, à Langres, et en partie transportés dans une contrée couverte de forêts, où l'on érigea un tombeau à la mémoire du saint. Ce fut dans cette contrée, autour de ce tombeau, que la ville de Saint-Dizier prit naissance.

Treize siècles d'existence avaient dû lui donner un accroissement considérable; aussi ne faut-il point s'étonner de lire dans Belleforest que c'était une *belle, forte, fameuse place et forteresse.* Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle soutint, en 1544, un siége qui occupe une des belles pages de l'histoire de France.

Charles-Quint, vainqueur à Luxembourg, à Commercy, à Ligny, arrive devant Saint-Dizier avec une armée de 100 000 hommes. Lalande et Sancerre commandent dans la place, que défendent les citoyens et 2000 hommes de troupes. Sommés de se rendre, ils répondent par le silence; Charles, furieux, fait ouvrir la brèche et ordonne l'assaut; les Espagnols sont repoussés. Chaque jour une nouvelle attaque échoue devant le courage et la fermeté des assiégés. Le favori de Charles, René d'Orange, tombe à la tête des Belges. Le brave Lalande, qui a constamment payé de sa personne, est atteint par un boulet de canon, dans sa chambre, au moment où il s'y retirait pour goûter un instant de repos. Mais Sancerre poursuit avec succès l'œuvre si glorieusement

entreprise en commun. Six semaines encore, il tient en échec les troupes de Charles; le siége va être levé.

Un paquet de lettres, surpris par l'empereur, contient la clef du chiffre qui sert à la correspondance de Sancerre et du duc de Guise. Charles en abuse pour supposer un ordre du roi enjoignant à Sancerre de rendre la ville. Cet ordre est porté, dit Paul Josse, « par quelque bagager françois gaigné par argent comptant et l'ayant cousu dedans un de ses souliers pour feindre mieux la diligence du péril. » Saint-Dizier n'avait plus ni vivres, ni eau, ni munitions. Sancerre, trompé par l'artifice de Charles, consent à se rendre dans douze jours, s'il n'est pas secouru. Le terme arrivé, il capitule, et sa capitulation est presque une victoire : il sort de la ville avec la garnison, emportant bagage et artillerie, *la lance sur la cuisse*, *tambourins sonnants et enseignes déployées*, en présence de l'ennemi qui s'est engagé à respecter la vie et les propriétés des habitants.

La résistance héroïque de Saint-Dizier fit perdre à Charles-Quint tout le fruit qu'il s'était promis de cette campagne contre la France.

Dans la nuit du 19 au 20 août 1775, l'imprudence d'un boulanger alluma dans cette ville un incendie qui dévora le palais, l'église, la halle, les magasins, les écoles et 80 maisons. Rebâtie sur un nouveau plan, elle n'offre aucun aliment à la curiosité du touriste; on a tout dit quand on a parlé de ses rues larges et bien alignées, de ses deux promenades, le *Jars* et le *Fort-Carré*, de quelques débris de son château, de l'ancien monastère des capucins où est le collége communal, et du port où se préparent les flottages qui descendent la Marne pour arriver à Paris.

Il y a deux forges à peu de distance de la ville; on les nomme *Clos-Mortier* et *Marnaval*. La première date de Charles IX. On raconte ainsi la fondation de la seconde : Henri IV passait à Saint-Dizier; l'échevin Baudesson se

rend, pour le complimenter, au palais où il est descendu. La figure de Baudesson avait une grande ressemblance avec celle du roi. La garde, trompée, prend les armes, et le tambour bat aux champs. « Ventre-saint-gris, est-ce qu'il y a deux rois ici? » s'écrie Henri IV en mettant la tête à la fenêtre. Beaudesson entre, et le roi, surpris de voir une si parfaite image de lui-même, demande en riant à l'échevin si sa mère n'a jamais été en Béarn. « Non, sire, répond de même Baudesson, mais mon père a beaucoup voyagé. » Henri voulut absolument payer cette repartie de quelque faveur ; Baudesson demanda la permission de bâtir une forge sur la Marne : et voilà comment fut fondé Marnaval.

Vue de Pont-à-Mousson.

IX.

DE FROUARD A METZ.

Nous avons dit qu'à Frouard le chemin de fer se divisait en deux lignes, l'une conduisant à Strasbourg, l'autre à Metz et à Forbach, avec un embranchement sur Thionville. Ce n'est pas sans intérêt que le voyageur parcourra cette dernière ligne ; les souvenirs, les ruines, les monuments s'y rencontrent à chaque station. La première est *Marbache*, village situé dans une vallée, entre des coteaux boisés, et dont l'ancienneté est établie par des titres de donation qui datent des XIe et XIIe siècles. Vis-à-vis l'ancien château de Condé, sur le chemin de ce Marbache à Frouard, on a trouvé

des ossements entourés de pierres. En 1810, on a découvert, sur la route de Nancy à Saint-Mihiel, des cercueils en pierre, percés aux extrémités, renfermant des cadavres à côté desquels se trouvaient une Vierge en plâtre et un Christ en cuivre sur une croix de bois noir. Il y avait, auprès de ces cercueils, des ossements enfermés dans des pierres murées. Treize ans plus tard, en travaillant de l'autre côté de la route, des maçons rencontrèrent, à une profondeur de 2 mètres, un pavé formé de dalles, sur quelques-unes desquelles étaient gravées des lettres. L'église est toute moderne; elle a été construite en 1825.

De Marbache à *Dieulouard*, on suit, en passant devant Belleville, une vallée bien cultivée, entre des coteaux couverts de bois et de vignes, le long de la Moselle, qui depuis Frouard est navigable. Sur la rive gauche de cette rivière est situé Dieulouard, connu sous les différents noms de *Dei-Custodia*, *Dieulewart*, *Deslovareth*, *Desluardum*, *Deu-Louvart* et *Deus-Louvart*. Les historiens ne sont point d'accord sur l'origine de ce bourg : les uns veulent qu'il ait autrefois fait partie de Scarpone, la troisième ville du pays des Leuques; d'autres le font s'élever avec son château, de 997 à 1020, sur une partie des ruines de Scarpone. A cette époque, il était la propriété des évêques de Verdun. Le château de Dieulouard fut souvent pris, rasé, incendié et rebâti, jusqu'au moment où, sous Louis XIV, il fut enfin démantelé pour ne plus se relever. Le bourg était assez important pour que les évêques y eussent fondé une collégiale, vers la fin du xe siècle; on prétend même qu'ils y firent battre monnaie. On remarque, dans le voisinage, les vestiges d'une voie romaine conduisant aux ruines de Scarpone.

Les ruines du château sont curieuses à visiter : les fossés, aujourd'hui comblés, avaient 60 mètres de largeur; l'épaisseur des murs est de 2 à 3 mètres; on voit encore le logement du prévôt, les culs de basse-fosse, trois citernes,

l'endroit où était le pilori de la justice épiscopale, une porte au-dessus de laquelle est la statue de la Vierge, avec cette inscription : *Sub tuum præsidium.*

Dieulouard possède une belle église du xve siècle, dont les stalles et la chaire sont en bois et décorées de riches sculptures; on admire, au-dessus de la boiserie du chœur, des sculptures représentant l'arche sainte et les attributs du culte de l'Évangile. Sous le chœur est une chapelle souterraine, taillée dans le roc et dédiée à la Vierge; c'était autrefois, et c'est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage. Les fenêtres de cette chapelle paraissent dater du xie siècle.

Le capitaine Krantz, de Dieulouard, voulant surprendre Metz, se présenta un jour aux portes de la ville, déguisé en marchand et conduisant plusieurs charrettes chargées de tonneaux où étaient cachés des soldats. Cette ruse n'eut pas le succès qu'il en avait attendu; les troupes qui devaient le soutenir n'arrivèrent pas à temps, et il tomba au pouvoir des Messins, qui le tuèrent.

Sur le bord de la Moselle, en face de Dieulouard, une maison isolée, que rien ne paraît recommander à l'attention du voyageur, offre pourtant au savant comme au curieux une mine aussi intéressante qu'inépuisable; là florissait jadis une ville considérable, fondée, selon les uns, par une colonie de Troyens fugitifs, et dont l'origine, selon les autres, doit au moins être reportée jusqu'aux premiers temps de la domination romaine. Cette ville était Scarpone (Scarpona, Sarpona, Serpanne, Charpaigne, Charpagne). On lit dans une savante notice de M. Beaulieu :

« Autant qu'il est possible d'en juger par les ondulations du sol et par ce que l'on connaît des ponts qui joignaient ensemble les divers quartiers de Scarpone, cette ville était bâtie sur cinq îlots, dont les deux premiers avaient 500 mètres de longueur du sud au nord, et les trois autres 400 du nord-ouest à l'est. C'est entre ces derniers et les vignes de

Dieulouard qu'étaient les principaux édifices : les temples, les bains et le fort, devant lequel s'élevaient trois grands monuments de forme pyramidale. Les autres îlots, qui communiquaient entre eux par quatre ponts en pierre, étaient couverts d'habitations particulières. Des tuiles plates à rebord, des briques et divers débris indiquent qu'un grand nombre d'habitations s'étendaient encore dans la plaine, à partir du coteau de Sainte-Geneviève jusqu'à celui de Gellamont, au pied duquel est bâti le village de Dieulouard. Cette ville avait donc une immense étendue, bien que n'embrassant pas les sept lieues de tour que la tradition lui attribue. Elle était protégée contre les crues de la Moselle par une digue de 120 mètres de long sur 2 de large, élevée au nord-ouest; au nord par une seconde digue, et enfin par une troisième le long de la rive du fleuve, au lieu dit Saulcy des Vannes. Les pilotis de cette dernière digue se voyaient encore en 1730.

« Les maisons de Scarpone, bâties pour la plupart en pierre, étaient divisées en chambres de 4 à 5 mètres en carré, dont l'aire, formée d'un blocage cimenté et recouvert d'un vernis rouge, adhérait si bien aux murs et était d'une dureté telle, que les eaux qui filtraient au travers des terres ne pouvaient la pénétrer. Plusieurs pans de mur avaient encore 3 mètres de hauteur, et étaient ornés de peintures à fresque. »

A l'époque de l'établissement des Francs dans le pays, Scarpone avait déjà perdu de son importance. On voit pourtant cette place résister, en 954, aux attaques des Hongrois, et fermer, en 970, le passage à Lothaire, qui voulait pénétrer dans la Lorraine. Puis elle fut pillée, ruinée, brûlée, abandonnée; en 1734, la Moselle, en se creusant un nouveau lit, la sépara de Dieulouard et renversa une partie des murs du fort; il restait encore quelques maisons et une église; celle-ci fut démolie en 1834; une seule des maisons

subsiste et semble n'être restée là que pour indiquer la place où fut la florissante cité.

On a trouvé, à différentes époques, en fouillant les ruines de Scarpone, une grande quantité de médailles, de tombeaux, de bas-reliefs et de statues.

Suivant une tradition populaire qui s'est conservée dans le pays, la reine Dahoud ou Hordal (on désignait sous ce nom la reine Brunehaut) périt en cet endroit, et d'une autre façon que celle qui est racontée par les historiens. On dit, rapporte dom Calmet, que cette princesse, étant à Scarpone, ordonna à son cocher de faire passer sa voiture, traînée par des bœufs, dans la rivière, s'imaginant que les eaux se durciraient et formeraient un chemin ferré devant elle.... Mais le cocher, s'étant aperçu que l'eau ne se durcissait point, représenta à Brunehaut que c'était aller contre la volonté de Dieu d'entreprendre de passer par un endroit où il ne voyait plus de route; à quoi elle répondit. *Veuille ou non veuille, passe toujours.* Et aussitôt elle fut submergée en punition de son blasphème.

Après une course d'un quart d'heure dans une belle vallée semée de beaux villages, on voit se dresser une montagne portant à son sommet quelques ruines et un village, ayant à ses pieds une petite ville que dominent deux tours surmontées de couronnes; là jaillit encore pour le savant et pour l'historien une nouvelle source de souvenirs. Cette humble cité, satisfaite de jouer aujourd'hui le tout petit rôle de chef-lieu de canton, posséda autrefois une université « jà tant célèbre et florissante, disait Pantaléon Thévenin, qu'il n'y avoit académie en Allemaigne, ni ceste ancienne et fameuse université de Cologne mesme, ny en France (excepté celle de Paris), qu'en fréquence de bonnes leçons, tant en humanité et philosophie que théologie et loix, et affluée de disciples, tant du pays et du lieu que d'Allemaigne et autres régions circonvoisines, elle ne surmonte ni ne désavance. »

Mousson est le nom de la montagne; *Pont-à-Mousson* est celui de la ville.

Une querelle très-vive s'éleva, dans le XVIe siècle, au sein de Pont-à-Mousson, entre les professeurs de l'université et ceux du collége des jésuites, sur la question de savoir si le nom latin de la ville devait être *Ponti-Mussum* ou *Mussi-Pontum*; il ne fallut rien moins, pour mettre fin à la discussion, qu'un décret du duc Charles III, lequel décida, contrairement à l'opinion des jésuites, que *Ponti-Mussum* serait le nom définitivement adopté : ce qui n'empêche pas les habitants de Pont-à-Mousson de s'appeler encore les Mussi-pontains.

Sans avoir été précisément fondée, comme on l'a prétendu, par une colonie de Troyens, la ville de Pont-à-Mousson n'en jouit pas moins d'une ancienneté suffisamment respectable; il existe dans les archives de Toul des titres de 896 et de 905, dans lesquels elle est ainsi désignée : *villa Pontus sub castro Montionis*, « la ville du Pont sous le château de Monçon. » On disait autrefois Monçon, et en latin *Montio*, *Montiacum*; on trouve aussi le nom de *Mons Jovis*, d'où l'on a conclu que sur cette montagne il y avait eu un temple de Jupiter.

La montagne s'appelant *Mousson*, la ville se nommant *Pont*, du pont qui conduit à la montagne, on comprend aisément l'origine du nom actuel de Pont-à-Mousson.

Cette ville, affranchie en 1263 par Thiébaut II, comte de Bar, fut érigée en marquisat par l'empereur Charles IV en 1355, et obtint, l'année d'ensuite, les droits et priviléges des villes impériales. Prise en 1476 par Charles le Téméraire, elle fut reprise par le duc René; mais celui-ci, obligé de se retirer par suite de la désertion de ses troupes suisses, laissa la ville retomber au pouvoir du duc de Bourgogne.

Ce fut en 1572 que Charles III fonda la célèbre université de Pont-à-Mousson; le collége des jésuites existait déjà et

jouissait aussi d'une très-grande renommée. Charles III et sa cour assistèrent, le 7 septembre 1580, à la représentation d'une tragédie de *Jeanne d'Arc*, composée par Fronton du Duc, professeur à l'université. Vers la même époque, l'imprimerie venait ajouter encore à tant d'éclat; les bibliophiles de nos jours recherchent les ouvrages qui sortirent alors des presses des Marchand et de Melchior Bernard. Toute cette gloire devait disparaître avec l'université, qui fut transférée à Nancy en 1768.

Pont-à-Mousson est divisé en deux par la Moselle : la partie située entre la montagne et la rivière est appelée ville haute; on nomme ville basse celle qui est sur la rive opposée. Un beau pont en pierre établit la communication de l'une à l'autre.

Vue du pont de Pont-à-Mousson.

L'église Saint-Martin, qui sert de paroisse à la ville haute, fut bâtie dans le XIIIe siècle et reconstruite dans le XIVe; à l'exérieur, elle est en style ogival fleuri; l'architecture intérieure paraît être d'une date plus ancienne. On y reconnaît avec peine les nombreuses dégradations que les jésuites firent à l'édifice, sous prétexte d'en changer la distribution. Plusieurs des tableaux qu'on y voit sont attribués à Claude Charles. Dans une des chapelles, une table en pierre, cachée par une boiserie, couvre les statues d'une femme et d'un guerrier revêtu d'une cotte de mailles. On croit que ce mausolée est celui du comte Thibaut, fondateur de l'église.

Saint-Laurent, église paroissiale de la ville basse, n'offre de remarquable qu'un tableau à vantaux du XVIIe siècle, représentant le baptême de Jésus, la résurrection de Lazare, la guérison des aveugles à la piscine, et la Transfiguration.

Place de Pont-à-Mousson.

On remarque encore, à Pont-à-Mousson, l'hôtel de ville, sur une grande place entourée d'arcades; de vastes casernes de cavalerie, élevées sur l'emplacement du château, ou *maison forte*, que René II avait fait construire sur la rive gauche de la Moselle; un bel hôpital civil; une assez jolie fontaine;

un collége qui occupe les bâtiments où les jésuites avaient le leur; des boulevards qui forment une agréable promenade; l'ancienne abbaye de Sainte-Marie, magnifique édifice où est actuellement le petit séminaire, et dont le portail est malheureusement surchargé d'ornements d'un goût douteux.

Le chanoine Laurent Pilladius, auteur d'un poëme latin sur la guerre des *rustauds;* le jésuite Pierre Beauregard, orateur remarquable; le conventionnel Mallarmé; une foule d'officiers distingués de notre époque : le maréchal Duroc, les généraux de La Barolière, Hardy, Bourcier, de Niceville, Fabvier, Jacquinot, Fririon, ont vu le jour à Pont-à-Mousson.

Mais quelles sont, au sommet d'une côte rapide qui domine la vallée, ces ruines au-dessous desquelles se groupent les maisons d'un petit village? Ce sont les ruines d'un des plus célèbres châteaux du moyen âge, Prény, dont le village a conservé le nom. Ce château, que Bouchard d'Avesnes, évêque de Metz, ne put prendre, en 1286, avec 4000 fantassins et 1000 cavaliers, était « un carré flanqué de hautes et fortes tours, liées entre elles par d'épaisses murailles et des galeries souterraines creusées dans le roc vif. A l'une des extrémités de ces constructions, qui formaient le château proprement dit, s'élevait un second édifice entouré de fossés, flanqué également de tours sur l'une desquelles était placée la fameuse cloche nommée Mande-Guerre. Cette tour, la plus grosse, porte encore aujourd'hui ce nom. Ce pâté de bâtiments, qu'on appelait le donjon, contenait la chapelle castrale et les grands appartements. On remarque une ruche immense dans l'une de ces tours, où l'on pénètre par une issue creusée nouvellement dans l'épaisse muraille; les prisonniers y étaient descendus par une ouverture pratiquée dans la voûte supérieure. Une place d'armes, les logements de la garnison, les bâtiments où se réfugiaient les paysans de la seigneurie en temps d'invasion, occupaient l'espace

compris entre le donjon et le château, dont un double rang de fossés et trois fortes portes complétaient les moyens de défense[1]. »

Les ducs de Lorraine tiraient leur cri de guerre du nom de cette forteresse; on lisait encore, avant la Révolution, cette inscription sur Mande-Guerre :

Ils criaient : Priny, Priny !
L'enseigne au riche duc Ferry !
Marchis entre les trois royaumes.

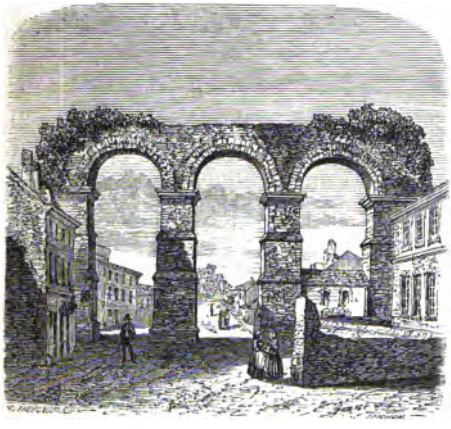
Quant au village qui est tout à fait au bas de la côte, il est nommé tantôt *Pagny-sous-Prény*, tantôt *Pagny-sur-Moselle;* il existait dès le XIIe siècle. Des laboureurs y ont trouvé, en 1842, des cercueils en pierre, avec des squelettes bien conservés ; l'un de ces squelettes avait la tête séparée du tronc, et déposée vers la région du sacrum. On suppose qu'il existait anciennement, en cet endroit, un cimetière que la Moselle, en se déplaçant, aura fait entièrement disparaître.

La nature n'a pas moins que l'histoire contribué au charme de cette contrée qui passe si rapidement devant les yeux; nulle part on ne trouverait des paysages plus variés, des sites plus pittoresques, ni de plus coquets villages aussi gracieusement suspendus aux flancs des coteaux, ou se mirant dans une onde aussi fraîche que celle de la Moselle. Quoi de plus joli que *Novéant*, entre ses deux collines, avec son pont suspendu et son château à tourelles ? Et ne serait-on pas heureux d'y couler doucement le reste de son existence, fût-ce dans la plus humble de ses habitations ?

A peine a-t-on eu le temps de former ce vœu qu'on le renouvelle devant cet autre village non moins frais, non moins

1. *Statistique du département de la Meurthe*, par H. Lepage.

coquettement bâti, qu'on appelle *Ars-sur-Moselle*, ou mieux Arches-sur-Moselle. Ce nom lui vient des restes d'un aqueduc, qu'on a vus sur la rive gauche de la Moselle, quelques instants avant d'arriver à cette station. Cet aqueduc, nommé dans le pays *Pont du Diable*, et qui va, sur la rive droite, former de majestueuses arcades jusqu'au village de Jouy, fut, dit-on, bâti par Drusus; il avait pour destination de conduire dans l'antique Divodurum les eaux nécessaires aux bains et à la naumachie.



Aqueduc de Jouy.

On arrive en quelques minutes à une nouvelle station. Celle-ci, à l'exception d'une gare élégante et coquette, n'offre rien d'attrayant aux regards : une ceinture de remparts, une porte qui, pour être toute neuve, n'en ressemble pas moins à l'entrée d'une prison, voilà pour le coup d'œil ; et pourtant on s'empresse de descendre, on court vers ces remparts, on s'engage dans la courbe de cette porte : c'est qu'il se trouve au delà une ville qui fut une grande cité gauloise

du temps des Romains, qui devint, sous les rois francs, la capitale de l'Austrasie, et qui tient aujourd'hui le premier rang parmi les places fortes de la France.

Ruines de la forteresse de Mousson.

Vue de Metz.

X.

METZ.

Les souvenirs historiques de la ville de Metz remontent à deux mille ans environ ; elle portait le nom de *Divodurum*, lorsque César entra dans les Gaules, et elle appartenait aux Médiomatriciens (*Mediomatrici*), qui faisaient partie de la Gaule belgique. L'armée de Vitellius, commandée par Valens, y égorgea 4000 habitants en l'année 69, et le farouche roi des Huns y signala sa fureur, en 451, par un massacre encore plus considérable. Après la bataille de Tolbiac, Metz, que déjà l'on appelait *Mettis*, embrassa le parti de Clovis, et devint, quelques années plus tard, la résidence du fils de

ce prince, Thierry, qui en fit la capitale du royaume d'Austrasie. Louis le Débonnaire y mourut en 840, et fut inhumé avec la reine Hildegarde, sa mère, dans l'église de Saint-Arnould. Prise en 923 par Henri l'Oiseleur, en 945 par Othon le Grand, pillée par les troupes de ce dernier en 955, cette ville, où avaient été reconnus rois de Lorraine Charles le Chauve en 869 et Lothaire IV en 968, s'affranchit de ses souverains et se constitua ville libre et impériale. Son gouvernement, basé sur l'élection, devint républicain ; elle fut administrée par un *maître échevin* choisi dans les familles des *paraiges*, sortes de tribus au nombre de six, composées, les cinq premières de nobles, et la sixième de bourgeois et d'artisans. Chaque paraige avait un *chef d'hôtel ;* la bourgeoisie nommait quarante députés ; et ces députés, réunis aux chefs d'hôtel, procédaient tous les cinq ans à l'élection du conseil des *treize*, qui avait dans ses attributions la police, la justice criminelle et civile, et, de concert avec le maître échevin, la confection des ordonnances et des statuts particuliers. Pour la rédaction des lois, ils étaient obligés de s'adjoindre les députés et les commissaires de quartiers, nommés *comtes jurés*. Venaient ensuite les *sept du trésor*, les *sept de la monnaie*, les *sept de la guerre*, etc., sortes de comités présidant autant de départements ministériels, et dont les cinq paraiges nobles fournissaient cinq membres, tandis que le paraige de la bourgeoisie en fournissait deux.

Mais la liberté, la grandeur et la prospérité de Metz devaient avoir un terme. Harcelée, tantôt par les empereurs, tantôt par les rois de France, qui lui faisaient payer la paix au poids de l'or ; ravagée par les compagnies franches et par les ducs de Lorraine ; ruinée par le siége qu'elle eut à soutenir, en 1444, contre les armées réunies de Charles VII et de René d'Anjou ; dévastée par les inondations de la Moselle, décimée par la famine et par la peste, la république messine songea à se donner un protecteur, et, en 1552, elle

se jeta entre les bras de la France. Cette même année fut pour elle une époque glorieuse : Charles-Quint, commandant en personne une armée de 100 000 hommes, vint épuiser, devant ses murs, soixante-cinq jours d'efforts inutiles, et se vit forcé à une retraite humiliante par la belle et vigoureuse défense du duc de Guise.

Au lieu d'un protecteur qu'elle avait cherché, Metz trouva un maître dans la France; en peu de temps elle vit disparaître ses institutions républicaines et s'élever une citadelle pour réprimer ses tentatives de révolte. Le jour où, pour la première fois, on lui enleva le droit d'élire son premier magistrat, Audrouin Roussel, ancien maître échevin, se tua de désespoir. Réduite de 60 000 habitants à 20 000, elle tomba dans un triste état d'anéantissement et de pauvreté d'où Henri IV, Turgot et le maréchal de Belle-Isle essayèrent à diverses reprises de la faire sortir.

Resserrée aujourd'hui dans des limites plus étroites, la ville de Metz a vu remplacer par d'immenses fortifications une partie de ses monuments, de ses abbayes, de ses églises. Elle est devenue une des places de guerre les plus fortes de France. Ses armoiries font allusion à son plus beau titre de gloire, qui est de n'avoir jamais été prise, depuis qu'elle a été garnie d'une enceinte : elles se composent d'un écusson parti d'argent et de sable, surmonté d'une pucelle couronnée de tours et tenant une palme de la main gauche. Ce fut pour ne point déroger que la fière cité refusa le passage aux armées de la sainte alliance, lorsqu'elles évacuèrent le territoire français; elle leur fit traverser la Moselle sur un pont qu'elle construisit sous ses remparts, afin d'épargner à son enceinte, vierge du joug étranger, la honte et la douleur d'un tel spectacle.

L'enceinte fortifiée de Metz, à laquelle on ne cessa de travailler depuis la domination française, et que modifia presque entièrement le célèbre Cormontaigne, il y a un peu plus

de cent ans, est tellement importante par sa force et par son étendue, qu'il faudrait, avec un matériel extraordinaire, une armée de 120 000 hommes au moins pour en entreprendre le siége. Il ne reste de l'enceinte du XVIe siècle que le retranchement de Guise, la tour Serpenoise, la porte des Allemands et la tour d'Enfer. La porte des Allemands semble avoir été conservée pour donner une idée de toutes celles qui existaient alors, et qu'on a démolies comme inutiles, depuis le nouveau système de fortifications; c'étaient autant de châteaux forts, à quatre tourelles surmontées de batteries, et qui avaient chacun un châtelain. On remarque, sur les murailles de la tour d'Enfer, les traces des boulets espagnols, et l'on y montre le cachot où, pendant six mois, furent enfermés les cordeliers qui avaient comploté de livrer la place aux troupes impériales.

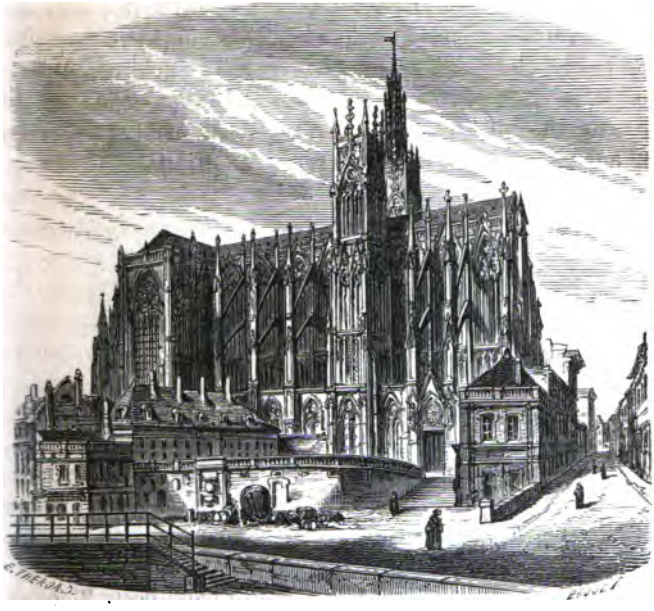
Les abords de la ville sont défendus par deux forts, six lunettes et une redoute en terre. Les deux forts sont dus à Cormontaigne. Celui de Belle-Croix, qui, avec la lunette du Cheneau, présente un développement de galeries de mines d'environ 10 000 mètres, couronne, à l'est, les hauteurs d'où l'on pourrait plonger dans la ville. L'autre, nommé fort Moselle, ou de la Double-Couronne, est situé à la partie septentrionale; son enceinte, formée de fossés pleins d'eau et de fortifications rasantes, le rend de difficile atteinte pour le canon de l'ennemi.

Construite en 1737, la redoute, nommée redoute du Pâté, occupe l'emplacement de l'ancienne Naumachie, et forme, lorsqu'on élève les eaux de la Seille, une île dans laquelle on pénètre, de la place, par une galerie souterraine.

On entre dans Metz par neuf portes, qui sont les portes de France, de la Citadelle, Serpenoise, Saint-Thiébault, Mazelle, des Allemands, Chambière, de Thionville, du Saulcy et Sainte-Barbe.

Un magnifique édifice gothique s'élève au centre de la

ville : c'est la cathédrale, qui tient la place d'un monument plus ancien, et dont la construction commencée en 1330 par l'évêque Adhémar de Monteil, dura plus de deux siècles. Sous l'épiscopat de Thierry Bayer de Boppart, mort en 1383, les voûtes furent fermées et l'intérieur s'embellit, ainsi que l'extérieur, de galeries, de sculptures et de peintures. Cent



Extérieur de la cathédrale.

ans plus tard, on s'occupa de la construction d'un clocher; le chœur, entrepris, à la fin du xve siècle, par le chanoine Jacques Damange, ne fut achevé qu'en 1519. La bénédiction de l'édifice entièrement terminé eut lieu le 24 mai 1546.

La cathédrale a 122 mètres 25 centimètres de longueur dans œuvre, et, hors d'œuvre, 128 mètres 62 centimètres.

Sa hauteur est, sous voûte, de 41 mètres 70 centimètres. *La* nef est large de 14 mètres 56 centimètres; les collatéraux, élevés seulement de 14 mètres, ont une largeur de 8 mètres 10 centimètres. La flèche, légère, hardie, taillée à jour, entourée de petites flèches en forme d'obélisques, s'élève dans les airs à une hauteur de 85 mètres 50 centimètres; elle est l'œuvre d'un habile architecte messin, nommé Ranconval, qui n'employa pas plus de trois ans à la construire. La cloche que renferme cette tour pèse 13000 kilogrammes; on lui a donné le nom de *la Mutte*. Lorsqu'on la met en branle, elle fait éprouver un balancement sensible à la grande et aux petites flèches. Elle porte cette inscription :

Dame Mutte suis baptisée,
De par la cité ci-posée,
Pour servir à la cité
Aux jours des grandes solennités ;
Et aussi pour crier justice,
Prendre ban de bonne police;
Les contredire quand bon me semble,
Et pour convoquer gens ensemble.

La seconde tour, commencée par M. Deny, sculpteur messin, a été terminée par M. Thiébault.

Une singularité choquante frappe le curieux, au premier coup d'œil jeté sur la façade principale du monument : malgré tout le talent dont a fait preuve l'architecte Blondel, on regrette certainement de voir ce lourd portail moderne, d'ordre dorique, appliqué à un chef-d'œuvre de l'architecture gothique. L'idée en appartient à Louis XV, qui le fit construire en 1765, à la suite d'une maladie dont il faillit mourir à Metz. Mais c'est une fâcheuse impression bien vite effacée lorsque, à l'intérieur, on contemple ces masses colossales, ces longues ogives, cette colonnade hardie qui commandent l'admiration, cette rose d'une étonnante dimension,

si délicatement travaillée, ces vitraux du chœur dont le dessin est si beau, dont les couleurs sont encore si vives. Cependant on se sent tout à coup saisi d'un sentiment de

Intérieur de la cathédrale.

tristesse; on devine, à de nombreuses traces de mutilations, que le vandalisme des révolutions a passé par là.

On conserve dans la cathédrale une belle baignoire antique en porphyre rouge, tirée des bains publics des Ro-

mains, et convertie en fonts baptismaux; la chaire de Saint-Clément, en marbre cipolin, taillée dans le fût d'une colonne romaine; la chape de Charlemagne; deux belles crosses en ivoire du XIe et du XVe siècle.

La place Napoléon est belle, régulière, décorée de bâtiments dont l'architecture sévère fait honneur au talent de Blondel; sur son emplacement étaient, avant 1755, le cloître de la cathédrale, les logements des musiciens, plusieurs chapelles, le grenier du chapitre et quelques maisons qu'il fallut supprimer; on fut obligé aussi d'abaisser le sol de 5 mètres. Les chanoines, les échevins, les particuliers intéressés s'opposaient à ces travaux; chaque jour, c'étaient de nouvelles difficultés : M. de Belle-Isle les trancha toutes en vrai militaire. Dans la nuit du 9 août 1755, la garnison accourut par son ordre sur la place et se mit à l'œuvre aux flambeaux. Le lendemain matin, à la grande suprise des opposants, les déblais étaient terminés.

L'état-major et le commandant de la place occupent l'un des deux pavillons élevés sur la place Napoléon; l'autre, habité par des particuliers, a remplacé l'ancien palais du Parlement. Entre deux trophées que supportent des piédestaux, s'élève la statue de Fabert, par Étex, fondue en 1840 par L. Richard, Eck et Durand. En guise d'inscription, le monument reproduit ces paroles du grand capitaine : « Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire. »

Ce fut encore sur les dessins de Blondel que l'ingénieur Gardeur-Lebrun fit construire l'hôtel de ville, commencé en 1766 et terminé en 1771. L'architecture en est simple et noble; la façade est ornée de deux frontons, et de belles grilles en ferment l'entrée; un beau portique conduit à l'escalier, qui est grandiose; en face de la rampe principale,

on remarque un bas-relief en marbre blanc, de Louis Leroux de Thionville, sous lequel on a gravé ces vers d'Ausone :

Salve, magna parens frugumque virumque Mosella :
Te clari proceres, te bello exercita pubes,
Æmula te Latiæ decorat facundia linguæ.
Quinetiam mores, et lætum fronte severa
Ingenium, natura tuis concessit alumnis.
Salve, amnis laudate agris, laudate colonis.

L'intérieur de l'édifice renferme, outre les bureaux, de vastes salles destinées aux fêtes, aux séances publiques de l'académie, aux cours de la ville, etc. On y voit peints et sculptés les portraits de quelques-uns des hommes remarquables auxquels Metz se fait honneur d'avoir donné le jour.

A côté de la place Napoléon, entre la cathédrale, la place de la Cathédrale et la place de Chambre, est une construction imposante, qui a toutes les apparences extérieures d'un palais. C'était, en effet, pour en faire son palais épiscopal que M. de Montmorency, en 1785, avait ordonné d'en commencer les travaux, d'après les dessins et sous la direction de Blondel. Mais la Révolution ne permit point de réaliser le projet de l'évêque de Metz; les travaux furent suspendus, et, après quarante années d'interruption, le conseil municipal eut l'idée de les faire reprendre : seulement, au moyen de quelques modifications dans le plan, le palais épiscopal est devenu marché couvert. Remarquable par son étendue et par sa charpente d'une grande élégance, ce marché est cité comme le plus beau qui soit en France. Les trois galeries dont il se compose forment un pourtour dont la longueur est de 380 mètres; chacune d'elles a une largeur de 9m,18.

De la place de Chambre on arrive, soit par le pont de la Préfecture, soit par le pont des Roches, à une petite île ap-

pelée jadis le Grand-Saulcy, où l'on trouve la préfecture, construction toute moderne, et le théâtre, qui, depuis sa restauration, ne laisse rien à désirer, quant à sa distribution intérieure.

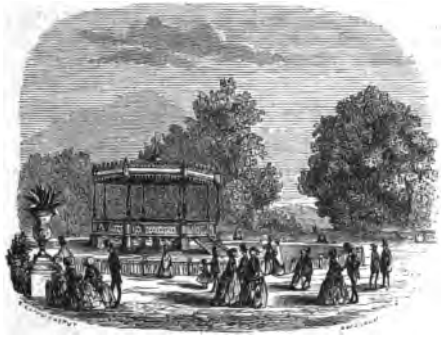
Si l'on sort de l'île par le pont Saint-Marcel, on gagne, par la rue du même nom, le lycée impérial, un des plus vastes et des plus beaux de France, et l'église Saint-Vincent, qui, pour donner une idée de son ancienne beauté, a conservé sa nef élancée et son chœur d'une régularité majestueuse. Le portail, orné d'un triple rang de colonnes, rappelle celui de Saint-Gervais, à Paris.

Traversons la Moselle par le Moyen-Pont, revenons vers la partie sud de la ville, arrivons à l'Esplanade, et là nos yeux seront frappés d'un magnifique spectacle. Du milieu d'un jardin long de 400 mètres, large de 320, planté et dessiné avec goût, la vue embrasse à la fois et la Moselle et les constructions du fort de la Double-Couronne, la plaine qui fuit vers l'ouest, la montagne Saint-Quentin, et un encadrement de coteaux où sont pittoresquement assis de riches villas et de riants villages. Commencée vers le milieu du XVIIIe siècle, terminée seulement en 1813, l'Esplanade, qui couvre en grande partie le terrain consacré aux abords défensifs de ce côté de la ville, est la seule promenade vraiment belle de Metz et l'une des plus remarquables de France.

Dans le voisinage de l'Esplanade, on rencontre quelques monuments ou restes de monuments qui ne sont pas sans intérêt : au petit arsenal d'artillerie, les restes d'une peinture à fresque du temps de Louis IX; dans un chemin assez escarpé, vis-à-vis d'une plantation d'arbres, un ancien oratoire des Templiers, qui date du XIIIe siècle, et qu'on reconnaît à la croix épatée qui surmonte sa porte d'entrée; et tout près de là, au fond d'une cour, les restes d'une muraille romaine.

En traversant l'Esplanade, le long de la Moselle, on aper-

çoit un charmant jardin, qui est le jardin de Boufflers, et une belle façade qui est celle du palais de justice, construction d'une architecture imposante. A la place de ce monument, dont il faut plutôt examiner l'ensemble que les détails, il y avait autrefois un hôtel appelé hôtel de la Haute-Pierre, que le chapitre de la cathédrale avait laissé à vie au duc de Suffolk, amant de la reine Marie d'Angleterre, à charge par lui de le reconstruire. Le marché ne reçut point son entière exécution, le duc ayant quitté Metz pour aller s'établir à Toul, par suite de ses intrigues scandaleuses avec la femme



Kiosque de l'Esplanade.

d'un orfévre. « Et dès incontinent le marché fait (raconte Philippe Gérard, dit de Vigneulles, année 1518, page 617), le duc fit tout abattre cette maison de la Haute-Pierre, et furent mandés ouvriers de toutes parts, et tellement que en l'espace de environ un an et demi le duc y mit en ouvrages la valeur de 2000 florins d'or et de poids, et ne fut pas encore l'ouvrage achevé, pour ce que pour certaine occasion il abandonna la cité et s'en alla tenir à Toul. »

L'hôtel de Suffolk devint plus tard l'hôtel du Gouvernement, et ce fut seulement en 1776 que le palais de justice fut commencé sur son emplacement, d'après les dessins de

Clairisseaux. On y admire les belles rampes de fer du grand escalier, dues au talent d'un artiste messin, nommé Guise; dans la cour intérieure sont deux bas-reliefs, dont l'un rappelle l'humanité du duc de Guise portant des secours aux soldats du duc d'Albe, après la levée du siége, et l'autre, sculpté par Lemasson, consacre la paix de 1783, conclue entre l'Angleterre, la France, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique et la Hollande.

A côté de l'Esplanade est la place Royale, plantée d'arbres; son étendue la destine tout naturellement aux revues et aux parades militaires.

La place d'Austerlitz, à laquelle conduit la rue Serpenoise, est occupée par le marché aux légumes, œuvre distinguée de M. Vandernoot. Les fouilles nécessitées par cette construction amenèrent la découverte de quelques cercueils en pierre et d'anciennes maçonneries, d'origine romaine, suivant les uns, et qui, suivant les autres, avaient appartenu à une église fondée par l'évêque Wala, en 880.

Un peu plus loin, vers le nord, une place triangulaire, la place Sainte-Croix, est digne d'intéresser la curiosité par d'anciennes constructions, assises sur des aqueducs, des voûtes, des débris de murailles romaines. A l'un des angles de cette place est le temple protestant, autrefois l'église des Trinitaires, bâti sur une partie de l'emplacement de la cour d'Orme ou cour Dorée, qu'on croit avoir servi de résidence aux rois d'Austrasie.

Plus loin encore, l'église Sainte-Ségolène, avec ses longues et étroites croisées, terminées en fer de lance et presque toutes géminées, invite à venir contempler son portail, les vitraux coloriés de ses deux chapelles latérales, et sa tribune décorée d'une galerie à jour du travail le plus délicat. Élevée sur le lieu même qu'occupait un oratoire fondé par sainte Ségolène au VIIIe siècle elle paraît avoir été construite vers la fin du XIIIe.

Près de là sont deux établissements où l'on ne peut se dispenser d'entrer : la bibliothèque et le jardin des plantes.

Dans un vaste local, qui fut autrefois l'église des Petits-Carmes, œuvre de Sébastien Leclerc, sont renfermés à la fois, outre les livres, un musée de sculpture et de peinture, un cabinet d'histoire naturelle, un cabinet de minéralogie, un herbier, des antiquités et des médailles.

La bibliothèque se compose de plus de 30 000 volumes : théologie, 5500; jurisprudence, 2500; sciences et arts, 5500; belles-lettres, 7000; histoire, 8000; ouvrages du xve siècle, 600; manuscrits sur l'histoire de la ville de Metz et de la Lorraine, 237; manuscrits sur la théologie, la jurisprudence, les sciences, les belles-lettres et l'histoire, 920. Parmi les manuscrits des vieux annalistes du pays messin, on remarque ceux de Paul Ferry, de dom Floret, de Philippe de Vigneulles, de Benoît Picard, de Dupré de Genest, de dom Jean François, de dom Tabouillot, etc.

La collection de tableaux est peu nombreuse, mais on y trouve des copies qui ne sont pas dénuées d'intérêt, et quelques originaux précieux. Un *Naufrage*, par Vernet; une *Foire aux chevaux* et une *Foire aux bestiaux*, par Verdussen; une *Réunion flamande*, par Van Ostade; un *Portrait de Martin Ryckaërt*, par Van Dyck; un *Porte-étendard espagnol*, par Rembrandt; les *Ruines du Colisée*, par Salvator Rosa; un *Portrait du temps de Charles IX*, par Primatice; une *Madone*, par Philippe de Champagne; un *Christ*, par La Hire; une *Bouquetière*, par Murillo; un *Paysage*, par David Téniers; un *Portrait*, par Miéris; une *Extase de sainte Thérèse*, par Le Sueur; un *Cacique*, par Zurbaran; un *Portrait de Boucher*, par lui-même; une *Bacchante*, par Greuze, etc., etc.

Dans le cabinet d'histoire naturelle, la collection d'ornithologie se compose de près de 2000 oiseaux; on y voit une superbe série de pigeons exotiques, de couroucous,

d'aracaris et quelques pièces rares. La mammologie, qui occupe une vaste salle, compte de précieux exemplaires notamment dans les genres tigre, antilope, léopard, castor, renard, etc. Parmi les reptiles, on distingue un magnifique boa constrictor de 7 mètres de long, et une série de reptiles du nord de l'Afrique et du Brésil. Les poissons et l'entomologie offrent quelque intérêt. La collection de conchyliologie est très-belle.

Le jardin des plantes occupe l'ancien couvent des capucins, dont l'église forme aujourd'hui une magnifique orangerie. Il renferme trois serres, deux orangeries, et plus de quatre mille plantes soigneusement classées.

Près de la porte des Allemands, l'église Saint-Eucaire, monument du XIIIe siècle, conserve, dans une chapelle dédiée à saint Blaise, très-élégamment sculptée, une remarquable petite statue du moyen âge, et, à l'une des parties latérales de l'église, du côté de la rue des Allemands, un précieux reste d'architecture ogivale, style fleuri.

Le séminaire, qui forme presque tout un côté de la rue Asfeld, est une vaste construction d'architecture simple; on y voit, au-dessus de l'autel de la chapelle, *Jésus-Christ donnant les clefs du paradis à saint Pierre*, tableau attribué au Poussin. Construit en 1743, converti en hôpital pendant la Révolution, en maison de détention pour les prisonniers russes sous l'Empire, rendu au culte sous la Restauration, menacé d'incendie en 1830, il conserve pour l'histoire un souvenir assez singulier : avant 89, il comptait, parmi ses élèves tonsurés et portant la soutane, quatre jeunes gens qui devinrent : le maréchal Molitor, le général Villatte, le général Guillaume de Vaudoncourt, et Michaud, l'auteur de l'*Histoire des Croisades*.

L'hôpital Saint-Nicolas, qu'on croit avoir été fondé dès le IXe siècle, et qui existait certainement au XIIe, puisque Gérard Baudouin lui fit, en 1162, abandon du quart de la

terre de Fleury pour l'entretien de six lits, se compose d'un pâté considérable de maisons formant un ensemble très-irrégulier. On y entre par un élégant portail, exécuté en 1518. Destiné à recevoir les vieillards pauvres ou infirmes des deux sexes, les orphelins, les enfants abandonnés, les idiots, les scrofuleux et les épileptiques, il compte habituellement une population de 550 personnes.

Après avoir jeté un coup d'œil sur l'église Saint-Martin, où se reconnaissent cinq époques d'architecture : l'âge roman, le XIIIe, le XIVe, le XVe et le XVIe siècle, on gagne la place Saint-Louis ou du Change, qu'occupaient autrefois soixante étaux de changeurs dont on voit encore les maisons. Quelques-unes ont conservé leurs créneaux, leurs arcades ogivales ou à plein-cintre, leurs croisées trilobées ou longitudinales; d'autres sont ornées de balcons de la Renaissance. Le nom de Saint-Louis, que porte aujourd'hui cette place, lui vient d'une statue de Louis XIII, trouvée dans les ruines de la citadelle, et dont il plut à un curé de Saint-Simplice de faire un Louis IX pour en décorer la fontaine. Les premiers *mystères*, dont les représentations attirèrent à Metz un grand concours d'étrangers, furent joués sur la place du Change. Plus tard, elle devint le lieu des exécutions criminelles. On y tient à présent le marché au blé.

Notre-Dame est à deux pas de la place Saint-Louis, dans la rue de la Chèvre. On y admire, dans le sanctuaire, une statue de la Vierge représentée au moment de son assomption, sur laquelle un dôme vitré laisse tomber des rayons de lumière; un maître autel en marbre blanc et à pilastres; de beaux bas-reliefs de bronze; une grille d'un travail très-élégant, servant de soutien à la table de communion.

Dans une place forte aussi importante que Metz, les établissements militaires sont nécessairement nombreux. Plaçons au premier rang l'arsenal, qu'on peut visiter, si l'on est accompagné d'un officier d'artillerie ou du génie. Situé

à l'est de la ville, dans le retranchement de Guise, il est un des plus riches de France, et l'un des plus remarquables par ses ateliers de menuiserie et de charronnage, par ses forges et par ses vastes magasins. La salle d'Armes présente un coup d'œil magnifique : on y voit, rangés avec goût, 50 000 fusils ou mousquetons, 7 ou 8000 pistolets, des sabres, des lances, en un mot, près de 80 000 armes de guerre.

C'est dans l'arsenal qu'est déposée cette fameuse *couleuvrine d'Ehrenbreittein*, tombée au pouvoir des Français à la prise de la ville de ce nom, en pluviôse an VII.

Il y a dans la citadelle, ou plutôt sur l'emplacement de cette imposante citadelle dont il ne reste presque plus rien aujourd'hui, un petit arsenal qui renferme, avec une salle contenant 60 000 armes, un des plus curieux monuments qui soient dans Metz : c'est un magasin qui, au XIIIe siècle, dut servir de salle de réception ou de réfectoire; les murailles sont ornées de peintures en détrempe, qu'on croit être du milieu du XIIIe siècle. Un autre objet intéressant est la forge, dont l'architecture présente un assemblage singulier des styles romain, roman et ogival.

On voit dans l'arsenal du génie, rue d'Asfeld, une belle salle de modèles et le ballon qui, lors de la bataille de Fleurus, en 1794, servit à reconnaître les positions des armées prussienne et autrichienne.

L'ancienne abbaye de Saint-Arnould, occupée successivement par les dominicains et par les bénédictins, possédait depuis 1552, époque où avait été détruite la basilique de Saint-Arnould, les restes de ce saint, de la reine Hildegarde, de Louis le Débonnaire, de trois autres enfants de Charlemagne, des deux filles de Pépin, du roi Zuentibold, de deux Othon, empereurs d'Allemagne, et de plusieurs seigneurs du royaume d'Austrasie. Le mausolée de marbre qui les recouvrait avait été, par ordre d'Henri II, composé

de bas-reliefs et de colonnes, débris de l'ancienne église. Aujourd'hui, le mausolée, vendu à un marbrier en 1794, se trouve converti en cheminées, et l'abbaye est devenue une école d'application de l'artillerie et du génie. Elle est située rue aux Ours, dans le voisinage du palais de justice. On y entretient ordinairement 120 élèves sous-lieutenants, qui y trouvent réunis tous les moyens d'instruction : une belle bibliothèque, une salle contenant des modèles d'armes de tous les peuples et de toutes les époques, une collection de modèles en relief de machines, de ponts, de constructions militaires, un cabinet de minéralogie et de physique, où sont les instruments de l'abbé Nollet, deux ateliers de précision, des cours de physique, de mathématiques, de mécanique, de fortification, de construction, de géodésie, de topographie, de chimie, de langue allemande et d'hippiatrique.

École d'application.

Un manuscrit de Jacques Baltus, intitulé : *Anecdotes secrètes à l'occasion de l'arrivée et séjour du roi à Metz en* 1744, contient ce fait peu connu, qui se rattache au séjour que fit alors, dans l'ancien hôtel abbatial de Saint-Arnould, la duchesse de Châteauroux, surintendante de la maison de la dauphine et maîtresse du roi : « Louis XV occupait le premier étage de l'hôtel du Gouvernement (maintenant le palais de justice); la municipalité d'alors, par une attention que l'on qualifiera comme on voudra, avait fait construire une galerie de bois bien fermée, qui, traversant les allées de tilleuls du jardin de Boufflers et la rue de la Garde, communiquait de l'appartement du roi à celui de sa maî-

tresse. Malheureusement cette prévenance si délicate ne porta pas grand fruit; car, Louis XV étant tombé malade, on lui fit un cas de conscience de sa vie scandaleuse, et il consentit au renvoi de Mme de Châteauroux, qui passa par Gorze et traversa la Lorraine pour ne pas rencontrer la reine et le dauphin arrivant de Paris en toute hâte. Elle partit le 13, et, le même jour, la galerie fut détruite. »

L'hôtel de l'école régimentaire d'artillerie est un magnifique édifice de construction moderne; commencé en 1827, il a été terminé en 1832. Les travaux en ont été dirigés par MM. Michaud et Platel, capitaines, sur les dessins de MM. Bonneton, Pernet, Ducamp et de Ligneville. On y voit, à l'un des angles du jardin, quelques ogives qui sont un souvenir de l'église des Carmes.

Cette école renferme, pour les officiers, des salles de dessin, de mathématiques, de physique, de lecture, une bibliothèque, un dépôt de cartes et de plans, un laboratoire de chimie; et, pour les sous-officiers, des salles de dessin, de mathématiques, de lecture, et une bibliothèque.

Des casernes, un hôpital, un magasin de lits complètent l'ensemble des établissements militaires de Metz.

La caserne du génie, les casernes de Chambière et les casernes Coislin sont de beaux et vastes bâtiments qui méritent d'être vus.

L'hôpital militaire est situé sur le bord de la Moselle, à l'extrémité du pont Tiffroy. Il se compose de vastes corps de logis et de belles cours plantées d'arbres. Ses bâtiments couvrent une superficie de 12 264 mètres. On peut y recevoir, en temps de paix, 912 malades à la fois, et jusqu'à 1800 en temps de guerre.

Le magasin des lits militaires occupe l'ancienne abbaye de Saint-Clément, magnifique monument architectural du XVIIe siècle, bâti sur les dessins de Spinga, artiste italien.

La ville de Metz n'avait été, jusqu'en 1728, qu'un assem-

blage de rues étroites, sales, mal percées, mal bâties; ce fut sous l'active administration du maréchal de Belle-Isle qu'elle commença à se rajeunir et à s'embellir. L'impulsion, une fois donnée, ne s'arrêta plus; peut-être même alla-t-elle trop loin; plus d'un souvenir des anciens siècles eût pu nous être transmis par quelque débris précieux dont on chercherait vainement la trace aujourd'hui. On ne saurait pourtant regretter une transformation qui a doté Metz de belles rues, de places remarquables, de quais propres et bien bâtis et de jolies promenades.

Les fontaines n'ont rien de monumental; une seule peut être citée, celle du Moyen-Pont, exécutée, en 1733, sous la direction de M. Oger. Elle est ornée d'une statue en pierre, représentant une vierge, que les habitants regardent comme la *pucelle symbolique* de leur ville. A l'entrée de ce même pont se voient les restes d'une tour crénelée du xve siècle.

Les maisons, bâties solidement en pierres de taille, sont en général d'une architecture très-simple, et présentent rarement quatre étages; un grand nombre sont accompagnées de jardins. Quelques rues, sur la rive droite de la Moselle, sont très-escarpées et impraticables pour les voitures.

Économes et laborieux, les Messins méritent bien un peu le reproche qu'on leur a fait d'aimer la bonne chère; cependant personne aujourd'hui ne pourrait, en traversant leur ville, s'étonner, comme le fit Voltaire, d'y voir un seul libraire au milieu d'une foule de pâtissiers et de confiseurs.

Ville de guerre, Metz se glorifie de compter parmi ses enfants le maréchal Fabert, dont les succès étaient si merveilleux qu'on les attribuait au diable. Né en 1599, il était petit-fils du directeur de l'imprimerie de Charles III, duc de Lorraine. Entré de bonne heure au service, il ne tarda pas à s'y faire une haute position. Également recommandable par son humanité, par son courage et par ses talents, il s'éleva jusqu'au grade de maréchal de France. A la suite

d'une blessure reçue, en 1640, au siége de Turin, les chirurgiens étaient d'avis de lui amputer la cuisse; Turenne et le cardinal Lavalette le pressaient de consentir à l'opération : « Il ne faut point mourir par pièces, leur répondit-il; la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » Mazarin avait, dans l'armée, un grand nombre d'espions; parmi eux se trouvaient de grands personnages, qui couvraient leur infâme métier du nom de dévouement au roi; le ministre osa faire des propositions à Fabert, qui répondit avec dignité : « Peut-être faut-il à un ministre des gens qui le servent de leurs bras, et d'autres de leurs rapports; souffrez que je sois des premiers. » Fabert mourut à Sedan, le 17 mai 1662; il était âgé de soixante-trois ans. Le calme et le courage dont il avait fait preuve tant de fois sur le champ de bataille ne l'abandonnèrent pas dans ses derniers instants : « Ce monde, disait-il, est semblable à une galère; je suis sur le point d'en sortir. Si quelqu'un me rappelait à la vie, je croirais qu'il voudrait me remettre à la chaîne. »

Bouchotte, ministre de la guerre sous la Convention; Custine, La Salle, Richepance avaient aussi reçu le jour à Metz.

A ces noms célèbres dans les fastes de la guerre se joignent des noms de magistrats, de savants, de littérateurs, d'artistes. Nous citerons Barbé de Marbois, le grand chirurgien Antoine Louis, les naturalistes et voyageurs Buchoz, Levaillant, Tschudy, de Bourdon, de Chazelles, l'aéronaute Pilatre de Rozier, le chroniqueur Philippe Gérard de Vigneulles, l'historien Lacretelle aîné, les architectes Perrot et Rancoval, le sculpteur Chassel, Leprince, peintre et violoniste.

On raconte que Leprince, ne s'accordant point avec l'humeur acariâtre de sa femme, prit le parti de la fuir, et s'embarqua en Hollande pour aller rejoindre ses frères, qui s'étaient établis à Saint-Pétersbourg. Dans la traversée, un

corsaire s'empara du vaisseau qui le portait. Au moment du pillage, voyant que l'on commençait à se partager ses effets, il lui vint tout à coup à l'esprit de prendre son violon et de se mettre à préluder. Aussitôt les pillards s'arrêtent, l'écoutent dans un profond silence qu'interrompent seulement de temps à autre de vifs témoignages d'une satisfaction non équivoque; enfin, dans leur ravissement, non-seulement ils cessent le pillage des effets de Leprince, mais encore ils lui font une restitution scrupuleuse de tout ce qu'ils avaient déjà pris.

La porte des Allemands.

Station de Hombourg.

XI.

DE METZ A FORBACH.

Quelques jolies plantations sont les seuls objets qui, de Metz à Peltre, méritent d'attirer un moment les regards. A *Peltre*, un beau château, devenu fabrique de poterie et de quincaillerie, s'est depuis transformé en couvent. Ce petit village fut longtemps, en 1815, le quartier général des puissances coalisées. On serait tenté de croire que la présence de l'étranger a frappé tout ce pays d'une éternelle tristesse : jamais on ne vit route moins séduisante que celle qui con-

duit aux collines de *Courcelles*. Là seulement commence à reparaître cet ensemble toujours varié de coteaux, de vallées, de villages et de ruisseaux, qui a déjà fourni tant de gracieux paysages.

Courcelles-lez-Chaussy, près de la Nied française, avait autrefois un château, rasé depuis longtemps, et dont on ne voit plus aucune trace. En 1569, l'exercice de toute autre religion que la religion catholique ayant été défendu par Charles IX dans la ville de Metz, les protestants obtinrent la permission de faire leurs baptêmes et leurs mariages au village de Courcelles; mais il était interdit au ministre, sous peine de la vie, d'y prêcher et d'y faire la cène, et les mariages ou les baptêmes ne devaient jamais réunir ensemble plus de dix personnes.

Le clocher de Remilly.

Remilly et *Herny* sont deux villages assez agréables, mais dont il n'y a rien à dire et où il n'y a rien à voir, si ce n'est l'élégant clocher du premier, construit nouvellement dans le style gothique, et sa charmante maison commune, élevée sur les dessins de M. Rolland.

Faulquemont (*Mons Falconis*), en allemand Falkembourg ou Falkemberg, situé sur la rive droite de la Nied allemande, est aujourd'hui chef-lieu d'un des cantons de l'arrondissement de Metz. C'était autrefois un bourg entouré de murailles et de tours; un château fort complétait son système de défense. Il n'eut longtemps qu'une seule porte, qui servait à la fois à l'entrée et à la sortie; le marquis de Bissy, devenu propriétaire du pays

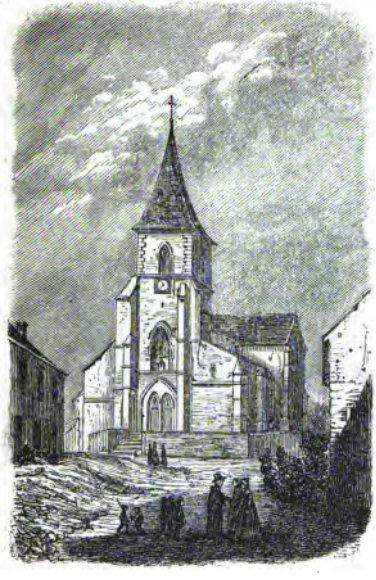
en 1743, fit faire une seconde porte du côté de Nancy. Faulquemont, érigé en comté par l'empereur Charles IV, en 1357, fut, en 1629, érigé en marquisat par Charles IV, duc de Lorraine. Il existe, aux environs de ce bourg, près du village de Chemery, quelques vestiges d'une chaussée qu'on prétend avoir été faite du temps des Romains.

Au pied du Bliesberg, dans la charmante vallée de la Rosselle, à 11 kilomètres de Faulquemont, est assise la petite ville de *Saint-Avold*, entourée de sites délicieux. C'est, comme le dit M. Bégin, une véritable ville hongroise, tenant à la fois de l'Europe et de l'Asie. Son origine remonte au milieu du VIIIe siècle, et doit être attribuée à Sigebaut, évêque de Metz, qui fonda, en l'honneur de saint Hilaire, un monastère auquel on donna plus tard le nom de saint Avold, lorsque les reliques de ce saint y eurent été déposées. Cette ville, autrefois fortifiée, joua un rôle important dans les guerres que firent aux ducs de Lorraine les belliqueux évêques de Metz. De la domination de ces derniers, elle passa sous celle d'Henri, duc de Guise, qui, à son tour, la vendit au duc de Lorraine, Charles III. Le cardinal de La Vallette s'en empara en 1635. L'année suivante, le célèbre capitaine lorrain Cliquot la reprit sans perdre un seul homme, et fit prisonnier le gouverneur et la garnison. Elle fut enfin, comme tout le reste de la Lorraine, réunie à la France, en 1737. Il y a près de cette ville, dont l'industrie consiste en tanneries, une source d'eau minérale, froide, ferrugineuse.

On a découvert, dans les environs de Saint-Avold, des restes d'antiquités païennes. Dom Calmet a vu, près d'une fontaine, les débris d'une statue de Diane, que probablement on adorait en cet endroit comme déesse des fontaines et des bois; il parle aussi d'un bas-relief représentant Minerve avec tous ses attributs, et d'un ancien pavé en mosaïque trouvé dans un jardin, à 33 centimètres de profondeur. Il

existe encore, à quelques kilomètres de cette ville, des traces d'un ancien temple consacré à la déesse des forêts, et des restes d'un camp romain.

Une autre petite ville, dont le sort fut longtemps lié à celui de Saint-Avold, acquit aussi quelque célébrité dans les démêlés des évêques de Metz et des ducs de Lorraine; c'est



L'église de Hombourg.

Hombourg, appelée autrefois Hombourg-l'Évêque, et qu'on rencontre un peu plus loin, après avoir passé trois fois la Rosselle, avec le regret de ne pouvoir assez longtemps admirer les magnifiques travaux exécutés sur cette partie de la ligne.

La position de Hombourg, sur une montagne isolée, lui

valut le surnom de *guérite du monde*. Jacques de Lorraine lui donna quelque importance en y faisant construire un palais et une église pour treize chanoines.

Enfin le convoi passe devant *Cocheren*, et touche à la limite de la France; il s'arrête à *Forbach*, petite ville admirablement située, dans une plaine délicieuse, au pied d'une montagne appelée le Schlossberg, et qui n'a quelque importance que par son bureau de douane. C'était autrefois le chef-lieu d'une haute seigneurie, et, pour sa défense,

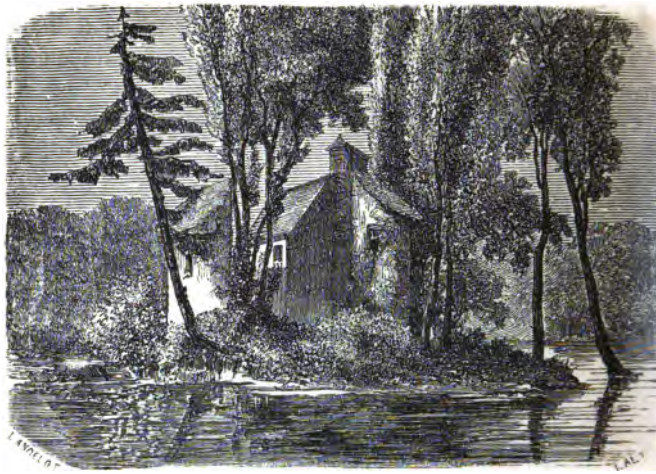
Le cimetière de Hombourg.

un château fort avait été élevé sur le sommet de la montagne. En 1718, cette seigneurie fut érigée en comté. Charles-Quint établit, en 1552, son camp dans ce pays, lorsqu'il se préparait à faire le siége de Metz. Une fabrique de pipes constitue à peu près toute l'industrie de Forbach; le commerce n'y est guère plus brillant, et la physionomie de ses rues étroites et tortueuses n'offre rien d'attrayant qui puisse engager le voyageur à y prolonger son séjour. Cependant il faut prendre le temps de visiter les ruines romaines de l'Hiéraple, que l'on trouve à 4 kilomètres environ sur l'an-

cienne route de Metz à Strasbourg, et la chapelle Sainte-Croix, située au milieu des arbres, sur le penchant d'une montagne.

Forbach est la dernière station du chemin de fer sur le sol français.

La chapelle Sainte-Croix.



Paysage des environs de Metz.

XII.

DE METZ A THIONVILLE.

Pour aller de Metz à Thionville, on rétrograde vers Frouard, puis, au bout de quelques minutes, le train décrit une courbe très-prononcée pour entrer dans une nouvelle voie qui forme presque un angle droit avec celle de Paris. On traverse la Moselle sur un pont magnifique; on revient sur Metz par la rive opposée; on passe entre la montagne Saint-Quentin et la ville; on salue encore une fois la cathédrale, et l'on s'arrête *devant les Ponts :* ainsi se

nomme la station. On est alors tout simplement à l'extrémité d'un faubourg, et, pour arriver là, on a employé vingt minutes à tourner les fortifications.

Mais cette fois le train s'éloigne réellement de Metz; il marche au milieu de prairies, de champs de céréales ou de colza, de jardins, de vergers, de ruisseaux bordés de peupliers et de saules. Au loin, de chaque côté, se déroule une ceinture de collines verdoyantes et de jolis villages. Des bois couronnent le sommet des coteaux et descendent parfois jusque dans la plaine. A gauche, on admire le clocher de l'église de Clouange; à droite, on jette un coup d'œil sur *Maizières*, seconde station de la ligne. Puis on voit, du même côté, la plaine s'enfoncer; on y devine le lit de la Moselle. On court entre des forêts et des villages. A la station d'*Hagondange*, on remarque une petite voie ferrée qui conduit, par la charmante vallée de l'Orne, aux usines de Moulin-Neuf, de Jamail et de Moyeuvre. Après Hagondange, la plaine se resserre; on file le long d'une côte au pied de laquelle on traverse une petite rivière; la voie, un moment encaissée entre un village et le coteau, rentre dans la plaine et rencontre à droite un grand et joli village, *Uckange*, où une voiture attend le voyageur qui veut aller à Longwy.

Ici le convoi incline à droite en décrivant une courbe assez prononcée; il continue sa course, ayant à gauche une campagne variée, à droite la Moselle et de charmants coteaux; il s'arrête enfin à quelque distance de la porte de *Thionville*.

Theodonis villa, le domaine de Théodon, suivant quelques-uns, *Ty Ion ville*, l'habitation aux deux rivières, selon d'autres que séduisent les origines celtiques, paraît pour la première fois dans les récits du continuateur de Frédégaire. Ce fut de Thionville, dit cet historien, que Pépin le Bref, en 753, envoya son fils aîné Charles, âgé de douze ans, au-devant du pape Étienne II.

Charlemagne affectionnait le séjour de Thionville; il y

passait l'hiver après avoir battu les Saxons; il s'y reposait de la conquête de la Lombardie; il y célébrait les fêtes de Noël et de Pâques pour se distraire du chagrin que lui avait causé la mort de la reine Hildegarde; il y faisait paraître les quatre capitulaires de 805; il y convoquait une assemblée des grands de la nation pour leur soumettre le testament qui partageait ses États entre ses trois fils.

Thionville faisait partie du comté de Luxembourg, sous la suzeraineté des empereurs, lorsque, en 1106, eut lieu entre Ébange et Uckange cette bataille où l'acharnement fut tel, dit l'historien Bertels, que le sang des combattants, s'écoulant dans la Fensch, et de là dans la Moselle, rougit cette rivière jusqu'à Thionville.

Aucune ville peut-être n'a changé de maître aussi souvent : elle appartint aux Saxons en 1443, au duc de Bourgogne en 1451, deux ans plus tard à Ladislas V, roi de Hongrie et de Bohême, aux ducs de Bourgogne de 1467 à 1477, à la maison impériale d'Habsbourg jusqu'à 1519, aux rois d'Espagne jusqu'à 1643, et enfin à la France, dont elle avait fait originairement partie.

Vers 1682, une bande de partisans, commandée par Grouenstein, ravageait les environs de Thionville. Un boucher, nommé Vassar, obtient du gouverneur qu'on fasse sortir un piquet de cent hommes, sous les ordres d'un capitaine, et se charge de guider lui-même cette troupe à travers les bois pour la mener à la rencontre de l'ennemi. Mais à peine hors de la ville, l'officier refuse de se laisser conduire et continue sa marche par la route de Luxembourg. Vassar le quitte et s'engage seul au milieu d'un bois, persuadé qu'il y trouvera quelque groupe de partisans. Il ne se trompait point. Un détachement, qui venait d'enlever le comte d'Argentaux dans son château de la Grange, avait fait halte dans une clairière. Notre boucher se glisse à travers les arbres, arrive tout près de l'ennemi, et lâche son coup

de mousquet en criant : « A moi, dragons! à moi, à moi, fantassins! nous les tenons. » Les partisans, surpris, s'imaginent avoir toute une armée à leurs trousses; ils prennent la fuite, abandonnant leur prisonnier à Vassar, qui le ramène dans la ville, aux acclamations de tous les habitants.

Thionville était, dans les XIIIe, XIVe et XVe siècles, la place la mieux fortifiée du pays de Luxembourg. On voit encore la tour aux Puces, qui sert de magasin d'artillerie; quelques maisons adossées au château gardent des traces de l'ancienne enceinte. Les fortifications actuelles sont de Vauban et de Cormontaigne, qui ont conservé des bastions arrondis revêtus de briques, antérieurs à 1643. Le corps de la place est un heptagone irrégulier, avec des demi-lunes, des contre-gardes et des lunettes. Trois corps de casernes et un manége cité comme un des plus beaux de France entourent la place d'Armes.

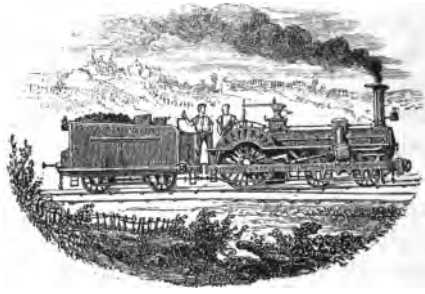
L'importance de la ville est loin de répondre à celle des travaux de défense; elle se compose de quelques rues et de deux ou trois places; on n'y entre point sans avoir répondu à ces deux questions : *Monsieur est-il étranger? Monsieur est-il militaire?*

L'église est vaste; elle a un portail d'ordre dorique, deux tours terminées par une plate-forme circulaire, un maître-autel entouré de quatre colonnes qui supportent un baldaquin enrichi de dorures et de sculptures.

Une halle aux blés, une salle de spectacle, une prison civile, un beau pont, sont les seuls édifices publics de Thionville qu'il soit possible de citer.

Dans les environs, on visite une voie romaine, la source d'eau minérale de Chaudebourg, et les forges Wendel, à Hayange, où conduit une petite voie ferrée qui part d'Ébange. Le minerai de fer de Hayange (*Haiiengen*) était connu et exploité dès le XIIIe siècle.

Thionville est situé dans une belle plaine, sur la rive gauche de la Moselle, à 15 kilomètres de la frontière belge et à 20 kilomètres de la frontière prussienne.



INDEX

contenant :

INDÉPENDAMMENT DES MATIÈRES DU GUIDE, L'INDICATION DES HÔTELS ET DIVERS RENSEIGNEMENTS STATISTIQUES.

Armentières (souterrain d'), 17.

Ars-sur-Moselle, 168. — *Industrie et commerce :* Papeterie mécanique; tréfilerie; fabrique de pointes, d'ustensiles de ménage en fer repoussé et estampé; fabrique de vermicelle; forge avec outillage perfectionné pour la fonte et la fabrication des fers de tout calibre.

Avenay, 140.

Avricourt, 97.

Ay, 140.

Bar-le-Duc, 43. — *Bibliothèques et collections :* Une bibliothèque publique de 6000 volumes; un musée, 44. — *Biographie :* 47. — *Climat :* La température est assez douce dans les vallées, mais on y est exposé à de fréquents brouillards. — *Cafés :* 46. — *Cours d'eau :* Un grand nombre de rivières et de ruisseaux arrosent le territoire du département de la Meuse; trois seulement sont navigables ou flottables : la Meuse, l'Ornain et la Biesme. — *Cultes :* Catholique : trois cures; protestant : un pasteur; israélite : un ministre officiant — *Culture :* Dans le département de la Meuse, la culture embrasse de préférence les céréales, le vin, le lin et les plantes oléagineuses. La récolte annuelle des céréales s'élève à 1 300 000 hectolitres 13 540 hectares de vignes fournissent environ 400 000 hectolitres de vins, qui constituent une des principales branches de commerce du pays. Ces vins sont de bonne qualité; on estime surtout, parmi les vins rouges, ceux de Bar-le Duc, de Bussy-la-Côte, de Saint-Michel, de Creué. de Ligny, et, parmi les vins blancs, ceux de Creué et de Boncourt. On compte dans le département 67 000 chevaux; 80 000 bêtes à cornes (race bovine); 100 000 moutons produisant 143 000 kilogrammes de laine. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique :* Un hospice, une caisse d'épargne, une caisse départementale des incendiés, une société de secours mutuels, un hôpital départemental pour le traitement des aliénés, à 3 kilomètres de la ville. — *Foires :* Le 22 janvier, le jeudi après l'Ascension (8 jours, le 3 novembre (3 jours); tous les premiers vendredis de chaque mois. — *Histoire :* 43. — *Hôtels :* Du Cygne et du Lion d'Or, de Metz et du Commerce, du Grand Cerf, de la Rose d'Or, des voyageurs, de la Grâce. — *Industrie et commerce :* L'industrie est active à Bar-le-Duc; elle met en mouvement de belles filatures hydrauliques de coton, qui livrent annuellement au commerce plus de 500 000 kilogrammes. La bonneterie, la quincaillerie, la corroierie, la chamoiserie y occupent un assez grand nombre de bras. Mais ce sont surtout les confitures blanches et rouges de groseilles et de framboises, qui ont mis la ville de Bar-le-Duc en grande renommée : ce produit délicat qu'elle expédie partout en France et à l'étranger, n'est pas une de ses moindres sources de richesse. Il ne faut pas oublier de mentionner un petit port très commode qu'anime le chargement des fers, le flottage des planches et le transport des vins. — *Instruction publique :* Un collége, une école normale primaire à laquelle est annexée une école modèle; une école départementale d'accouchement, une école primaire supérieure; des cours publics de sciences industrielles. — *Justice :* Un tribunal de commerce, une maison d'arrêt et de correction. — *Mœurs, coutumes et caractère des Barisiens :* 46. Les bohémiens lorrains, 46. — *Monuments :* 45; Saint-Pierre, 44; tour de l'Horloge, 45; préfecture, 46; hôtel de ville, 46; palais de justice, 46; collége, 46; salle de spectacle, 46; statue du duc de Reggio, 44. — *Physionomie de la ville :* 44, 45; rues, 44, 45; places, 44, 45; ponts, 45; promenades, 45. — *Rang :* Chef-lieu du département de la Meuse, 2e subdivision de la 5e division mili-

taire. — *Sociétés savantes :* Une société d'agriculture, une société du musée. — *Sol :* Généralement pierreux; il repose sur un tuf calcaire, et est accidenté de montagnes d'une hauteur moyenne de 3 à 400 mètres qui séparent les bassins de la Meuse de celui de la Moselle et de celui de l'Ornain. Les vallées de la Meuse et de l'Ornain sont composées de terres d'alluvion grasses et riches.

Bischeim, 134.

Bisseuil, 140.

Blainville-la-Grande, 91.

Blesme, 43.

Bondy, 4.

Boursault (château de), 23.

Bouxières, 63.

Brumath, 102.

Chalifert (coteau et souterrain de), 10.

Châlons-sur-Marne, 28. — *Bibliothèques et collections :* Une bibliothèque de 25 000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle. — *Biographie :* 40. — *Climat :* L'air n'est pas très-sain dans le voisinage des étangs ; mais il est d'une grande pureté dans toutes les autres parties du département, surtout dans cette plaine crayeuse qu'on appelle la Champagne pouilleuse. — *Cours d'eau :* De tous les cours d'eau qui arrosent le département, trois seulement sont navigables : la Marne, l'Aube et la Seine; deux, la Saulx et l'Ornain, sont flottables sur une longueur de 50 000 mètres. — *Cultes :* Catholique : un évêché, six congrégations religieuses. — *Culture :* L'agriculture est florissante ; le pays renferme des cendres fossiles qui sont employées comme engrais. La récolte en céréales est considérable et dépasse de beaucoup les besoins de la consommation. Le sol crayeux a été, depuis une quarantaine d'années, utilisé en plantations de pins. Parmi les produits du pays, on cite les choux-fourrage, les oignons, les topinambours, et surtout les melons de Châlons. On compte dans le département environ 50 000 chevaux et 65 000 bêtes à cornes (race bovine); 400 000 moutons y fournissent 600 000 kilogrammes de laine. On y nourrit aussi quelques troupeaux de chèvres cachemire. Les cultivateurs élèvent un grand nombre d'abeilles et engraissent beaucoup de volailles. — *Environs :* Le village de Courtisols, 39; Courtagnoux, 38. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique :* Un hôpital, un dépôt de mendicité, un mont-de-piété, une caisse d'épargne. — *Établissements militaires :* Caserne, 36; manége, 36. — *Étangs :* Ils sont nombreux. Entre Vitry et Sainte-Menehould, de même qu'entre Montmirail et Epernay, on en rencontre plusieurs qui sont poissonneux et dont le produit alimente les marchés de Châlons, de Reims et même de Paris. — *Foires :* Le 25 février, le 27 mars, le 29 mai, le 15 juin (assemblée pour la location des domestiques); le 1er août, le 4 septembre, le 16 octobre, le 13 novembre. — *Histoire :* 28. — *Hôtels :* De la Cloche-d'Or et du Palais-National, de la Haute-Mère-de-Dieu. — *Industrie et commerce :* Châlons possède des fabriques d'espagnolettes, de toiles, de bonneterie, de cotonnades, de blanc d'Espagne; sa chamoiserie est renommée. Son commerce consiste en grains, en laine pour la France et pour l'étranger, en cotonnades, en bonneterie, et surtout en vins de Champagne rouges et blancs. L'établissement et les caves de M. Jacquesson offrent en ce genre ce qu'il y a de plus beau et de plus curieux. — *Instruction publique :* Un collége communal, une école normale primaire, une école de géométrie pratique, une école de dessin linéaire et de dessin; une école impériale d'arts et métiers, destinée à former des contre-maîtres, des chefs d'ateliers et des ouvriers instruits et habiles. Un jury d'examen prononce l'admissibilité des élèves, qui doivent être âgés de quinze à dix-sept ans, et avoir fait un an d'apprentissage dans un métier analogue à l'un de ceux qui sont enseignés dans l'école. L'État y entretient deux cent vingt-cinq élèves, dont soixante-quinze à bourse entière, soixante-quinze à trois quarts de bourse, et soixante quinze à demi-bourse; soixante-quinze autres élèves payent pension entière. La durée des études est de trois ans. L'instruction est à la fois théorique et pratique. La première comprend la grammaire française, l'écriture, le dessin des machines, l'arithmétique, la géométrie, la géométrie descriptive, la mécanique et les éléments de la chimie et de la physique. L'instruction pratique, donnée dans quatre ateliers, embrasse le travail de la forge, de la fonderie, de l'ajustage et des tours et modèles. Il est affecté à l'école vingt-cinq bons de dégrèvement d'un quart de pension

qui sont répartis, à la suite des examens de fin d'année, à titre de récompense et d'encouragement, à ceux des élèves qui se sont signalés par leurs progrès et leur bonne conduite. Le prix de la pension est de 500 fr. par an : celui du trousseau est fixé à 200 fr. — *Justice* : Un tribunal de commerce, un conseil de prud'hommes. — *Mœurs, coutumes et caractère des Champenois* : 37. — *Monuments* : La cathédrale, 32; Notre-Dame, 32; Saint Alpin, 33; Saint-Jean, 35; hôtel de ville, 34; préfecture, 34; salle de spectacle, 36; porte Sainte-Croix, 36; — *Physionomie de la ville* : Boulevards, 37; rues, 37; places, 37; ponts, 37; maisons, 37; promenades, 35. — *Rang* : Chef-lieu du département de la Marne. — *Situation* : Sur la Marne, entre de belles prairies. — *Sociétés savantes* : Une société d'agriculture, du commerce, des sciences et des arts; une société vétérinaire; un comice agricole. — *Sol* : De vastes plateaux de craie, supportant une couche terreuse et quelquefois sablonneuse, forment, dans ce département, les deux tiers de la superficie du sol.

Chamigny, 18.

Champigneulles, 63.

Changis, 17.

Château-Thierry, 19. — *Biographie* : 21. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital. — *Foires* : Le 28 janvier (3 jours); le 6 mai (3 jours); le 29 juillet (3 jours); le 4 novembre (3 jours). — *Hôtels* : D'Angleterre, des Messageries, de l'Éléphant. — *Histoire* : 19. — *Industrie et commerce* : Filature de coton, tanneries, bois, grains. On y vend annuellement aux foires, environ 30 000 bêtes à laine. — *Instruction publique* : Un collége. — *Justice* : Une maison d'arrêt. — *Monuments* : Tour du beffroi, 20; Saint-Crépin, 20; palais de justice, 20; halle au blé, 21; fontaine, 21; statue de La Fontaine, 21; ruines du château, 21. — *Physionomie de la ville* : Pont, 19; promenade, 19. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de l'Aisne.

Châtillon (la tour de), 23.

Chelles, 6.

Chézy-l'Abbaye (souterrain de), 18.

Clos-Mortier, 157.

Cocheren, 196.

Commercy, 48. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital. — *Établissements militaires* : Casernes, manége couvert. — *Foires* : Le 10 mars, le 1er mai, le 27 juillet, le 8 décembre. — *Histoire* : 48. — *Instruction publique* : Un collége. — *Monuments* : Château, 49; hôtel de ville, 51; sous-préfecture, 51; église, 51; fontaines, 51. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meuse. — *Sociétés savantes* : Une société d'agriculture.

Courcelles, 193.

Damard, 9.

Damery, 23. — *Biographie*, 22. — *Industrie et commerce* : Vins rouges très-estimés, dont il se fait une assez grande exportation en Belgique et en Hollande.

Detwiller, 100.

Dieulouard, 160.

Dormans, 22. — *Biographie*, 22. — *Eaux minérales* : Fontaine d'eau ferrugineuse. — *Industrie et commerce* : Fabrique renommée de poterie et de tuiles, tannerie, port où l'on charge du bois et du charbon pour Paris. — *Monuments* : 22; château, 22; église, 22; embarcadère, 22.

Emberménil, 97.

Épernay, 25. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique de 1000 volumes. — *Biographie* : 26. — *Cercles* : Un cercle littéraire. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hospice. — *Foires* : Le 13 mars, le 22 juillet, le 14 septembre (3 jours), le 30 octobre. — *Histoire* : 25. — *Hôtels* : De l'Europe, de la Sirène. — *Industrie et commerce* : Filature hydraulique de laine, raffinerie de sucre candi, fabrique de tresses de soie pour chapeaux de femmes, gilets, bourses, sacs, etc. Épernay est l'entrepôt des meilleurs vins du département. On y fabrique d'énormes quantités de poteries de terre de Champagne à l'épreuve du feu, et de poêles de toutes les grandeurs : l'exportation annuelle de cet article est évaluée à 500 000 kilogrammes. Cette ville a un port sur la Marne pour l'approvisionnement de Paris en bois de charpente, en bois de corde et en charbon. — *Instruction publique* : Un collége, une école de dessin. — *Monuments*, 26 : église, 26; caves, 26. — *Physionomie de la ville*, 25 : promenade, 26. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement de la Marne.

Esbly, 10.

Faulquemont, 193. — *Foires* : le 25 janvier, le 30 mai, le 18 septembre.

Ferté-sous Jouarre (La), 17. — *Biographie*, 18. — *Foires* : Le 3 mars (2 jours), le 24 juin, le 25 octobre (2 jours), le 6 décembre. — *Histoire* : 17. — *Industrie et commerce* : Cette petite ville a un port commode, d'où elle fait des expéditions considérables de charbon et de bois pour l'approvisionnement de Paris. Sa principale richesse lui vient de ses carrières de pierres meulières, les meilleures de l'Europe ; dans la confection des cercles des pierres façonnées en meules, il entre annuellement 50 000 kilogrammes de fer ; on peut juger, par ce chiffre, de l'importance de l'exploitation. Outre cette industrie principale, la Ferté possède encore des ateliers de chamoiserie, des filatures de laine, et des fabriques de cardes qui emploient, chaque année, 40 000 kilogrammes de cuir et de fer. — *Monuments* : Le château de l'Ile, 17 ; le château de la Barre, 18. — *Physionomie* : 18. — *Situation* : 18.

Fontenoy-sur-Moselle, 57.

Forbach, 196. — *Industrie et commerce* : Fabrique de pipes.

Foug, 52. — *Foires* : Le jeudi gras, le 25 novembre.

Frouard, 61. — *Foires* : Le 1er lundi de Pâques, le 3e lundi d'octobre.

Gagny, 5.

Géroldseck (château de), 100.

Hagondange, 199.

Haut-Barr (château de), 100.

Héming, 97.

Herny, 193.

Hochfelden, 102.

Hoenheim, 133.

Hombourg, 195. — *Industrie et commerce* : Forges, raffineries, martinets.

Hommarting, 99.

Jâlons-les-Vignes, 27.

Jouy (Arches de), 169.

Kehl, 135.

Lagny, 7. — *Biographie* : 9. — *Foires* : Le 3 février, le 4 juillet (2 jours), le 24 août, le 30 novembre (2 jours). — *Histoire* : 7. — *Industrie et commerce* : Moulins construits selon le système anglais, fabrique d'orge perlé, imprimerie ayant cinq presses mécaniques mues par l'eau. — *Monuments* : Saint-Furcy, 8 ; fontaine, 10.

Lérouville, 48.

Liverdun, 57. — *Foires* : Le 1er lundi de carême, le 1er lundi après Noël. — *Histoire* : 57. — *Monuments*, 58 : Ruines du château, 58 ; maison du gouverneur, 59 ; la croix de saint Eucaire, 60 ; le souterrain, 60.

Loisy, 42.

Longeville, 48.

Loxéville, 48.

Lunéville, 92. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique. — *Biographie* : 96. — *Cultes* : Catholique : deux paroisses ; protestant : un oratoire ; israélite : une synagogue. *Culture* : Lunéville approvisionne avec ses cultures maraîchères tout le département des Vosges et même Nancy. On y a su transformer en houblonnières productives des terrains marécageux qui viciaient l'air et n'étaient d'aucun rapport. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Un hôpital considérable, une maison d'orphelins, un asile de vieillards, une salle d'asile, un dépôt de mendicité, une caisse d'épargne, un mont-de-piété. — *Établissements militaires* : Caserne de l'orangerie, 96 ; manége couvert, 96 ; champ de mars, 96 ; un camp sous le commandement d'un général de brigade. — *Foires* : Le jeudi gras, le jour de la Saint-Georges, le jour de la Saint-Jean, le jour de la Saint-Remi — *Histoire* : 92. — *Hôtels* : Du Sauvage, du Faisan, de la Tête-d'Or. — *Industrie et commerce* : Parmi les produits industriels de Lunéville, les plus importants sont la faïencerie et la ganterie. La première manufacture de faïence fut établie dans ce pays en 1731, par Jacques Chambutte, à qui le duc François III accorda des priviléges. Stanislas, Voltaire et la marquise du Châtelet assistèrent, en 1748, aux premiers essais qu'on y fit de la terre de pipe. La brasserie, la fabrication des cheminées de tôle, la broderie, les peignes, les papiers peints, les cartes à jouer, les blanchisseries de toile, les filatures de coton à la mécanique, les fabriques de bas au métier, constituent les autres branches les plus intéressantes de l'industrie de Lunéville. — *Instruction publique* : Un collége renommé, une école de musique — *Monuments* : Le château, 94 ; Saint-Jacques, 95 ; Saint-Maur, 96 ; salle de spectacle, 96. — *Physionomie de la ville* : Promenade, ponts, étang, 96. —

Rang : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meurthe.
Lutzelbourg, 99.
Maizières, 199.
Marainvillers, 96.
Marbache, 159.
Mareuil, 140.
Marnaval, 157.
Meaux, 10.—*Bibliothèque* : 14 000 vol. — *Biographie*: 16.— *Cultes* : Catholique : un évêché : protestant : un consistoire. — *Curiosites* . Le rocher de Crécy. — *Foires* : Le 15 mai (3 jours), le 11 novembre (3 jours). — *Histoire* : 10. — *Hôtel* : Des Trois-Rois. — *Industrie et commerce* : Le département de Seine-et-Marne est un de ceux où l'on soigne le plus l'éducation des bêtes à laine ; on y trouve des vignobles produisant du vin médiocre, de belles forêts et d'exceilents pâturages ; on y récolte du froment en abondance. Il y a marché de grains, à Meaux, le samedi de chaque semaine. Les autres articles qui alimentent le commerce de cette ville sont les farines, la moutarde, les laines, les bestiaux, les volailles, le bois, le charbon, les fromages de Brie, dont elle expédie annuellement plus de 3 200 000 kilogrammes. Elle a aussi des fabriques de calicot, d'indienne, de colle forte, de salpêtre, de vinaigre, et des tanneries, des corroieries, des mégisseries. — *Instruction publique* : Un collége, un séminaire. — *Justice* : Un tribunal de commerce.— *Monuments*, 13 : Cathédrale, 13; palais épiscopal, cabinet de Bossuet, 14 ; hôtel de ville, 15 : salle de spectacle, 15. — *Physionomie de la ville* : Rues, 15. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de Seine-et-Marne.
Metz, 171. — *Bibliothèques et collections* : Bibliothèque de la ville, 183 ; cabinet d'histoire naturelle, 183 ; cabinet de minéralogie, 183 ; jardin des plantes, 184. La bibliothèque de la ville et les musées publics ne constituent point toutes les richesses littéraires, scientifiques et artistiques de la ville de Metz : l'amateur y trouve à visiter d'autres bibliothèques renfermant de précieux ouvrages, et des collections particulières non moins intéressantes que riches. Dans la bibliothèque de l'École d'application de l'artillerie et du génie, qui est riche de 10 000 volumes, on remarque des manuscrits inédits et autographes de Nollet, de Bélidor, de Fourcroy, de Monge, de Cormontaigne ; un traité de la défense des places, de Vauban. Parmi les ouvrages imprimés, figurent : la carte de Russie, atlas in-folio de 104 feuilles ; les tables de construction de l'artillerie, d'après l'ancien et le nouveau système ; les monuments antiques de Rome, par Desgodets ; les monuments anciens et modernes de l'Indostan ; la description de l'Égypte, par la commission de l'industrie, etc., etc. La bibliothèque du grand séminaire, composée de 8000 volumes, renferme quelques ouvrages de prix : un Psautier manuscrit du XIIe siècle ; la Bible hébraïque de Venise, imprimée en 1564 ; des éditions choisies de presque tous les Pères de l'Église ; un bréviaire à l'usage de Metz, imprimé sur vélin, avec frontispice gravé, deux volumes in-12, 1546 ; un missel de Verdun in-folio, imprimé à Paris, sur vélin, en 1550, par Wolffgangius, etc. Au premier rang des collections particulières, il faut placer : le cabinet d'antiquités de M. Paguet, rue du Pont-Tiffroy, n° 72 ; il se compose de sculptures, de tableaux, de vitraux de couleur, d'antiquités égyptiennes, indiennes, romaines et du moyen âge, d'armures de diverses nations et de différentes époques ; la collection géologique de M. Victor Simon, rue du Haut-Poirier, n° 10 ; celle de M. Dufresne ; le cabinet d'entomologie de M. Gehin ; le cabinet d'ornithologie de M. Alfred Malherbe ; les collections de coquilles de MM. Joba et Saulcy ; les herbiers de MM. Monart et Taillefer ; la collection de gravures sur bois et sur cuivre de M. Buignet ; la bibliothèque de M. Salis, riche d'éditions rares et de manuscrits — *Biographie* : 189. — *Climat* : Dans l'arrondissement de Metz, dont le climat est assez humide, on remarque, selon l'irrégularité des vents, une irrégularité de saisons qui influe singulièrement sur la végétation. Cependant la température y subit encore moins d'alternatives brusques et surtout y est moins âpre que dans les contrées voisines des Ardennes et des Vosges. — *Cours d'eau* : La Moselle et la Sarre sont les seules rivières navigables du département.— *Cultes* : Catholique : un évêché érigé dans le IIIe siècle, suffragant de l'archevêché de Besançon ; protestant : une église consistoriale ; israélite : une synagogue composée d'un grand rabbin et de quatre membres laïques. — *Culture* : Le département de la Mo-

selle a une assez grande fertilité ; il consomme tout au plus la moitié du blé qu'il produit; il nourrit beaucoup de bestiaux ; mais riche en chevaux, il est pauvre en bêtes à laine. Ses habitants de toutes les classes ont une remarquable aptitude au travail. Le paysan n'y est point routinier; il sait tirer du sol une grande variété de produits : aussi l'agriculture y est-elle plus avancée que dans le reste de la France. Le jardinage, dans l'arrondissement de Metz surtout, est porté à un très-haut degré de perfection ; les mirabelles et les cerises du bassin de la Moselle jouissent d'une très-grande renommée ; il y a des villageois qui se font un revenu de 1500 à 1800 francs avec la seule récolte de leurs cerises. Les vignes sont cultivées avec le plus grand soin ; mais leur produit ne va guère se faire une réputation hors du département, qui consomme en presque totalité les 260 000 hectolitres que lui fournissent annuellement 5000 hectares de vignes. On cite avec les plus grands éloges les pépinières des environs de Metz, dont la célébrité date de plus d'un siècle. — *Eaux minérales :* Parmi les sources d'eaux minerales du département, dont la plupart sont négligées, on cite la source salée du fort de Belle-Croix. à Metz, et, près de cette même ville, l'eau ferrugineuse de la Belle-Fontaine, où l'on va, tous les ans, faire pèlerinage et danser pendant les trois premiers jours de mai. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique :* L'hôpital Saint-Nicolas, où l'on admet les vieillards pauvres ou infirmes des deux sexes, les orphelins, les enfants abandonnés, les idiots, les épileptiques et les scrofuleux, au nombre d'environ cinq cents; l'hôpital Bon-secours, comprenant cent vingt lits, et où l'on ne reçoit que les personnes de la ville d'une moralité reconnue : trois medecins, trois chirurgiens, un économe et vingt-six sœurs de Saint-Vincent de Paul composent le personnel de cet établissement et du précédent; l'hospice des filles en couches, où sont établis l'école des sages-femmes et le bureau de vaccine; l'hospice israélite, contenant vingt-quatre lits, dont huit pour des vieillards et seize pour des malades; la maison de charité et des orphelines, administrée par un conseil composé des dames de la ville et par huit sœurs de Saint-Vincent de Paul. On y traite tous les ans une quarantaine de teigneux. On y enseigne aux orphelines à lire. à écrire, à compter, à tricoter. à coudre et à repasser; la maison des orphelins, où sont élevés soixante-dix enfants environ ; la société de prévoyance et de secours mutuels, dont le but est d'assurer à chaque sociétaire des secours en cas de maladie, une pension de 220 francs après soixante ans d'âge, une demi-pension de 110 francs aux membres devenus infirmes après quinze années d'association, et une demi-pension aux veuves; l'association des sœurs de la charité maternelle, établie dans l'ancien couvent des Trinitaires, où sont reçues les pauvres femmes enceintes, pour le temps de leurs couches : dix lits sont destinés à cet usage; une société amicale de secours mutuels; une société de Saint-Vincent de Paul; une société des écoles; une société de Saint-François Régis, pour favoriser les mariages des pauvres; l'asile Sainte-Constance; une maison d'asile et de correction; un mont-de-piété; une caisse d'epargne. — *Établissements militaires :* Fortifications, 173; arsenal. 185; petit arsenal. 186; arsenal du génie, 186; école d'application de l'artillerie et du génie, 186; école régimentaire d'artillerie, 188; casernes, 188; hôpital militaire, 188; magasin des lits militaires, 188. — *Foires :* Le 1er mai (quinze jours); deux foires aux chevaux, de deux jours chacune, dont l'une le 1er lundi de mars, et l'autre le dernier lundi d'octobre.—*Histoire :* 171.—*Hôtels :* Porte-Enseigne, de l'Europe, de France, du Commerce, du Nord, de la Petite-Croix-d'Or, de la Providence, de la Ville-de-Paris, des Victoires, de la Ville-de-Lyon ; enfin l'hôtel Lejeune, nouvellement bâti, et dont on admire le plan et la distribution. — *Industrie et commerce :* Les objets principaux de l'industrie et du commerce de la Moselle sont les fers en barre et en fonte, la verrerie, la faïence, la mouture des farines et des graines oléagineuses dans les moulins de Metz, les tabatières de Sarreguemines, les dragées, les confitures, le vin, la bière, les liqueurs, les tuiles, la poterie de terre, les pipes, les cannes, les parapluies, les tapis cirés, les draps communs, les molletons, les flanelles, les couvertures de laine et de coton, la bonneterie, la chapellerie, la passementerie, la tannerie, les jambons mayencés, la colle forte, le noir d'i-

voire, le savon, l'amidon, les papiers peints, la teinturerie, la bijouterie, la quincaillerie, la porcelaine, la soierie, les étoffes de velours, les toiles écrues, le linge de table, les toiles à voile, la broderie. Metz emploie plus de huit cents ouvriers à la broderie sur tulle, sur percale et sur batiste. — *Instruction publique :* Il n'est peut-être pas de ville en France, à l'exception de Paris, qui consacre au développement de l'instruction publique des établissements plus nombreux et plus florissants. On doit citer en première ligne le lycée impérial, créé en 1804, et occupant, à l'ouest de la ville, les bâtiments réunis des anciens couvents des bénédictins de Saint-Vincent et des frères Saint-Georges de la Charité; ce lycée, qui jouit d'une grande réputation, la doit surtout à l'enseignement des sciences : peu d'établissements de ce genre, dans les départements, ont fourni autant d'élèves, soit à l'école polytechnique, soit aux autres écoles spéciales. Il est fréquenté, année commune, par cinq cents élèves, tant pensionnaires que demi-pensionnaires et externes; l'école normale primaire : la durée des études est de trois ans; l'enseignement comprend l'instruction morale et religieuse, la langue française, les méthodes, la pédagogie, l'arithmétique, la géométrie, des leçons d'astronomie, de physique, de chimie et de mécanique, la géographie, l'histoire, la morale, l'histoire naturelle, l'économie rurale, l'écriture, les actes civils, le plain-chant, la langue allemande, la musique vocale, l'horticulture. L'école reçoit vingt-cinq pensionnaires; le prix de la pension est de 350 francs; il y a des boursiers et des demi-boursiers, dont le nombre est fixé chaque année par la commission de surveillance. On y admet aussi trente externes, dont six reçoivent une indemnité comme récompense de leurs efforts et de leurs succès; six salles d'asile réunissant environ mille enfants; neuf écoles communales de garçons, dont deux écoles chrétiennes, cinq écoles mutuelles catholiques, une école protestante, une école mutuelle israélite; dix écoles communales de jeunes filles, dont cinq dirigées par des dames religieuses; trois écoles mutuelles catholiques, une école protestante, une école mutuelle israélite; une école pour les adultes : on y admet, après examen, les jeunes ouvriers âgés d'au moins treize ans; les cours sont divisés en deux années : ils comprennent l'enseignement de la grammaire, de l'arithmétique, du dessin linéaire, et quelques notions de géométrie, d'histoire et de géographie; une école primaire supérieure établie en faveur des jeunes gens qui veulent compléter les connaissances acquises dans les écoles élémentaires. On y enseigne, dans les deux années que durent les cours, la religion, la morale, la lecture, l'écriture, la langue française, l'histoire, la géographie, le calcul, la géométrie, la physique, la mécanique, la cosmographie, le dessin linéaire, l'histoire naturelle et la musique vocale; une école industrielle, dont les cours durent également deux ans, et comprennent l'instruction morale et religieuse, les éléments de la littérature, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, le dessin, la tenue des livres, la musique vocale, l'algèbre, l'arithmétique des spéculations, la géométrie élémentaire, la géométrie descriptive, la physique, la chimie et la mécanique; une école de musique; une école de dessin; une de peinture; une école centrale rabbinique, dont le but est de former des sujets capables de remplir les fonctions de grand-rabbin : l'enseignement, divisé en cinq années, comprend la langue hébraïque, la géographie, l'histoire, la théologie, la littérature française, l'éloquence sacrée, les langues anciennes, la législation comparée, la physique, la chimie et l'histoire naturelle. Les sept circonscriptions consistoriales israélites de France, Paris, Strasbourg, Colmar, Metz, Nancy, Marseille et Bordeaux, envoient chacune à cette école un élève interne gratuit; une école de sages-femmes; un cours de botanique, professé dans une salle du jardin des plantes. — *Justice :* Une cour impériale comprenant dans son ressort les départements de la Moselle et des Ardennes. — *Mœurs, coutumes et caractère des Messins :* 189. — *Monuments :* Cathédrale, 175; place Napoléon, 178; hôtel de ville, 178; marché couvert, 179; préfecture, 180; théâtre, 180; lycée, 180; Saint-Vincent, 180; Oratoire des Templiers, 180; palais de justice, 181; marché aux légumes, 182; place Sainte-Croix, 182; Sainte-Ségolène, 182; Saint-Eucaire, 184; séminaire, 184; hôpital Saint-Nicolas, 184; Saint-Martin, 185; place Saint-Louis, 185; Notre-Dame, 185. — *Musées :* De pein-

ture et de sculpture, 183. — *Physionomie de la ville*, 188 : Rues, maisons, places, 189; promenades, 180; fontaines, 189. — *Rang* : Chef-lieu du département de la Moselle. — *Situation* : De forme triangulaire, cette ville est baignée par la Seille, au couchant par la Moselle, située dans un vaste bassin, et entourée de collines dont l'élévation ne dépasse pas 200 mètres. — *Sociétés savantes* : Une académie des lettres, sciences, arts et agriculture, qui publie des mémoires estimés ; une société des sciences naturelles, une société des sciences médicales, une société de pharmacie, une société d'horticulture, un comice agricole. — *Sol* : Les bords de la Moselle et de la Seille offrent des coteaux où l'on trouve une quantité considérable de fossiles.

Mézy-Moulins, 21.

Mommenheim, 102.

Monceaux (château de), 17.

Montbré, 141.

Montevrain, 9.

Nançois-le-Petit, 48.

Nancy, 64. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique, fondée en 1751 par Stanislas, dont on y conserve un beau portrait peint par Girardet. Cet établissement, que la révolution de 1789 a enrichi des bibliothèques des maisons religieuses et de celles des émigrés, possède des machines, des gravures, des monnaies, des médailles très-précieuses, et l'un des plus beaux camées romains qui existent; on y compte environ 40 000 volumes, au nombre desquels sont des manuscrits curieux du XIIe siècle et des ouvrages imprimés en 1481 et 1500; les archives départementales où sont renfermées plus de cent mille pièces originales provenant, soit des anciennes archives des ducs de Lorraine, soit de celles des maisons religieuses supprimées à l'époque de la Révolution : on y trouve, entre autres documents précieux, des diplômes de Charlemagne, de Louis d'Outremer, de Charles le Simple, des chartes de Saint-Gauzelin, etc., etc.; un jardin botanique fondé par Stanislas, en 1758 : tenu avec soin, il se compose de plus de 3000 espèces de plantes. On y peut étudier le système sexuel de Linné et la méthode naturelle, chacun de ces modes de classification ayant une partie du jardin qui lui est consacrée. Les serres renferment un assez grand nombre de végétaux exotiques rares. Le directeur du jardin et le professeur d'histoire naturelle de l'école de médecine y font, tous les ans, des cours publics de botanique; un cabinet d'histoire naturelle qui présente deux divisions : les collections générales, parmi lesquelles on remarque une belle série de roches des Vosges, une collection nombreuse d'échantillons du bassin de Paris, une collection de coquilles d'environ 2000 espèces, données par M. Beaulieu : les collections départementales, dont la plus complète est celle des oiseaux, et qui offrent, dans la partie géologique, plusieurs échantillons rares et curieux : des dents d'éléphants fossiles trouvées dans des fouilles faites à Boudonville, et une série de 32 vertèbres de sauriens, trouvées aux environs de Pont-à-Mousson. Parmi les collections particulières, il faut citer la bibliothèque de M. l'abbé Marchal, composée de livres rares et curieux ; le cabinet de M. Noël, où sont réunis des manuscrits et des livres précieux sur l'histoire de la Lorraine, des monnaies, des médailles et des gravures sur bois; les collections tant de livres que de médailles, gravures, etc., de MM. Gillet, Thiéry, Sollet, Beaupre, etc; la collection de lépidoptères et de coquilles de M. de Luxer; le cabinet d'histoire naturelle de M. Mathieu; celui de M. Vaultrin; le cabinet de géologie, de minéralogie et de physique du lycée; la collection de coquillages de M. Guibal; les herbiers de MM. Soyer-Willemet, Monnier, Suard, Godron. — *Biographie* : 85. — *Climat* : Assez rude pendant une partie de l'année. — *Cours d'eau* : La Meurthe, la Sarre, la Seille et la Moselle sont les quatre principaux cours d'eaux qui arrosent le département de la Meurthe. Le bassin de la Seille offre en grand nombre des sources salées qui sont les plus riches de France. — *Cultes* : Catholique : un évêché, cinq paroisses, trois succursales; protestant : un temple inauguré en 1807, où les fonctions de pasteur furent longtemps exercées par M. Cuvier, appelé depuis au consistoire de Paris; israélite : une synagogue. — *Culture* : Le département de la Meurthe est riche en chevaux et en bêtes à laine. Il produit des céréales en quantité suffisante, des légumes et des fruits excellents; il fournit, année commune, 536 000 hectolitres de vins, dont quel-

ques-uns sont estimés. Les terrains cultivés de l'arrondissement de Nancy présentent une contenance de 106 259 hectares ainsi divisés :

Céréales.....	26 825 h.
Prairies artificielles.....	12 606
Vignes.....	7 030
Bois.....	35 502
Plantes oléagineuses...	5 140
Pommes de terre.....	4 590
Jachères.....	14 836
	106 529 h.

— *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : l'hôpital Saint-Charles, fondé en 1626 par Charles IV, et destiné d'abord à recueillir 300 enfants pauvres, est aujourd'hui affecté au service des malades ; il se compose de sept salles renfermant 130 lits ; les élèves de l'école preparatoire y suivent des cours de clinique interne et externe ; l'hospice départemental, autrefois maison de refuge, contenant 240 lits : les femmes enceintes y sont reçues à la fin du huitième mois de leur grossesse. On y fait tous les deux ans un cours d'accouchement en faveur des élèves sages-femmes du département. Outre ces deux établissements, Nancy possède un hospice pour les vieillards infirmes ; une maison des orphelines, fondée et autorisée en 1715, supprimée en 1791, rouverte en 1817 ; trois maisons de charité pour secours et distribution de remèdes à domicile ; deux sociétés bienfaisantes pour le soulagement et pour le mariage des pauvres ; cinq asiles communaux ; un asile privé ; un ouvroir pour les jeunes filles pauvres ; un mont-de-piété ; une caisse d'épargne ; un asile public d'aliénés à Maréville ; un dépôt de mendicité. — *Foires* : Du 20 mai au 10 juin ; les 2es lundis de février et de novembre (2 jours), foire aux bestiaux ; les 2e et 3e samedis de juin, foire aux laines. — *Histoire* : 64. — *Hôtels* : Des Halles ; du Commerce ; de l'Europe ; de la Chartreuse ; de France ; de Paris ; du Nord. — *Industrie et commerce* : Sous le rapport du commerce et de l'industrie, Nancy, ville d'un aspect essentiellement aristocratique, n'a point cette animation, ce mouvement, ce va-et-vient continuel qui distinguent les villes industrielles et commerciales ; il est vrai que, jusqu'à une époque éloignée de nous tout au plus d'une quarantaine d'années, elle n'était guère renommée que pour un seul produit : ses boules vulnéraires. Mais depuis, elle a fait de notables progrès, et tout porte à croire qu'elle ne s'arrêtera pas en si beau chemin, stimulée surtout par des expositions publiques dont elle est redevable à sa société des sciences, lettres et arts. Parmi ses principales branches d'industrie, il faut mettre en première ligne la broderie, dont s'occupaient trois maisons seulement en 1808, et qui, exploitée par plus de 200 aujourd'hui, fournit du travail à près de 40 000 personnes, tant dans la ville que dans les campagnes environnantes. Nancy possède, en outre, une fabrique d'instruments aratoires perfectionnés, transportée de Roville par Mathieu Dombasle ; des fabriques d'instruments de physique et de mathématiques ; de lampes ; de balances ; de machines ; de toiles métalliques ; de cheminées de cuivre ; de jupons piqués ; de serviettes damassées ; de cartes ; d'ornements d'architecture ; de cadres ; de corsets orthopédiques ; de fleurs artificielles ; de gants ; de draps ; de bonneterie de laine ; de toiles de coton ; d'ouate ; de papiers peints ; d'huile ; de vermicelle ; de produits chimiques ; des teintureries et des filatures de laine. On peut citer encore les beaux résultats obtenus par l'industrie nancéienne dans la passementerie, la tapisserie, la menuiserie, l'ébénisterie, la fonderie des cloches, la gravure, la lithographie et l'imprimerie. — *Instruction publique* : Une académie : facultés des lettres et des sciences ; un lycée qui occupe l'emplacement de deux anciens couvents, les Minimes et les Dames de la Visitation ; une école normale ; un institut des sourds-muets, fondé en 1828, et dirigé par M. Piroux ; un institut des jeunes aveugles, sous la direction de M. l'abbé Maxé ; une école préparatoire de médecine et de pharmacie. Stanislas, en 1752, fonda par lettres patentes un collége royal de médecine, dont le premier président fut Bayard, médecin du roi de Pologne ; plus tard, en 1770, cette institution fut complétée par l'établissement d'un collége de chirurgie composé de cinq professeurs. Après la suppression des universités, en 1798, quelques médecins, attachés aux hôpitaux, continuèrent l'enseignement medical, en faisant des cours particuliers qui furent l'origine d'une école secondaire autorisée en 1822 ; enfin, le 17 octobre 1843, une ordonnance royale rem-

plaça l'école secondaire par une école préparatoire de médecine et de pharmacie. La salle de chimie et l'amphithéâtre d'anatomie renferment les portraits de plusieurs médecins célèbres de la Lorraine : au premier rang figurent Antoine Le Pois, medecin du roi Charles III, Nicolas Le Pois, et son fils Charles, médecin du duc Henri II. L'illustre Boerhaave fit une édition des œuvres de ces deux derniers ; elles composaient à elles seules, disait-il, toute une bonne bibliothèque médicale ; une école forestière, située à l'extrémité de la rue Girardet, autorisée et organisée par ordonnances royales, en 1824 ; le nombre total des élèves y est de vingt-quatre ; celui des élèves admis chaque année est ordinairement de douze. — *Justice* : Cour impériale dont la juridiction s'étend sur les trois départements de la Meurthe, de la Meuse et des Vosges ; tribunal de commerce ; conseil de prud'hommes. — *Monuments* : Place Stanislas, 68 ; arc de triomphe, 69 ; hôtel de ville, 70 ; musée, 70 ; théâtre, 71 ; grilles et fontaines, 71 ; statue de Stanislas, 72 ; la carrière, 72 ; préfecture, 72 ; Bourse, 72 ; palais de justice, 72 ; tapisserie de Nancy, 72 ; palais ducal, 74 ; musée Lorrain, 76 ; église des Cordeliers, 76 ; Chapelle Ronde, 78 ; citadelle, 79 ; tours de la Craffe, 79 ; porte Notre Dame, 79 ; maison de Jacques Callot, 79 ; église Saint-Epvre, 81 ; cathédrale, 87 ; place d'Alliance, 82 ; maison de Gilbert, 82 ; marché couvert, 82 ; statue de Mathieu de Dombasle, 82. — *Physionomie de la ville* : 82 ; portes, 83 ; promenades, 73 ; faubourgs, 83. — *Rang* : Chef-lieu du département de la Meurthe. — *Situation* : Dans une plaine fertile, sur la rive gauche de la Meurthe, au pied de coteaux que couronnent les forêts de Heys. — *Sociétés savantes* : La ville de Nancy n'a point perdu le souvenir du temps où elle voyait, comme capitale, fleurir dans son sein les lettres et les arts ; aujourd'hui encore, elle occupe un rang distingué parmi les cités amies des arts libéraux ; elle possède une société des sciences, des lettres et des arts, appelée académie Stanislas, du nom de son fondateur ; une société de médecine ; une société d'archéologie lorraine ; une société centrale d'agriculture : une société d'acclimatation. On y a institué une exposition bisannuelle des produits artistiques et industriels, et des expositions semestrielles d'agriculture et d'horticulture. — *Sol* : Fertile, bien cultivé, il présente pour le département une superficie de 557 274 hectares. On y exploite des carrières de belles pierres de taille et de plâtre. Le département de la Meurthe, traversé par les Vosges à ses extrémités orientale et occidentale, est couvert de collines, et présente de tous côtés les sites les plus pittoresques.

Nanteuil, 18.
Nogent-l'Artaud, 18.
Noisy-le-Sec, 3.
Novéant, 168.
Oiry, 27.
Pagny-sur-Meuse, 51.
Pagny-sur-Moselle, 168.
Pantin, 3.
Pargny, 43.
Peltre, 192.
Pompei, 62.
Pomponne, 7.
Pont-à-Mousson. 163. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique. On cite le riche herbier de M. Salle, pharmacien. — *Biographie* : 167. — *Culture* : Toutes sortes de denrées, principalement des grains et du vin. — *Eaux minérales* : La montagne renferme des sources d'eaux minérales froides qui ont eu de la réputation. — *Établissements de bienfaisance* : Deux salles d'asile ; une caisse d'épargne ; un hôpital. — *Foires* : Le 3e jeudi d'avril ; le 2e jeudi de septembre. — *Histoire* : 164. — *Industrie et commerce* : Poterie de terre, tannerie, brasserie, huilerie, imprimerie, lithographie, bonneterie, fonderie de caractères, broderie. Le commerce de Pont-à-Mousson est surtout alimenté par les céréales, par les houilles de Prusse et par les sapins des Vosges. — *Instruction publique* : Un collége ; un petit séminaire ; une école supérieure. — *Monuments* : Saint-Martin, 165 ; Saint-Laurent, 166 ; hôtel de ville, 166 ; abbaye de Sainte-Marie, 167 ; casernes, 166 ; collége, 167 ; fontaine, 168. — *Physionomie de la ville*, 165.
Ponts (Les), 198.
Port-à-Binson, 23.
Prény, 167.
Puisieux, 141.
Rainey (Le), 4.
Réchicourt, 97.

Reims, 141. — *Bibliothèques et collections* : Bibliothèque publique, 150; bibliothèque de l'école de médecine, 600 volumes d'ouvrages anciens; bibliothèque de l'archevêché, composée de toutes les grandes publications religieuses; elle renferme le pouillé du diocèse de Reims et les archives du chapitre. On y voit les portraits des archevêques, les portraits des rois de France sacrés à Reims, et un beau Christ d'après Fra Angelico. Bibliothèques médicales de M. Decès et de M. Hannequin; bibliothèque de M. Hédouin de Pons-Ludon, embrassant toutes les connaissances humaines, et composée de 7000 volumes; bibliothèque scientifique et littéraire de M. Maldan, composée de 8000 volumes; collections de tableaux de MM. Dérué, Desprez, Disant, Gosset, Philippe, Reimbeau, Rêve, Sutaine, Werlé, etc.; collections de medailles, monnaies, jetons, meubles historiques, émaux, etc., de MM. Brissart Binet, Duchesne, Duquénelle, Lucas-Marguet, Querry, Renart, Saubinet, Theurel; herbiers de MM. Grandval, Hannequin, Levent, Petit, Saubinet, collection d'autographes de M. Jolly. — *Biographie* : 152. — *Cultes* : Catholique : un archevêché ayant pour évêchés suffragants Soissons, Châlons, Beauvais, Amiens; un grand seminaire; un petit séminaire; cinq paroisses; huit communautés religieuses; protestant : une église évangélique réformée; israélite : une synagogue. — *Culture* : Entre Châlons et Reims, sur la rive droite de la Marne, sont de beaux vignobles dont les produits, rouges et blancs, sont renommés. Le chiffre du commerce de vins de la ville de Reims, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, y compris l'étranger, s'est élevé, en 1852, à la somme de 30 millions de francs. Les vins mousseux expédiés annuellement à l'étranger representaient seuls une quantité de quatre millions de bouteilles. Des bois bien aménagés environnent Reims au nord et au sud; la rive gauche de la Marne, à l'ouest, est plus spécialement consacrée à la culture des céréales. Les jardins sont, à Reims, l'objet de soins tout particuliers; des amateurs nombreux s'y livrent, avec une passion vraiment hollandaise, à la culture des fleurs; les collections y sont en général aussi variées que riches : parmi les plus belles, on cite les collections de roses de MM. Souillé et Laruelle, la collection de dahlias de M. Joltrois, celle de tulipes de M. Renart; enfin on admire les calcéolaires, les achimènes, les gloxines, les camélias de M. Rouget-Liénart, dont on visite avec plaisir les beaux espaliers et les magnifiques serres. Les plaines crayeuses et stériles de la *Champagne pouilleuse* font malheureusement ombre à ce riant tableau. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique*: L'Hôtel-Dieu, qui occupe les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Remi; l'hôpital général de la Charité; l'hôpital Saint-Marcoul; un bureau de bienfaisance; l'Œuvre de la miséricorde; la Société de charité maternelle; Bethléem; la Société de Saint-Vincent de Paul; trois salles d'asile; trois crèches; une caisse d'épargne; un mont-de-piété. — *Foires* : Le 7 janvier (3 jours); le 13 avril (8 jours); le 23 juillet 3 jours); les 3 et 17 juin; les 1er et 15 juillet; les 5 et 19 août; le 30 septembre (3 jours). — *Histoire* : 141. — *Hôtels* : Du Lion d'Or; de la Maison Rouge; de l'Arbre d'Or; de la Croix Blanche; du Commerce; du Palais; de Talleyrand. — *Industrie et commerce* : Reims est une cité industrieuse; elle a des filatures de laine, des fabriques de casimir, de flanelles, de châles façon cachemire, de mérinos, de circassiennes, de savon noir. Elle fait un grand commerce de vins et possède des caves à trois étages, taillées dans la craie, où l'on peut ranger jusqu'à 600 000 bouteilles. Il est inutile de rappeler que Reims est la patrie du pain d'épice. — *Instruction publique* : Une académie; un lycée; une école préparatoire de médecine et de pharmacie; une école supérieure; cinq écoles primaires pour les garçons (enseignement simultané); trois écoles primaires pour les garçons (enseignement mutuel); quatre écoles primaires pour les jeunes filles, dirigées par les sœurs de l'Enfant Jesus; un cours de chimie; un cours de dessin. — *Justice* : Un tribunal de commerce; un conseil de prud'hommes. — *Maisons remarquables* : Maisons de la place du Marché et de la rue de Tambour, 151; hôtel de la Maison-Rouge, 150; maison de Colbert. — *Mœurs, coutumes*, etc., 154. — *Monuments* : Porte de Mars, 145; tombeau de Jovinus, 145; cathédrale, 145; Saint-Remi, 147; palais archiépiscopal; hôtel de ville, 150; place royale, 150; la fontaine Godinot, 151; Saint-André, 151; Saint-

Thomas, 151 ; statue de Drouet d'Erlon, 151 ; caves, 152 ; théâtre. — *Musée :* Il se compose de cent quarante-six toiles provenant, quelques-unes de l'ancien musée, le reste de dons faits par le gouvernement ou par des habitants de Reims. Quant aux acquisitions nouvelles, le chiffre modique de 300 fr. alloué par la ville ne permet pas qu'elles soient considérables. Outre les tableaux, le musée renferme des sculptures intéressantes, des dessins, des objets d'art et de curiosité, et un médaillier où l'on remarque la collection des médailles dites des sacres, la collection des rois de France, un Richard II de Normandie, *pièce inédite*, etc. — *Physionomie de la ville*, 152 : Rues, 152 ; promenades, 152 ; portes, 152 ; maisons, 152. — *Rang :* Chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne. — *Situation :* Dans une plaine sur la rive droite de la Vesle. — *Sociétés savantes :* Une académie impériale des sciences et belles-lettres ; un comité d'archéologie ; une société des amis des beaux-arts ; un comice agricole, un cercle littéraire ; un cercle pharmaceutique de la Marne. — *Voitures publiques :* Pour Épernay, Châlons, Laon, Saint-Quentin, Mézières, Charleville, Sedan, Suippes, Soissons, Neufchâtel, Montcornet, Sainte-Menehould, Rethel, Fismes, Vouziers, Châtillon.

Remilly, 193.

Revigny-aux-Vaches, 43.

Rilly, 141.

Romainville, 3.

Rosières-aux-Salines, 90. — *Foires :* Le 9 mai ; le 1er septembre. — *Histoire :* 90. — *Monuments :* Église, 91 ; tours, rempart, porte, 91 ; hôtel de ville, 91 ; fontaine, 91 ; hospice, 91 ; synagogue, 91.

Saint-Avold, 194. — *Eaux minérales :* Une source d'eau froide ferrugineuse. — *Foires :* Le lundi de la mi-carême (3 jours) ; le lundi après la Saint-Louis (3 jours). — *Industrie et commerce :* Tanneries.

Saint-Dizier, 155. — *Histoire :* 156. — *Monuments :* Débris du château, 157 ; collége, 157. — *Promenades :* Le Jars, le Fort-Carré, 157. — *Rang :* Chef-lieu de canton du département de la Haute-Marne.

Sarrebourg, 97. — *Biographie :* 98. — *Climat :* Le voisinage des Vosges et un grand nombre de cours d'eau et d'étangs contribuent à rendre la température de l'arrondissement de Sarrebourg plus froide que ne semblerait l'indiquer sa latitude. — *Culture :* Un sol de médiocre qualité contrarie les efforts du cultivateur ; cependant les prairies baignées par la Sarre produisent en abondance d'excellents fourrages. — *Étangs :* Ils sont d'une certaine importance et approvisionnent de poisson les marchés de la Meurthe, des Vosges, du Haut-Rhin et du Bas-Rhin. — *Foires :* Le lundi de la Pentecôte ; le dimanche après la Saint-Barthélemy. — *Histoire :* 97. — *Hôtels :* Du Sauvage ; de l'Abondance ; du Commerce. — *Industrie et commerce :* L'arrondissement de Sarrebourg est, sous le rapport industriel, le plus riche du département de la Meurthe. Il renferme les cristalleries de Valéristhal et de Harreberg ; les verreries de Plaine, de Valsh, de Soldatenthal, de Cirey, et surtout celle de Saint-Quirin, où l'on coule les glaces de la plus grande dimension ; la faïencerie de Cirey : la papeterie et les forges d'Abreschwiller ; des moulins constamment en activité ; des tuileries ; des fabriques de siamoises, de toiles de coton, d'ornements de sculpture, d'une composition inaltérable. Il s'y fait un grand commerce de laines. — *Rang :* Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meurthe. — *Sociétés savantes :* Une société d'agriculture.

Saverne, 100. — *Histoire :* 100. — *Monuments :* Le palais, 101 ; l'hôpital, 101 ; l'église, 101 ; le château, 101. — *Rang :* Chef-lieu d'arrondissement du département du Bas-Rhin. — *Situation :* Sur les bords de la Zorn, dans une contrée fertile en vins.

Scarpone, 161.

Schiltigheim, 133.

Sermaize, 43.

Sorcy, 51.

Steinbourg, 101.

Strasbourg, 103. — *Bibliothèques et collections :* Bibliothèque publique, 123 ; bibliothèque de l'Académie, 116 ; archives, 119 ; jardin botanique, 116 ; collection d'antiquités, 123. — *Biographie :* 138. — *Climat :* Tempéré comme celui de toute l'Alsace, il est sujet à de brusques variations. Les neiges accumulées sur les mon-

tagnes, et qui ne fondent guère qu'en juin ou juillet, rendent l'hiver long et rude; à cet hiver succède un été très-chaud. Les printemps sont extrêmement courts; la saison la plus agréable est l'automne, qui se prolonge quelquefois jusqu'en novembre. Les pluies sont assez fréquentes. Les neiges commencent en décembre et continuent pendant le mois de janvier; elles se rencontrent assez souvent en mars et en avril. C'est à cette abondance de neige qu'il faut attribuer un des principaux caractères de la physionomie de Strasbourg, ces toits élevés et à pente rapide, destinés à rendre la charge plus facile à supporter par le bâtiment. Les vents dominants sont ceux du sud et du nord-est. Il s'est fait sentir, à différentes époques, des tremblements de terre qui n'ont eu ni assez de force ni assez de durée pour donner lieu à des accidents graves. Les deux derniers datent du 8 novembre 1802 et du 23 décembre 1825. — *Cours d'eau :* Le Rhin et la Sarre traversent le département; la Seltzbach et la Moder y ont leur cours entier; les autres rivières sont la Zinsel, qui se jette dans la Moder, et la Sauerbach, la Zorn, la Bruche, l'Ill, la Lauter, l'Ichert, qui sont des affluents du Rhin. Ce fleuve charrie, en petite quantité, de l'or en paillettes, d'une grande pureté, à 21 karats et demi. Les îles du Rhin sont riches en gibier. — *Cultes :* Les trois religions, catholique, protestante et israélite, sont représentées à Strasbourg; mais les deux premières comprennent presque toute la population, partagée en deux parties égales. Ainsi, la ville possède, pour le culte catholique, un évêché suffragant de l'archevêché de Besançon, et sept paroisses; pour le culte protestant, un directoire du consistoire général de la confession d'Augsbourg, sept paroisses, et une église consistoriale des réformés. Le consistoire général est formé d'un président laïque nommé par l'empereur, de deux inspecteurs ecclésiastiques, et de six députés laïques des différentes inspections. Le directoire se compose du président du consistoire général, du plus âgé des deux inspecteurs ecclésiastiques, et de trois laïques dont un est nommé par l'empereur. Le culte israélite est dirigé par une synagogue consistoriale dont les membres sont : un grand-rabbin et six membres laïques, nommés par un collége de vingt-cinq notables que désigne le ministre des cultes. — *Culture :* Le département du Bas-Rhin récolte en abondance toute espèce de grains, des pommes de terre, des légumes, des vins rouges et blancs de bonne qualité. On y compte environ 55 000 chevaux, 108 000 bêtes à cornes (race bovine), 62 000 moutons. Pour le labourage, les cultivateurs emploient des chevaux de petite et de moyenne race dont on évalue le nombre à environ 40 000. Ils ont aussi des chiens dressés pour la recherche des truffes, qu'on trouve assez abondamment dans différents cantons. — *Environs :* Kelh, 135. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique :* Un hôpital civil très-ancien, situé d'abord près du château de l'évêque, placé aujourd'hui entre la porte de l'hôpital et les ponts couverts, contenant trois cent quarante-huit lits; un hospice départemental pour les aliénés, situé à Stéphansfeld, à peu de distance de Strasbourg, près de Brumath, et où sont reçus environ trois cents malades; le bureau de bienfaisance de l'aumônerie Saint-Marc, qui distribue aux pauvres des secours considérables en nature et en argent; un hospice des orphelins et des enfants trouvés; une société pour l'extinction de la mendicité; six salles d'asile protestantes, cinq catholiques et une mixte, fréquentées par cent cinquante enfants des deux sexes; des ouvroirs pour les jeunes filles; une maison de refuge pour les mendiants valides; un établissement fondé près de Strasbourg et connu sous le nom de colonie agricole d'Ostwald, où l'on emploie les pauvres aux travaux des champs; une caisse d'épargne; l'établissement protestant de Neuhof, où les enfants pauvres apprennent soit des métiers, soit l'agriculture; deux maisons, l'une catholique, l'autre protestante, pour l'éducation des filles pauvres qui veulent se faire domestiques; une société pour l'instruction et le placement en apprentissage de garçons pauvres, fondée par quelques membres de l'ancienne loge maçonnique des Cœurs-Fidèles; une société pour le patronage des jeunes libérés du Bas-Rhin; une société privée de bienfaisance, pour les protestants; une société d'encouragement au travail, en faveur d'israélites indigents du Bas-Rhin; un mont-de-piété établi en 1827 dans le local de l'ancienne com-

manderie de Saint-Jean. — *Établissements militaires*, 131 ; Arsenal, 131 ; citadelle, 131 : casernes, 131 ; fonderie de canons, 131. — *Foires :* A la Saint-Jean (15 jours) ; à Noël (15 jours); huit jours avant Noël, pour la bimbeloterie ; le 1er lundi après le 15 mai (3 jours), pour les chevaux et le bétail. — *Forêts :* Elles sont principalement plantées de hêtres, de chênes, d'ormes, de frênes, de bouleaux, d'érables, de charmes, de pins, de mélèzes, de pommiers, de poriers et de pruniers sauvages, d'acacias, de houx, de genévriers, de framboisiers, de cerisiers dont le fruit sert à faire le kirschenwasser. On y rencontre beaucoup de mousses et de lichens. Les bois qui garnissent le pied des Vosges fournissent une grande quantité de morilles qui sont pour les paysans un objet de commerce. — *Histoire :* 102. — *Hôtels :* De la Ville-de-Paris, de Metz, de la Maison-Rouge, de la Ville-de-Lyon, de la Ville-de-Nancy, de l'Homme-Sauvage, de Bade, de la Fleur, de la Haute-Montée, de la Ville-de-Vienne, de la Pomme d'Or, de l'Ours Noir. — *Industrie et commerce :* La ville de Strasbourg, par sa position topographique, était nécessairement appelée à devenir l'entrepôt du commerce de la France, de l'Allemagne, de l'Italie et de la Suisse. Aussi fait-elle un grand nombre d'affaires dont le développement s'accroît chaque jour, grâce aux canaux et aux chemins de fer dont on l'a dotée. Les principaux articles qui alimentent son commerce sont : le blé, la garance, le chanvre, le lin, le houblon, les bois de construction, le sel, le plomb, le fer, le bitume, la houille, le marbre, l'ardoise, le vin, les eaux-de-vie de vin, de cerises et de prunes, le vinaigre, la laine et le coton filés, les draps fins et communs, les pelleteries, les cuirs, la buffleterie, la carrosserie, la sellerie, les nankins, les percales, les calicots, les mousselines, la choucroute, les pâtés de foie gras, la graine de moutarde, etc. Mais les articles les plus importants sont la bière fabriquée dans plus de quatre-vingts brasseries, et le tabac, dont le département récolte quatre millions de kilogrammes en feuilles. — *Instruction publique :* L'Académie du Bas-Rhin, dont le chef-lieu est à Strasbourg, a les quatre facultés de droit, de médecine, des sciences et des lettres ; elle possède en outre une faculté de théologie protestante. La faculté de théologie protestante a six chaires où l'on enseigne le dogme de la confession d'Augsbourg, l'éloquence sacrée, l'exégèse de l'Ancien Testament, la morale évangélique, l'histoire ecclésiastique, le dogme réformé. La faculté de droit a huit chaires : une pour le droit romain, trois pour le droit civil, une pour la procédure civile et la législation criminelle, une pour le droit des gens, une pour le droit commercial, et une pour le droit administratif. La faculté de médecine a douze chaires : chimie médicale et toxicologie ; physique médicale et hygiène ; botanique et histoire naturelle médicale ; anatomie et anatomie pathologique ; physiologie ; pathologie médicale ; matière médicale et pharmacie ; médecine légale, clinique interne et maladies épidémiques, accouchement et clinique d'accouchement, pathologie, clinique externe et médecine opératoire (deux chaires). Outre les professeurs titulaires, il y a dix professeurs agrégés, un bibliothécaire, un chef des cliniques, un chef des travaux chimiques. Une école pratique, créée depuis une douzaine d'années, se compose de quarante-cinq élèves de deuxième, de troisième et de quatrième années, divisés en trois classes dont chacune est dirigée par un agrégé. La faculté des sciences a six chaires pour l'enseignement des mathématiques pures, des mathématiques appliquées, de la zoologie, de la physique, de la chimie et de la minéralogie. La faculté des lettres comprend six chaires pour la littérature grecque, la littérature latine, la littérature française, la philosophie, l'histoire et la littérature étrangère. Les autres établissements consacrés à l'instruction publique sont : un lycée, un gymnase protestant, fondé par Jean Sturm, en 1538, élevé, depuis 1828, au rang de collége, sous le nom de collége mixte, et dirigé par un professeur du séminaire protestant ; vingt et une écoles primaires subventionnées par la ville, dont dix catholiques, neuf protestantes, une réformée et une israélite. Ces écoles sont fréquentées par environ trois mille élèves des deux sexes ; une école normale des instituteurs primaires, la première qui ait été créée en France. Fondée en 1810 par M. Lézay-Marnésia, elle est établie dans la rue Sainte-Élisabeth. On y enseigne la religion, la pédagogie et la didactique, les langues française et allemande,

l'histoire et la géographie, l'arithmétique et les principes de la géométrie, la mécanique, les éléments de la géographie mathématique et de la cosmographie, l'arpentage, les sciences naturelles, le dessin linéaire, la calligraphie, l'agriculture et le jardinage, la musique instrumentale et vocale, la tenue de l'état civil et la manière de dresser les procès-verbaux; une école industrielle municipale, où les études sont divisées en trois années : l'enseignement y est théorique et pratique; un directeur et six professeurs rétribués par la ville, un surveillant, un préparateur de physique et de chimie, un maître pour la forge, un maître tourneur, un maître menuisier, un ouvrier imprimeur, tel est le personnel de cet utile établissement; deux instituts des sourds-muets, dirigés par M. Jacoutot et par M. Selligsberger; une école de pharmacie qui possède un petit jardin botanique pour la culture des plantes officinales; une école départementale d'accouchement du Bas-Rhin; un grand et un petit séminaires catholiques; un séminaire protestant; des écoles de dessin; des cours de jardinage, de botanique et d'orangerie; une école d'artillerie et un hôpital militaire d'instruction; deux écoles pour les jeunes demoiselles qui veulent se vouer à l'instruction; quatre écoles intermédiaires où passent à une certaine époque les enfants des salles d'asile; deux écoles du soir pour les jeunes ouvriers. — *Mœurs, coutumes et caractère des habitants du Bas-Rhin* : 136. — *Montagnes* : Les Vosges sont couvertes de plantes jusque sur leurs sommets les plus élevés, qui forment des plateaux arrondis; si elles offrent parfois des déchirures et des traces de désordre, ce n'est que dans le voisinage des torrents, sur quelques pentes rapides exposées au nord. Le gibier y abonde; on y trouve de superbes sangliers. — *Monuments* : La cathédrale, 107; l'horloge, 112; Frauenhaus, 115; château impérial, 115; lycée, 115; académie, 115; Saint-Guillaume, 117; Saint-Etienne, 117; rue Brûlée, 117; préfecture, 117; hôtel de ville, 118; théâtre, 120; Saint-Pierre le Jeune, 120; embarcadère du chemin de fer, 121; douane, 121; statue de Kléber, 121; Temple-Neuf, 122; statue de Gutenberg, 125; halle commerciale, 125; Saint-Thomas, 126; mausolée du maréchal de Saxe, 128; Saint-Pierre le Vieux, 129; monument de Desaix, 135. — *Musées* : Musée de peinture, 118; musée d'anatomie, 116; musée d'histoire naturelle, 116. — *Physionomie de la ville*, 130 : Ponts, 130; portes, 132; promenades, 133. — *Rang* : Chef-lieu du département du Bas-Rhin. — *Situation* : Dans la vallée que forment les Vosges et la forêt Noire. — *Sociétés savantes* : Société des sciences, agriculture et arts du département du Bas-Rhin; société du Muséum d'histoire naturelle; société historique d'Alsace; société philharmonique. — *Sol* : Aux environs de Strasbourg, le sol se présente sous deux aspects différents : entre l'Ill et le Rhin, et sur la rive gauche de l'Ill, la terre est caillouteuse; elle est argileuse à l'ouest de la ville, et infiniment plus productive. On y cultive de préférence les plantes potagères et maraîchères. On voit des vignes sur les collines qui sont dans le voisinage de la ville; mais le vin qu'on en tire est également faible en produit et en qualité.

Thionville, 189. — *Fortifications* : 201. — *Histoire* : 199. — *Monuments* : Église, 201; halle, 201; salle de spectacle, 201; pont, 201; prison civile, 201. — *Situation* : 202.

Toul, 52. — *Bibliothèques et collections* : Une bibliothèque publique de trois mille volumes. — *Biographie* : 56. — *Cultes* : Catholique : deux paroisses; israélite : une synagogue. — *Culture* : Les deux tiers du territoire sont employés à la culture des céréales, des pommes de terre, des légumes, du houblon et des prairies artificielles. Les vignes occupent une superficie de 445 hectares, et produisent 26 700 hectolitres d'un vin estimé. — *Établissements de bienfaisance et d'assistance publique* : Hospice et maisons de charité, salle d'asile, caisse d'épargne. — *Établissements militaires* : Fortifications, casernes, poudrerie, arsenal, manége couvert, hôpital militaire. — *Foires* : Le 3 septembre et le vendredi suivant, le dimanche de Quasimodo, le 3e lundi de juillet, le 2e lundi de novembre. — *Histoire* : 52. — *Hôtels* : D'Angleterre, de l'Europe, de la Cloche-d'Or, du Cheval-Rouge. — *Industrie et commerce* : Vin, fabriques de cotonnades et de bonneterie, filatures de coton, broderies, tanneries, fabrique de faïence dont les produits sont recherchés. — *Instruction publique* : Collége, écoles

primaires. — *Monuments* : 54; cathédrale, 54; Saint-Gendoult, 56. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Meurthe. — *Société savante* : Annexe de la Société d'agriture de Nancy.

Tours-sur-Marne, 40.

Trilport, 17.

Trois-Puits, 141.

Uckange, 199.

Varangéville-Saint-Nicolas, 87. — *Biographie* : 90. — *Foires* : Le dernier vendredi de mars, le samedi avant la Pentecôte, le dernier vendredi de septembre. — *Histoire* : 88. — *Monuments* : L'église, 90.

Varennes, 22.

Vendenheim, 102.

Villemonble, 4.

Vitry-la-Ville, 42.

Vitry-le-François, 42. — *Cafés* : Des Oiseaux, de Paris. — *Cultes* : Catholique : une cure; protestant : une chapelle évangélique. — *Foires* : Le 24 février, le 4 mai, le 22 juillet, le 1er septembre, le 11 novembre, le 1er décembre. — *Histoire* : 42. — *Hôtels* : De la Cloche-d'Or, des Voyageurs. — *Industrie et commerce* : Grains, filatures de coton, fabriques de bonneterie et de chapellerie. — *Instruction publique* : Collége, écoles primaires, écoles de géométrie pratique, de dessin linéaire et de dessin. — *Monuments* : Église, 42; fontaine, 42; hôtel de ville, 42; porte du Pont, 42; statue de Royer-Collard, 42; une halle; une salle de spectacle. — *Physionomie de la ville*, 42 : Promenades, 42. — *Rang* : Chef-lieu d'arrondissement du département de la Marne. — *Situation* : Sur la rive droite de la Marne.

FIN DE L'INDEX.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE,
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9.

CATALOGUE

DE LA BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

PAR SÉRIES DE PRIX.

Volumes à 50 centimes.

Petit guide de Paris à Rouen.
Petit guide de Paris à Nantes.
Petit guide de Paris au Havre.
De Paris à Corbeil.
Enghien et la vallée de Montmorency.
Promenade au château de Compiègne.
Le Parc et les grandes Eaux de Versailles.
Héloïse et Abélard (*de Lamartine*).
Gutenberg (*id.*).
Histoire du siége d'Orléans (*Jules Quicherat*).
Assassinat du maréchal d'Ancre.
La Conjuration du Cinq-Mars.
La Conspiration de Walstein.
La Vie et la Mort de Socrate.
Légende de Charles le Bon.
La Jacquerie.
La Saint-Barthelémy.
La Mine d'ivoire.
Pitcairn.
La Bourse (*de Balzac*).
Scènes de la vie politique (*id.*).
Zadig (*Voltaire*).
Jonathan Frock (*Henri Zschokke*).
Costanza (*Cervantès*).
La Bohémienne de Madrid (*Cervantès*).
Voyage à la recherche de la santé (*Sterne*).
Le Joueur (*Regnard*).
L'Avocat Patelin (*Brueys*).
La Métromanie (*Piron*).
Le Philosophe sans le savoir (*Sedaine*).

Volume à 75 centimes.

Petit guide de l'étranger à Paris (*F. Bernard*).

Volumes à 1 franc.

Petit guide de l'étranger à Paris (*F. Bernard*). Relié.
Petit guide illustré de Paris, édition allemande (*Wilhelm*).
Petit guide illustré de Paris, édition anglaise (*Fielding*).
De Strasbourg à Bâle (*F. Bernard*).
De Paris à Orléans (*Moléri*).
D'Orléans à Tours (*A. Achard*).
D'Orléans au centre (*id.*).
Versailles (*F. Bernard*).
Fontainebleau (*F. Bernard*).
Mantes (*Moutié*).
Vichy (*L. Piesse*).
Les Ports militaires de la France (*E. Neuville*).
Le Cid Campéador (*de Monseignat*).
Saint Dominique (*E. Caro*).
Saint François d'Assise et les Franciscains (*Fr. Morin*).

Guillaume le Conquérant, revu par M. *Guizot*.
Christophe Colomb (*de Lamartine*).
Geneviève (*id.*).
Graziella (*id.*).
Fénelon (*id.*).
Nelson (*id.*).
Jeanne d'Arc (*Michelet*).
Louis XI et Charles le Téméraire (*id.*).
Richelieu (*H. Corne*).
Mazarin (*id.*).
Histoire d'Henriette d'Angleterre (*Mme de La Fayette*).
Aventures du baron de Trenck (*Boiteau*).
Pie IX (*de Saint-Hermel*).
Charlemagne et sa cour (*B. Hauréau*).
Tancrède de Rohan (*Henri Martin*).
Deux Années à la Bastille (*de Staal*).
Campagne d'Italie (*Giguet*).
Édouard III (*Guizot*).
Voyage du comte de Forbin à Siam.
Voyage de Levaillant en Afrique.
Les Émigrés français dans la Louisiane.
Les Convicts en Australie.
Voyage en Californie (*E. Auger*).
Les Iles d'Aland (*Léouzon Le Duc*).
Ernestine. — Caliste. — Ourika.
François le Champi (*George Sand*).
La Mare au diable (*id.*).
La petite Fadette (*id.*).
Contes excentriques (*C. Nevil*).
L'Amour dans le Mariage (*M. Guizot*).
Pierrette (*de Balzac*).
Les Oies de Noël (*Champfleury*).
La Colonie rocheloise (*abbé Prevost*).
Le Langage des fleurs (*Zaccone*).
Le Lion amoureux (*F. Soulié*).
Militona (*Th. Gautier*).
Palombe (*J. Camus*).
Paul et Virginie (*B. de Saint-Pierre*).
Stella et Vanessa (*L. de Wailly*).
Les Arlequinades (*Florian*).
Théâtre choisi de *Lesage*.
La Bataille de la vie (*Dickens*).
La Mère du Déserteur (*Walter Scott*).
Le Grillon du Foyer (*Dickens*).
Jane Eyre (*Currer-Bell*).
La Jeunesse de Pendennis. — Le Diamant de famille (*Thackeray*).
Le Tueur de lions (*Jules Gérard*).
Le Mariage de mon grand-père.
Lettres choisies de lady *Montague*.
Nouvelles d'Edgard Poë.
Contes d'*Auerbach*.
La Fille du Capitaine (*Pouschkine*).
Roméo et Juliette (*Gœthe*).
Werther (*id.*).
Tarass Boulba (*N. Gogol*).
Nouvelles choisies de *N. Gogol*.
Nouvelles choisies du comte *Sollohoub*.
Aladdin ou la Lampe merveilleuse.
Djouder le Pêcheur.
Contes merveilleux d'*Apulée*.
La Pisciculture (*Jourdier*).
Le Jardinage (*Ysabeau*).
La Télégraphie électrique (*V. Bois*).
Les Chemins de fer français (*id.*).
Fables de *Fénelon*.
Voyages de Gulliver (*Swift*).
Enfances célèbres (*Mme L. Colet*).
Anecdotes historiques et littéraires.
Anecdotes du règne de Louis XVI.
Anecdotes du temps de la Terreur.
Anecdotes du temps de Napoléon Ier.
Aventures de Cagliostro (*de St-Félix*).
Mesmer (*Bersot*).
La Sorcellerie (*Louandre*).
Le Guide du bonheur.
Aventures d'une Colonie d'émigrants.
Opulence et Misère (*Mme Ann. S. Stephens*).

Volumes à 2 francs.

De Paris à Bruxelles (*E. Guinot*).
De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque (*id.*).
De Paris à Lyon (*F. Bernard*).
De Lyon à la Méditerranée (*id.*).
De Paris au Havre (*E. Chapus*).

De Paris à Dieppe (*E. Chapus*).
De Paris à Strasbourg (*Moléri*).
De Paris à Bordeaux (*J. de Peyssonnel*).
De Paris à Nantes (*A. Achard*).
De Paris au centre de la France (*id.*).
De Paris au Mans (*Moutié*).
Belgique (*Mornand*).
Guide du voyageur à Londres.
Les Bords du Rhin (*F. Bernard*).
L'Interprète anglais-français (*Fleming*).
L'Interprète français-anglais (*id.*).
Fontainebleau. } Reliés.
Versailles. } Reliés.
Vichy. } Reliés.
Madame de Maintenon (*G. Héquet.*)
Law et son système (*Cochut*).
François Ier et sa cour (*Hauréau*).
Louis XIV et sa cour (*Saint-Simon*).
Le Régent et la cour de France (*id.*).
Un chapitre de la Révolution française (*de Monseignat*).
Alfred le Grand (*Guizot*).
La Grande Charte (*C. Rousset*).
Origine des États-Unis (*P. Lorain*).
Souvenirs de Napoléon Ier (*de Las Cases*).
Voyages dans les glaces du pôle Arctique (*Hervé* et *de Lanoye*).
Scènes de la Vie maritime (*Basil Hall*).
Aventures de Robert Fortune en Chine.
La Nouvelle Calédonie (*Ch. Brainne*).
Mœurs et Coutumes de l'Algérie (*général Daumas*).
Eugénie Grandet (*de Balzac*).
Ursule Mirouet (*id.*).
Fables de Viennet.
Tolla (*Ed. About*).
Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts (*id.*).
Études biographiques (*Le Fèvre Deumier*).
La Fille du chirurgien (*Walter Scott*).
Nouvelles danoises, trad. par *X. Marmier*.
De France en Chine (Dr *Yvan*).
La Case de l'Oncle Tom (*Beecher Stowe*).
La Foire aux vanités (*Thackeray*).
L'Allumeur de réverbères (*Mrs Cumming*).
Les Exilés dans la forêt (*Maine Reid*).
Théâtre choisi de *Beaumarchais*.
Choix de petits drames (*Berquin*).
Contes de Fées (*Perrault, etc.*).
Contes de l'Enfance (*miss Edgeworth*).
Contes de l'Adolescence (*id.*).
Contes des frères *Grimm*.
Contes moraux (*Mme de Genlis*).
Don Quichotte (*Cervantès*).
Histoire d'un navire (*Ch. Vimont*).
La Caravane (*Hauff*).
La Petite Jeanne (*Mme Carraud*).
Le Matériel agricole (*Jourdier*).
Maladies des pommes de terre, etc. (*A. Payen*).
Les Abeilles (*de Frarière*).
Études biographiques et littéraires (*Le Fèvre Deumier.*)
Œhlenschlager (*id.*).
Les Chasses princières (*E. Chapus*).
Le Sport à Paris (*id.*).
Souvenirs de Chasse (*L. Viardot*).

Volumes à 2 francs.

Belgique. } Reliés.
De Lyon à la Méditerranée. } Reliés.
De Paris à Bâle. } Reliés.
De Paris à Bordeaux. } Reliés.
De Paris à Bruxelles. } Reliés.
De Paris à Dieppe. } Reliés.
De Paris à Lyon. } Reliés.
De Paris à Nantes. } Reliés.
De Paris à Strasbourg. } Reliés.
De Paris au Centre.
De Paris au Havre. } Reliés.
De Paris au Mans. } Reliés.
Guide du voyageur à Londres. } Reliés.
Les Bords du Rhin. } Reliés.
L'interprète anglais-français. } Reliés.
L'interprète français-anglais. } Reliés.
L'interprète allemand-français (*de Suckau*).

Voyage d'une femme au Spitzberg (*Mme L. d'Aunet*).
Caprices et Zigzags (*Th. Gautier*).
Italia (*id.*).
La Baltique (*Léouzon Le Duc*).
La Russie contemporaine (*id.*).
La Grèce contemporaine (*Ed. About*).
L'Inde contemporaine (*Lanoye*).
La Turquie actuelle (*Ubicini*).
Atala, Réné, les Natchez (*de Chateaubriand*).
Le Génie du christianisme (*id.*).
Les Martyrs et le dernier des Abencerages (*id.*).
Mémoires d'un Seigneur russe (*Tourgheniel.*)
Des Substances alimentaires (*Payen*).
La Chasse à tir (*J. La Vallée*).
Les Cartes à jouer (*P. Boiteau*).
Le Turf (*E. Chapus*).
Le Coureur des Bois, 1re partie (*Gab. Ferry*).
Le Coureur des Bois, 2e partie (*id.*).
Scènes de la vie mexicaine (*id.*).
Costal l'indien (*id.*).
Contes et Nouvelles (*Méry*).
Nouvelles nouvelles (*id.*).
Les Matinées du Louvre (*id.*).
Récits dans la tourelle (*Saintine*).
Le Mutilé. — La belle Cordière (*id.*).
Littérature musicale (*Scudo*).
Le Violon de Franjolé (*Arsène Houssaye*).
L'Alchimie et les Alchimistes (*Figuier*).
La Vie des Eaux (*Félix Mornand*).
La Vie militaire en Afrique (*de Castellane*).
La Famille Alain. — Fa-Dièze (*Alph. Karr*).
Feu Bressier. — Hortense (*id.*).
Clovis Gosselin (*id*).
Menus propos (*Töpffer*).
Le Presbytère (*id.*).
Nouvelles genevoises (*id.*).
Rosa et Gertrude (*id.*).
L'Esclave blanc (*Hildreth*).
Fontainebleau.
Visite à l'Exposition universelle de 1855 (*Tresca*).

Prix exceptionnels.

Paris illustré (280 vignettes et 18 plans).
Prix..... 7 fr.
Le même, relié..... 8 fr.
L'interprète allemand-franç., rel. 4 fr.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

YB 57[redacted]

[redacted]